



HAL
open science

De la Théorie des Matrices et des Étymons à la submorphologie motivée : l'émergence d'un nouveau paradigme linguistique

Salem Khchoum, Mustafa Alloush, David Hamidović, Georges Bohas, Dennis Philps, Maruszka Eve-Marie Meinard, Sophie Saffi, Stéphane Pagès, Dominique Neyrod, Jean-Claude Rolland

► To cite this version:

Salem Khchoum, Mustafa Alloush, David Hamidović, Georges Bohas, Dennis Philps, et al.. De la Théorie des Matrices et des Étymons à la submorphologie motivée : l'émergence d'un nouveau paradigme linguistique. Cahiers du Centre de linguistique et des sciences du langage , 45 (67), <https://www.cahiers-clsl.ch/issue/view/597>, 2024. hal-04864952

HAL Id: hal-04864952

<https://hal.science/hal-04864952v1>

Submitted on 10 Jan 2025

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License

De la Théorie des Matrices et des Étymons à la submorphologie motivée: l'émergence d'un nouveau paradigme linguistique

Actes du colloque international en hommage à

Georges BOHAS

École Normale Supérieure de Lyon, 3 juin 2022

Édité par:

Salem KHCHOUM

Mustafa ALLOUSH

David HAMIDOVIĆ

**Préliminaires intellectuels: motivons notre réflexion pour faire émerger les
mots-clés submergés dans la matrice !**

O E A W V C O N S O N N E I L
C P H I L O L O G I E J S X U
O A A K B O N O M A T O P E E
A M A T R I C E G E T Y M O N
R G S X C O R R E L A T I O N
B I C O N I C I T E D K W W A
I Y S E G M E P E N T H E S E
T G N O T I O N N E L A P G A
R S U B M O R P H O L O G I E
A P H O N E T I Q U E W S J U
I A E B M O T I V A T I O N Ç
R H O Y I N V A R I A N T Ç C
E X P L I N G U I S T I Q U E
M E T A P H O R E C F G F M B
G A S S U B M O R P H E M E J

ARBITRAIRE
CONSONNE
CORRELATION
EPENTHESE
ETYMON
ICONICITE
INVARIANT
LINGUISTIQUE
MATRICE
METAPHORE
MOTIVATION
NOTIONNEL
ONOMATOPEE
PHILOLOGIE
PHONETIQUE

SUBMORPHEME
SUBMORPHOLOGIE

Cahiers du CLSL n°67, 2024



UNIL | Université de Lausanne

**De la Théorie des Matrices
et des Étymons à la submorphologie motivée :
l'émergence d'un nouveau paradigme linguistique**

Cahiers du CLSL, n° 67, 2024

Ont déjà paru dans cette série :

- Structure de la proposition (histoire d'un métalangage) (2008, n° 25)
Discours sur les langues et rêves identitaires (2009, n° 26)
Langue et littératures pour l'enseignement du français en Suisse romande : problèmes et perspectives (2010, n°27)
Barrières linguistiques en contexte médical (2010, n° 28)
Russie, linguistique et philosophie (2011, n° 29)
Plurilinguismes et construction des savoirs (2011, n° 30)
Langue(s). Langage(s). Histoire(s). (2011, n° 31)
Identités en confrontation dans les médias (2012, n° 32)
Humboldt en Russie (2013, n° 33)
L'analyse des discours de communication publique (2013, n° 34)
L'édification linguistique en URSS : thèmes et mythes (2013, n° 35)
Mélanges offerts en hommage à Remi Jolivet (2013, n° 36)
Histoire de la linguistique générale et slave : sciences et traditions (2013, n° 37)
Ireland and its Contacts/L'Irlande et ses contacts (2013, n° 38)
La linguistique urbaine en Union Soviétique (2014, n° 39)
La linguistique soviétique à la recherche de nouveaux paradigmes (2014, n° 40)
Le niveau méso-interactionnel : lieu d'articulation entre langage et activité (2014, n° 41)
L'expertise dans les discours de la santé. Du cabinet médical aux arènes publiques, (2015, n°42)
L'école phonologique de Leningrad : histoire et modernités, (2015, n°43)
Le malentendu dans tous ses états, (2016, n°44)
Nouvelles technologies et standards méthodologiques en linguistique, (2016, n°45)
Aleksandr Potebnja, langage, pensée, (2016, n°46)
Rozaliija Šor (1894-1939) et son environnement académique et culturel, (2016, n°47)
Perspectives on English in Switzerland, (2016, n°48)
Cinquante nuances du temps et de l'espace dans les théories linguistiques, (2016, n°49)
Le palimpseste gotique de Bologne. Etudes philologiques et linguistiques, (2016, n°50)
Les communautés suisses de Crimée et de la mer Noire : Langues et traditions, (2017, n°51)
Historiographie & épistémologie des sciences du langage : du passé vers le présent (2018, n°52)
Linguistique et philosophie du langage, (2018, n°53)
Investigating journalism practices (2018, n°54)
La communication digitale 1 (2018, n°55)
Mélanges offerts en hommage à Marianne Kilani-Schoch (2018, n°56)
Le *Cours de linguistique générale* : réception, diffusion, traduction (2018, n°57)
La médiation des savoirs sur le langage (2019, n°58)
Se mettre en scène en ligne. La communication digitale 2 (2019, n°59)
Hommage à Rudolph Wachter (2019, n°60)
Interlinguistique et espérantologie (2019, n°61)
Méthodes et modèles de l'apprentissage des langues anciennes, vivantes et construites, hier et aujourd'hui (2020, n°62)
Langues agglutinantes (2021, n°63)
Les communautés en ligne (2021, n°64)
Histoire des sciences du langage : approche épistémologique (2021, n°65)
La traduction et son processus didactique (2022, n°66)

Tous les numéros sont accessibles en ligne

www.cahiers-clsl.ch

**De la Théorie des Matrices et des Étymons
à la submorphologie motivée :
l'émergence d'un nouveau paradigme linguistique**

Actes du colloque international en hommage à

Georges BOHAS

École Normale Supérieure de Lyon, 3 juin 2022

Édité par:

Salem KHCHOUM

Mustafa ALLOUSH

David HAMIDOVIĆ

Illustration de la couverture réalisée par Salem Khchoum

Cahiers du CLSL, n° 67, 2024

The logo for the University of Lausanne (UNIL) is a stylized, cursive script of the word "Unil" in a dark grey color.

UNIL | Université de Lausanne

Les Cahiers du CLSL
(ISSN print 2674-1415)
(ISSN online 2813-0103)
sont une publication du Centre de Linguistique et des Sciences du Langage
Université de Lausanne (Suisse)
www.cahiers-clsl.ch

Centre de Linguistique et des Sciences du Langage
Quartier UNIL-Dorigny, Bâtiment Anthropole
CH-1015 Lausanne

Table des matières

Georges BOHAS

Préface _____ 7

Dennis PHILPS

*TME et TSG: la relation phono-notionnelle {s(v)n(-)/nez, respiration}
en indo-européen, en chamito-sémitique, et au-delà _____ 11*

Maruszka Eve-Marie MEINARD

Les onomatopées et la distinction langue/parole _____ 29

Sophie SAFFI & Stéphane PAGÈS

*La submorphologie motivée en français, italien et espagnol:
le cas des adverbes de lieu issus de constructions latines en [dē + ...] _____ 67*

Dominique NEYROD

Les séquences s, f, st et la question de l'être: notes de lecture submorphémique _____ 79

Jean-Claude ROLLAND

Le projet dictionnaire des séquences bilitères initiales de l'arabe classique _____ 93

Mustafa ALLOUSH

La corrélation entre le /s/ et la notion de subtilité dans le lexique arabe _____ 113

Salem KHCHOUM

*Le /f/ final dans le lexique de l'arabe: un submorphème sublexical corrélé
à la notion de légèreté _____ 137*

David HAMIDOVIĆ

L'épenthèse en hébreu au tournant de l'ère chrétienne _____ 163

Abstracts _____ 173

À la mémoire de Didier Bottineau

prématurément disparu le 27 septembre 2023

Il restera de toi ce que tu as semé,
Ce que tu as semé, en d'autres germera.
Celui qui perd sa vie, un jour la trouvera.

(Simone Weil)

PRÉFACE

Georges BOHAS

École Normale Supérieure de Lyon

georges.bohas@ens-lyon.fr

Lors du colloque *La Submorphologie motivée de Georges BOHAS : vers un nouveau paradigme en sciences du langage* du 3 juin 2022, certains intervenants s'étaient contentés de reprendre (en résumant ou développant) leur participation à l'ouvrage *La Submorphologie Motivée De Georges Bohas - Vers Un Nouveau Paradigme En Sciences Du Langage* (2021), d'autres avaient présenté des communications originales qui sont publiées ici. Mise à part la dernière, ces communications se situent toutes à des degrés divers dans le cadre des études de linguistique submorphémique et de la motivation du signe linguistique.

Deux communications sont à portée générale. La première, de D. Philps étudie la relation phono-notionnelle complexe $\{S(V)N(-)/nez, respiration\}$ qui se présente dans un grand nombre de langues, dans le cadre de la théorie des matrices et étymons (TME), et dans celui de la théorie sémiogénétique de l'émergence et l'évolution du signe linguistique (TSG).

La seconde, de M. Meinard, propose d'opposer les onomatopées aux autres parties du discours à l'aide de la dichotomie saussurienne langue/parole. Il est montré que les onomatopées possèdent la particularité d'avoir un statut différent en langue et en parole, caractéristique qu'elles partagent avec les fillers (ou pauses remplies) et avec les interjections, mais qui ne s'observe pas avec les autres classes ouvertes et encore moins avec les classes fermées. Une distinction entre onomatopées, interjections et fillers est également proposée.

Deux communications sont consacrées aux langues indo-européennes. La première, due à S. Saffi et S. Pagès est intitulée "La submorphologie motivée en français, italien et espagnol: le cas des adverbes de lieu issus de constructions latines en [dē + ...]". Les deux auteurs mettent en évidence la pertinence de l'approche submorphologique, en diachronie, pour rendre compte des évolutions phonétiques et sémantiques dans ces trois langues. Dans ces trois langues romanes, des relations d'iconicité interviennent au niveau phonématique et relient

des caractéristiques articulatoires de phonèmes à des signifiés premiers spatiaux, iconicité qui met en œuvre un lien forme-sens motivé dans les signifiants des adverbes étudiés.

Dans la seconde, D. Neyrod voit dans le submorphème motivé une "parole matricielle", c'est-à-dire, en s'inspirant de Dennis Philips une unité primitive d'interaction verbale ayant pour signification la gestuelle articulatoire elle-même qui la produit et qui se constituera peu à peu en langues(s) et en pensée. Et même en outil de la pensée, comme elle souhaite le montrer dans ses "Notes de lecture submorphémique" où elle souligne la prégnance des séquences s, f, st dans les mots avec lesquels Heidegger poursuit la question de l'Être à travers le grec et l'allemand. Elle observe que ces séquences, analysées en simples oppositions de traits (continu/occlusif) ou de gestes buccaux (ouvrir/fermer), apparaissent comme autant de déterminations de l'Être ("être au temps", "être stable", "être limité", "être ouvert") et mettent ainsi en parole l'expérience vitale incarnée de tout être humain.

Trois communications abordent l'analyse du lexique de l'arabe. La première, due à J-C. Rolland, présente le projet de Dictionnaire des séquences bilitères initiales de l'arabe classique, dont le premier volume est paru depuis. Il s'agit d'un ouvrage de grande ampleur que devront prendre en compte tous ceux qui sont et seront concernés par l'étude du lexique de l'arabe. Les deux autres (M. Alloush et S. Khchoum) se situent dans la perspective de Bar Lev (2003 et 2017)¹. Elles tentent d'établir une relation entre un phonème et un champ lexical. La première entre le "s" et la notion de "subtil/caché" et la seconde entre le "f" et la notion de "légèreté". Dans les deux cas les données sont abondantes, mais, particulièrement pour la seconde, on peut se demander s'il n'aurait pas été plus productif de relier "f" et "légèreté" à une matrice, en l'occurrence: {[labial], [+continu] "mouvement de l'air"}; la "légèreté" se dérivant facilement du "mouvement de l'air".

La dernière communication, "L'épenthèse en hébreu au tournant de l'ère chrétienne", qui ne se situe pas dans le cadre de la linguistique submorphémique, n'en présente pas moins un grand intérêt ; en effet, il n'existe pas d'étude d'ensemble sur l'épenthèse en hébreu. D. Hamidović entreprend de combler ce manque en partant des épenthèses attestées dans le texte biblique, c'est-à-dire le

¹ Bar-Lev, Zev (2003). Lexicon and Key-Letters in Hebrew, *Shofar*, 21/4, 85-114 et Bar-Lev, Zev (2017). Arabic Key Consonants, *Journal of Arabic and Islamic Studies*, 6, 24-63.

texte massorétique vocalisé par les Massorètes dès le VI^e siècle de l'ère chrétienne. Ensuite, il étudie l'évolution dans les deux traditions tiberienne et mésopotamienne au sujet de l'épenthèse, ce qui l'amène à conclure que deux traditions d'épenthèse en hébreu ancien existent, elles ont chacune leur propre histoire, mais elles cohabitent au Moyen Âge.

TME ET TSG: LA RELATION PHONO-NOTIONNELLE {S(V)N(-)/NEZ, RESPIRATION} EN INDO-EUROPÉEN, EN CHAMITO-SÉMITIQUE, ET AU-DELÀ

Dennis PHILPS

Université Toulouse Jean Jaurès

dennisphilps@orange.fr

Résumé

Cet article discute brièvement, dans le contexte général de l'arbitraire du signe linguistique, du postulat qu'il existe une relation phono-notionnelle complexe {S(V)N(-)/nez, respiration} qui se présente dans certaines langues indo-européennes et chamito-sémitiques, mais aussi dans d'autres familles de langues. La relation postulée est abordée dans un double cadre: celui de la théorie des matrices et étymons (TME), et celui de la théorie sémiogénétique de l'émergence et l'évolution du signe linguistique (TSG). En effet, les deux théories posent, chacune à sa manière, que cette relation peut se laisser expliquer par la supposition que N dans S(V)N(-) possédant le trait phonétique [nasal], ce trait lui conférerait la capacité phonosymbolique de renvoyer, potentiellement, à des phénomènes expérientiels, tant personnels qu'interpersonnels, liés aux notions de "nasalité" et de "respiration".

Mots-clés: submorphème; sémiogénétique; {S(V)N(-)/nez, respiration}; indo-européen; chamito-sémitique

1. Introduction: l'arbitraire du signe linguistique

Dans la conception dite 'saussurienne' du signe linguistique, celui-ci est, par définition, arbitraire. En effet, le signifiant, séquencé linéairement, est considéré comme immotivé, en ce sens qu'il n'entretient aucun lien 'naturel' avec le signifié "dans la réalité" (Saussure, 1973:101)¹. Chez Saussure, le terme 'immotivé' renvoie à une propriété qui caractérise les relations syntagmatiques et paradigmatisques existant entre signes linguistiques, autrement dit, à une

¹ Pour Saussure, la 'réalité' est un "fait présent à la conscience des sujets parlants" (2002: 186-187).

motivation de nature intralinguistique, absolue ou relative (Saussure, 1973: 180ff). Dans une telle perspective, la valeur d'un signe quelconque en langue s'établit en fonction des relations ou oppositions qu'il entretient avec d'autres signes faisant partie du même système de langue.

Quant à la motivation extralinguistique, c'est-à-dire celle qui peut être attribuée à des facteurs externes à ce système, Saussure évoque le cas des exclamations et des onomatopées, tout en concluant qu'elles sont toutes les deux "d'importance secondaire, et leur origine symbolique en partie contestable" (1973:102). Par ailleurs, il affirme que ce qu'il appelle des "onomatopées authentiques" (*glou-glou, tic-tac*, etc.) s'avèrent peu nombreuses, et leur choix quelque peu arbitraire, en ce qu'elles "ne sont que l'imitation approximative et déjà à demi conventionnelle de certains bruits" (*ibid.*:102). Ces onomatopées auraient donc perdu une partie de leur contenu phonétique initial en évoluant vers des formes tenues pour non onomatopéiques (ex.: *pīpiōnem*, acc. de *pīpiō* 'pigeonneau' en latin de basse époque², mot d'origine onomatopéique, devient *pigeon* en français moderne).

Tout compte fait, et même si ce n'est pas son propos, Saussure semble accepter ici que certains signes linguistiques (par exemple, les onomatopées "authentiques") ont pu être motivés extralinguistiquement (étant des imitations de bruits naturels), avant d'acquérir un caractère immotivé et arbitraire en raison de l'incidence de processus linguistiques divers tels que l'analogie, la conventionnalisation et le changement sémantique. En d'autres termes, même si, répétons-le, cela n'est pas son propos, davantage épistémologique, Saussure paraît accrédi-ter l'idée que certains signes linguistiques ont pu *devenir* arbitraires, partiellement ou totalement, après avoir perdu une partie de leur motivation originelle supposée.

Si telles sont les choses, il semble légitime de se demander pourquoi ce serait le cas des seuls mots onomatopéiques, réduplicatifs ou non, qui dénotent les bruits de la nature. Pourquoi les mots tenus pour non onomatopéiques, comme *bruit* lui-même, n'auraient-ils pas, eux aussi, une origine qui serait motivée extralinguistiquement? La même question se pose vis-à-vis des mots non onomatopéiques dénotant des *mouvements* associés à ces bruits naturels, comme *glisser* 'se déplacer d'un mouvement uniforme et continu sur une surface lisse' (cf. *tic-tac* 'bruit sec et uniforme résultant d'un mouvement régulier, en particulier d'horlogerie'), voire des *actions*, comme *avalier* 'faire descendre quelque chose par

² Dell (2001:509)

le gosier en déglutissant' (cf. *glouglouter* '...produire un bruit de glouglou [bruit d'un liquide s'échappant du goulot d'une bouteille]')³.

Bien que ces interrogations se situent en dehors du champ de la linguistique saussurienne, elles nous incitent à en tenir compte, au risque d'écarter d'emblée la conception aristotélicienne des capacités imitatives de l'être humain (*Homo imitans*)⁴. Or, comme nous l'avons observé ailleurs (Philps 2021b:194), contrairement à la doctrine saussurienne, Bohas (2016) affirme, avec d'autres, qu'il existe un rapport *non arbitraire* entre la forme du geste articulatoire réalisé lors d'une production sonore, et celle du geste corporel auquel renverrait, le cas échéant, l'unité signifiante dans laquelle le ou les sons en question sont incorporés. Comme exemple de ce rapport, Bohas propose notamment dans ses travaux, comme nous allons le voir, une corrélation possible, en arabe, entre le trait phonétique [nasal] et l'organe nasal.

Dans cet article, nous employons le symbole complexe *S(V)N(-)* dans la relation {*S(V)N(-)/nez, respiration*} postulée, pour englober non seulement le segment *sn* lorsqu'il se trouve à l'initiale de lexèmes dont le sens renvoie à l'organe nasal et à sa fonction respiratoire dans certaines langues indo-européennes (ex.: ang. *sneeze* 'éternuer'), mais aussi le segment *sVn-* dans des lexèmes ayant trait, eux aussi, aux notions de "nasalité" et de "respiration" dans cette famille de langues (ex.: fr. *sentir* 'percevoir quelque chose par l'odorat'). Ce faisant, nous constatons qu'il permet d'englober aussi, potentiellement, les segments *sn* et *sVn-*, voire *nVs-*, dans certains lexèmes ayant trait à ces notions dans d'autres familles de langues. Cela paraît être le cas, en surface du moins, dans certaines langues chamito-sémitiques (ex.: *śn* 'renifler' et le mot apparemment reduplicatif *śnśn* 'respirer' en égyptien ancien), dans certaines langues quechuanes (ex.: *sinqay* 'respirer par le nez' en quechua), et dans certaines langues austronésiennes (ex.: le mot lui aussi apparemment reduplicatif *ɲesɲés* 'respirer par le nez' en ilokano), même si la réalisation phonétique de ces segments diffère selon la ou les langue(s) en question.

³ <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais-monolingue>.

⁴ Voir à ce sujet Meltzoff (1988).

2. La relation $\{S(V)N(-)/\text{nez, respiration}\}$ dans certaines langues chamito-sémitiques et indo-européennes

Dans le cadre de la Théorie des Matrices et des Étymons (TME)⁵, Bohas fait remarquer que:

On ne peut manquer d'observer qu'il y a [en arabe] une masse de termes qui réalisent cette matrice $\{[\text{nasal}], [+continu]\}$ lesquels tournent tous autour de l'invariant notionnel "le nez". [...] Cette corrélation entre le trait [nasal] et l'invariant notionnel qui s'organise autour du nez, ne semble pouvoir s'expliquer que par la motivation corporelle, le trait [nasal] étant le traducteur d'une articulation ou sonorité traductrice d'un signifié.

(Bohas 2010: 244)

Comme exemples de ce phénomène, l'auteur cite notamment: *'anfūn* 'nez' (étymon $\{n,f\}$), *našā* 'ressentir une odeur' (étymon $\{n,\check{s}\}$) et *naḥafa* 'faire sortir l'air par le nez', etc. (étymon $\{n,h\}$)⁶. Or, cette correspondance phono-notionnelle (c'est-à-dire qui concerne une relation dyadique constante dans une langue donnée entre une représentation mentale particulière d'une part, et un ensemble de traits phonétiques issu d'une projection physique de cette représentation sur l'appareil articulatoire de l'autre) entre une résonance nasale et un sens 'nasal' est-elle décelable également en égyptien ancien, d'après des données présentées par Bengtson et Ruhlen (Ruhlen, 1994: 296-297). Ceux-ci fournissent, entre autres, les exemples de *śn* 'renifler' et *śnśn* 'respirer' (voir Allen 2013: 95 et CDD S (13.1): 272-273, y compris pour le sens de 'résonner').

Dans le cadre sensiblement différent de la Théorie sémiogénétique de l'émergence et l'évolution du signe linguistique (TSG)⁷, Philps (2011) étudie la correspondance en question au niveau du groupe consonantique initial *sn-* en anglais, correspondance notée par maints linguistes, parmi lesquels Firth (1930), Bloomfield (1933), Bolinger (1940), Marchand (1969), Rhodes et Lawler (1981), Joseph (1987), Bergen (2004), Zingler (2017), Benczes (2019) et Pentangelo (2021). La relation phono-notionnelle $\{sn-/nasalité\}$ est en effet observable au sein d'un sous-ensemble statistiquement signifiant de la classe heuristiquement établie des 'mots en *sn-*' de l'anglais (c'est-à-dire tous les mots de cette langue qui attestent /sn/ en position initiale de mot), qui comprend notamment *sneeze* 'éternuer', *sniff* 'renifler' et *snore* 'ronfler'. Cela dit, la plupart des 'mots en *sn-*' (*snail* 'escargot',

⁵ Voir Bohas (1997).

⁶ Voir aussi KAZ (1944:1222).

⁷ Voir Philps (2000).

snake ‘serpent’, *snow* ‘neige’, etc.)⁸ possèdent un sens qui n’a rien à voir avec la notion de "nasalité", ce qui ne peut que confirmer leur caractère arbitraire, que ce soit au niveau morphémique ou submorphémique, et ce dès leur étymon indo-européen, lorsque celui-ci a pu être reconstruit. Notons que cette relation existe aussi, mutatis mutandis, dans d’autres langues germaniques modernes, dont l’allemand (*schn-*), l’islandais, le danois, le suédois et le norvégien (voir Abelin 1999).

En ce qui concerne l’anglais, Philps (2011: 1127) avance l’hypothèse, d’inspiration guillaumienne⁹, que *n* dans *sn-* au sein de la sous-classe de ‘mots en *sn-*’ ayant trait à la notion de "nasalité" dans cette langue y joue le rôle d’"invariant-noyau", et que *s* y joue le rôle de "variant". Pour ce faire, il se fonde sur l’existence d’une alternance submorphémique *sn-/øn-* observable en position initiale de mot (ex.: *sneeze/neeze* (dial.) ‘éternuer’ et *sniff/niff* (fam.) ‘renifler’). Un invariant-noyau peut être défini, dans ce contexte, comme le segment phonologique¹⁰ initial le plus petit au sein d’une classe donnée de mots à laquelle peut être attribuée une notion commune à tous les membres de la classe en question.

D’un point de vue diachronique, la relation phono-notionnelle {*sn-/nasalité*} est retraçable jusqu’au proto-indo-européen (**sneŷ-* ‘± relatif au nez’, IEW 972), via proto-germ. **sn-* dans, par exemple, **snūtan-* (cf. vieil-ang. *snȳtan* ‘se moucher’, EDP-G 463). Significativement pour notre propos, **sneŷ-* est identifié par Southern (1999: 70-71) comme étant une racine à **s*-mobile (*(*s*)*neŷ-*)¹¹, c’est-à-dire qui manifeste une alternance morphophonémique **s-/∅-* en position initiale sans que le ‘sens fondamental’ en soit modifié. Parmi les reflets de cette racine et ses diverses extensions, Southern relève notamment vieil-indien *náva* ‘éternuer’ et russe *njúchatb* ‘sentir, renifler’ (formes sans *s-*), à côté de ang. *sneeze* ‘éternuer’ et *sniff* ‘renifler’ (formes avec *s-*).

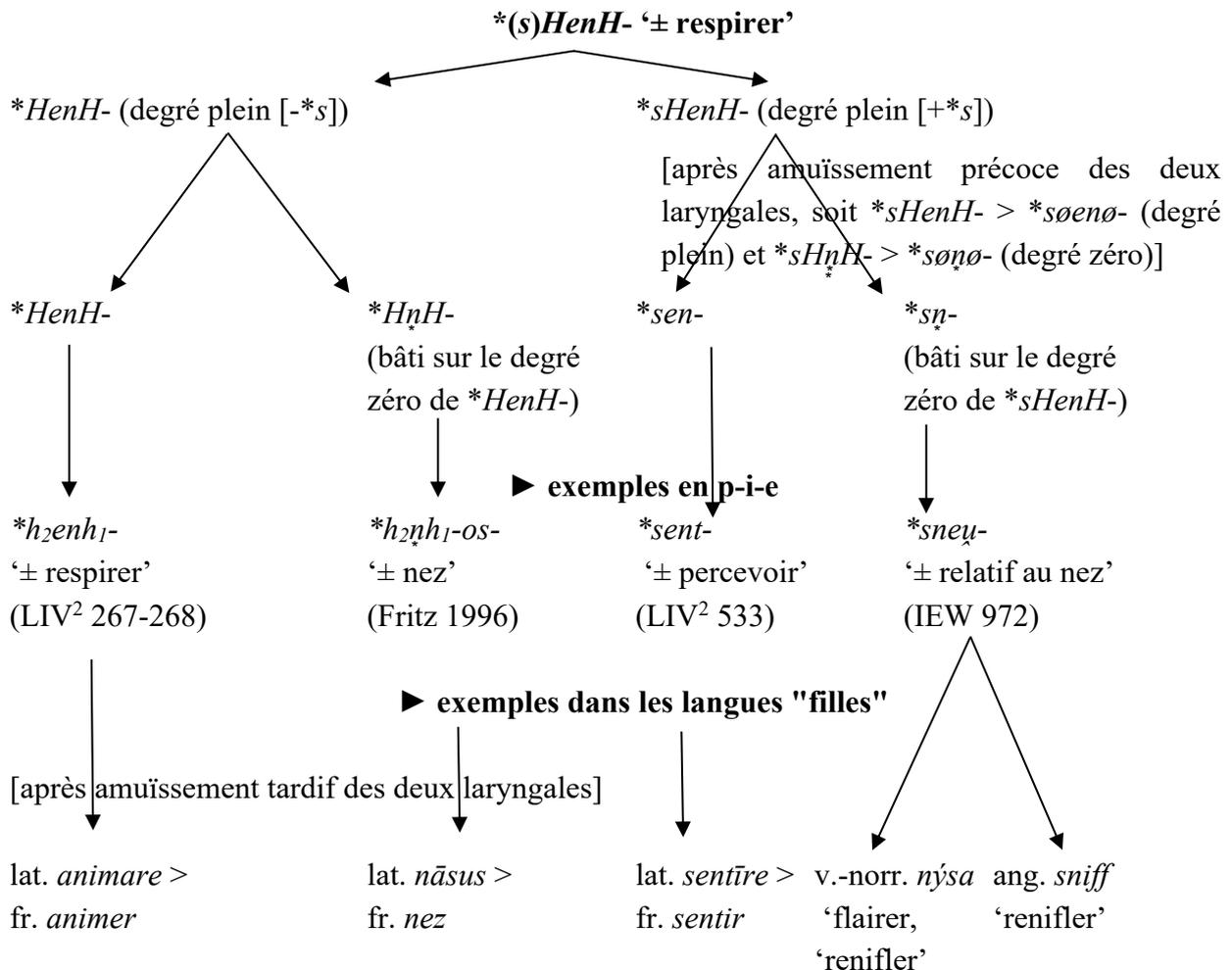
⁸ Voir cependant Philps (2004) pour *snow*, au regard de mots dialectaux en *sn-* tels que *snifter* ‘renifler’, mais aussi ‘neigeoter’ (EDD^V 582): polysémie ou homonymie, si on veut raisonner en termes de cette opposition ?

⁹ Voir Guillaume (1964).

¹⁰ Le terme ‘sémiologique’ devient nécessaire ici pour rendre compte des segments initiaux dans lesquels des processus diachroniques tels que l’amuïssement graduel de /g/ dans le groupe consonantique anglais /gn/ (Philps 2003) ont abouti, en synchronie, à une divergence entre les représentations phonologique et graphique d’un mot (ex.: /n/ et *kn-* dans ang. moderne *knee* ‘genou’ et /ŋ/ et *gn-* dans fr. moderne *gnaquer* (fam.)).

¹¹ Voir aussi Shields (1996).

Or, en proto-indo-européen (désormais p-i-e), Fritz (1996) affirme que le mot qui désigne le "nez", qu'il reconstruit sous la forme **h₂n̥h₁os-* (cf. Meier-Brügger 2003: 119), serait un dérivé nominal au degré zéro de la racine **h₂enh₁-* '± respirer' (LIV² 267-268), attestant ainsi la relation {action/effecteur} qui caractérise certaines racines ayant trait à des actions et à des parties du corps humain dans cette langue. Dans la mesure où **h₂enh₁-* et **sney₁-* renvoient chacun aux notions de "nasalité" et de "respiration", Philps (2023) avance l'hypothèse qu'il a pu exister, en amont du p-i-e, une parenté entre ces racines. La fig. 1 ci-dessous (voir aussi Philps, 2021a: 112) se veut une simple illustration diagrammatique de cette éventuelle parenté. Aucune chronologie relative n'y est présumée, que ce soit sur l'axe vertical ou horizontal, en ce qui concerne l'amuïssement graduel des laryngales en ou en amont du p-i-e. Pour cette raison, et d'autres encore, la symétrie apparente du schéma ci-dessous est en partie illusoire.



N.B.: C = consonne, et *H = laryngale indéterminée en amont du p-i-e.

Fig. 1 *(s)HenH- '± respirer' (proto-racine postulée)

3. La relation {S(V)N(-)/nez, respiration} au-delà des langues chamito-sémitiques et indo-européennes

Dans le cadre de l'hypothèse qui veut que la notion de "nasalité" attribuable au submorphème *sn-* en position initiale de mot dans un sous-ensemble de la classe des 'mots en *sn-*' de l'anglais comprenant notamment *sniff* ('renifler') soit véhiculée par *n* dans ce segment, notamment en raison du trait [nasal] qui caractérise ce son, considéré comme un geste articulatoire¹², on notera avec intérêt cette remarque formulée par Urban (2011: 208):

Translinguistiquement, tout en tenant compte d'une certaine variation observable dans les différentes régions du monde, les termes monosémiques et morphologiquement simples étudiés ici désignant les parties du corps qui fonctionnent comme articulateurs dans la production de la parole, ont tendance à contenir des segments (des nasales en général pour le 'nez', et des occlusives pour les 'lèvres') dont le lieu d'articulation correspond à l'articulateur respectif. (traduit par nous-même)

La relation {S(V)N(-)/nez, respiration} postulée semble exister également en égyptien ancien, si l'on tient compte du sens des lexèmes *śn* et *śnśn* évoqués en section 2 (respectivement, 'renifler' et 'respirer'). Ce rapprochement suppose, néanmoins, que l'on se trouve devant le même phénomène relationnel, ce qui est loin d'être certain, notamment en raison de l'absence de liens avérés (autres que quelques emprunts encore débattus) entre les familles chamito-sémitique et indo-européenne. Cependant, quand bien même les représentations *śn* et *śnśn* en surface masqueraient une structure syllabique *sVn-* en système¹³, cette relation prendrait néanmoins la forme {SVN-/nez, respiration}, forme qu'elle semble assumer par ailleurs dans certaines langues quechuanes (Cuzco, Ayacucho, etc.), par exemple dans *sinqa* (n.) 'nariz, órgano del olfato y la respiración' (DBQ 108) et *sinqay* (v. intr.) 'respirar por la nariz' en quechua (DQE).

D'après certaines données fournies par Blust (2003: 204), elle paraît observable aussi, mutatis mutandis, sous la forme {NVS-/nez, respiration} dans des langues austronésiennes telles que l'ilokano (groupe malayo-polynésien occidental), ex.: *ɲesɲés* 'respirer par le nez'¹⁴. Sans qu'on puisse en tirer quelque conclusion que ce soit au niveau de l'éventuelle réversibilité de SVN- dans cette famille de langues,

¹² Voir Browman et Goldstein (1992: 159), pour qui le trait phonétique [+nasal] correspond à un 'geste d'ouverture vélaire'.

¹³ Voir section 4 pour le submorphème discontinu *sVn-* en anglais.

¹⁴ Rubino (2001: 305) affirme qu'en ilokano, "La vélaire nasale en position initiale se trouve souvent dans des mots qui renvoient à des productions sonores impliquant le nez : *ngongo* 'parler du nez' et *ngesnges* 'respirer par le nez'" (traduit par nous-même).

cela ne peut que nous rappeler l'une des prémisses fondamentales de la TME, à savoir que les étymons (ou combinaisons de phonèmes développant une notion générique, telles que $\in n, \delta$ et la "nasalité") ne sont pas ordonnés linéairement (voir notamment Bohas et Sagner (2012: 26)). Blust affirme en outre (2003: 189) que nombre de ces langues possèdent un phonsthème¹⁵ η se trouvant, souvent en position initiale de mot, dans des vocables qui renvoient au même domaine sémantique que celui qui s'avère statistiquement prépondérant chez les 'mots en *sn-*' de l'anglais, à savoir le domaine bucco-nasal.

Enfin, Hamano affirme qu'en japonais, "La propriété sémantique des formes incorporant /N/ peut se trouver en relation directe avec les propriétés physiques du son lui-même, dans la mesure où le sens de 'participation de la cavité nasale' est attesté dans *puN* 'odeur persistante', *kuN* 'renifler, gémir', *tuN* 'odeur stimulante', *syuN* 'se moucher le nez', et *huN* 'renifler' "(1998: 70-71, traduit par nous-même).

4. Discussion

Si on compare les sens conventionnels renvoyant aux notions de "nez" et de "respiration" consignés dans les dictionnaires usuels du français, on constate d'emblée qu'ils sont largement intriqués, y compris avec ceux d'autres mots ayant trait au domaine notionnel de la "nasalité":

- nez (n.): 'organe formant une saillie sur le tiers moyen de la hauteur de la face et constituant la partie initiale des voies respiratoires. [...] Il contient la partie antérieure des fosses nasales, deux cavités tapissées de muqueuse qui s'ouvrent vers l'avant par deux orifices, les narines';
- respiration (n.): 'fait de respirer'; *respirer* (v. intr.): 'absorber et rejeter l'air par les voies respiratoires'; (tr.): (1) 'absorber de l'air, un gaz, le laisser pénétrer par les voies respiratoires' (2) 'sentir une odeur, un parfum, les percevoir par l'odorat';
- renifler (v. intr.): 'aspirer bruyamment par le nez'; (tr.): 'sentir une odeur en l'aspirant fortement par le nez';

¹⁵ Terme proposé initialement en anglais ('phonaestheme') par Firth (1930), et défini par Zingler comme "l'association récurrente d'une chaîne submorphémique avec un sens spécifiable" (2017: 76, traduit par nous-même).

- sentir¹⁶ (v. intr.): (1) ‘répandre telle odeur, avoir telle saveur’ (2) ‘dégager une mauvaise odeur’; (tr.): (1) ‘percevoir quelque chose par l’odorat’ (2) ‘humer l’air ambiant pour en percevoir l’odeur’ (3) ‘percevoir une impression physique par les organes de la sensibilité (autres que la vue et l’ouïe)’ (4) ‘percevoir et connaître quelque chose plus ou moins confusément et de manière intuitive’ (LAR).

Cette intrication ne manque pas de poser le problème général qui se présente au linguiste lorsqu’il s’agit de choisir un terme pour désigner la ou les notions associées à tel ou tel élément submorphémique, car ce choix peut s’avérer plus ou moins subjectif. Cela dit, on constate dans le relevé de termes encyclopédiques proposé ci-dessus un phénomène qui nous invite à adopter une optique diachronique. Ce phénomène se situe au niveau de l’analyse de l’alternance phono-notionnelle *sn-/n-* dans les ‘mots en *sn-*’ de l’anglais ayant trait à la nasalité, dans lesquels *n* fonctionnerait comme invariant-noyau (ex.: *sneeze/neeze* et *sniff/niff*, voir section 2), ou ce que Bohas (2010: 239) nomme, dans le cadre de la TME, un "élément pivot" (ex.: [nasal] dans la matrice {[nasal], [+continu]} associée au "nez").

En effet, même si l’amuïssement de **s-* devant nasale entre le p-i-e et le grec ou le latin (**sn-* > **n-*, voir Sihler (1995: 170-171) et Weiss (2009: 169)) conduit à une absence de formes à *sn-* initial en français moderne (sauf emprunts plus ou moins récents tels que *sniffer* ou *snus*), notre analyse peut néanmoins s’étendre, sous d’autres conditions il est vrai, à cette langue, car le DELF fait dériver le verbe *renifler* de l’ancien français *nifler* ‘respirer bruyamment, renifler’¹⁷, encore employé en dialecte de nos jours. Si l’étymologie de ce vocable est peu claire, celui-ci semble apparenté à une base proto-germanique en **n-* ou **sn-* initial telle que **nabja-* ‘± bec, nez’ (> vieil-ang. *nebb* ‘nez, visage’, etc.) ou **snūtan*-¹⁸ (EDP-G 380 et 463 respectivement). Quant à son origine, elle serait onomatopéique, en ce sens que *nifler* dans *renifler* "imiterait le bruit qu’on fait en flairant ou en aspirant la morve [...]: *n-* rend la résonance nasale, *-f* le bruit de l’aspiration." (DELF 546)¹⁹.

¹⁶ Pour une étude des constructions prédicatives impliquant l’olfaction centrées sur ce verbe, voir Theissen (2011).

¹⁷ Voir aussi *nifle* ‘nez’ (GD).

¹⁸ Voir section 2.

¹⁹ On ne peut s’empêcher de rappeler, dans le cadre de la TME, l’étymon {*n,f*} cité en section 2, lequel est réalisé, entre autres, par *anfun* ‘nez’ en arabe, d’après Bohas (2010: 243).

Quant à *sentir*, on notera qu'il s'amorce, comme ang. moderne *scent* (/sent/) 'odeur, fragrance' d'ailleurs, par le submorphème discontinu syllabique *sVn-*, alors que *sn-* dans ang. *sniff* 'renifler', par exemple, est un submorphème de type continu asyllabique. Étymologiquement, *sentir* continue lat. *sentīre* 'sentir, éprouver une sensation ou un sentiment' (DELL 614), lui-même issu du p-i-e **sent-* '± percevoir' (LIV² 533). Or, selon les données présentées par Bengtson et Ruhlen sous l'"étymologie globale" ČUN(G)A 'nez; renifler' (Ruhlen, 1994: 296-297), une structure *SVN-* se trouvant dans des mots ayant trait au domaine notionnel de la "nasalité" est attestée dans un grand nombre d'autres familles de langues (ex: khoïsan (nama) *sunī* 'renifler, sentir', saharien (zagawa) *sina* 'nez', kartvélien (géorgien) *sun* 'odeur, sentir', etc.), sans qu'il existe de lien avéré entre ces différentes familles de langues.

Par ailleurs, on sait que dans une langue donnée, les relations phononotionnelles qui peuvent y être attestées ne sont pas exclusives les unes des autres, notamment du fait de l'incidence de processus linguistiques tels que l'analogie, l'évolution phonétique et le changement sémantique. Par exemple, la relation {*sm-*/activités buccales} identifiée en anglais par Argoud (2012) peut 'empiéter' sur la relation {*sn-*/nasalité}, comme on peut le constater en rapprochant *smell* (v.) 'sentir' de *sniff* (v.) 'renifler'. Faisant référence à cette première relation, Bohas (2012) montre qu'elle peut également être expliquée par le biais de la TME, grâce à la matrice {[labial], [continuant]}, qui combine l'un des trois segments attestant le trait phonétique [labial] en arabe (*b, f* et *m*) avec une constrictive, ex.: *hamata* 'parler (de), rire doucement, sourire' (2.2.2.4.).

L'un des intérêts majeurs de ce type d'étude, c'est qu'elle permet de mieux cerner les champs sémantiques caractérisant chaque submorphème, matrice ou étymon attesté dans une langue donnée. Si on revient, par exemple, au cas de la matrice {[nasal], [+continu]} associée à la notion de "nasalité" repérée par Bohas, on s'aperçoit que selon l'étymon retenu ({*n, h*}, {*n, ʃ*}, {*n, f*}, etc.), le champ sémantique centré sur le "nez" peut englober notamment l'organe lui-même, ce qui l'affecte, les parties de cet organe, ses formes et fonctions, ses mouvements et dimensions, ses modes de respiration et de perception, son influence sur la voix, ses sécrétions, ainsi que les émotions, sentiments ou jugements qui peuvent lui être associés (Bohas, 2006: 28).

Or, si on considère ces différentes ramifications de l'invariant notionnel du point de vue de la cognition dite "incarnée", on peut les analyser, à l'instar de Heine

(1997: 7-8, 133-134), en termes de schémas de transfert conceptuel, culturellement variables. Au sein d'un tel schéma, les vocables appartenant à un domaine corporel initial (ici, celui du "nez") peuvent se projeter (>>), à des fins de nomination impliquant la mise en œuvre de principes d'invariance, d'inférence et d'extraction mentale²⁰, non seulement à l'intérieur de ce domaine (ex.: "nez" >> "respiration", "olfaction", "phonation", etc.), mais aussi à l'extérieur de celui-ci. En effet, cette projection peut s'étendre par métaphore ou par métonymie (ou par une combinaison des deux: voir Goossens (1990) pour le concept de "métaphtonymie"), au domaine animal (chameaux, cochons, brebis dans les données présentées par Bohas (2006: 28-34)), ainsi qu'au domaine non animé (objets inanimés caractérisés par les propriétés abstraites attribuables au "nez" (protubérance, triangularité, spatialité, fonctionnalités, etc.), et leurs différentes symboliques culturelles).

De même peut-on partir du champ sémantique "nasal/buccal" identifié au sein de plusieurs langues austronésiennes par Blust (2003) et les relations qu'il entretient avec le trait [nasal] caractérisant la vélaire η , considérée comme un geste articulatoire, qui se trouve dans certains mots renvoyant à ce champ, notamment en position initiale de mot. En ilokano (groupe malayo-polynésien occidental) par exemple, on constatera, si on considère ledit champ comme une trace linguistique de processus cognitifs relatifs au domaine notionnel de la "bucco-nasalité", que les vocables appartenant à ce domaine peuvent se projeter notamment, à son intérieur, sur les sous-domaines de la respiration (ex.: *ɲesɲés* 'respirer par le nez'), de la mastication (ex.: *ɲalɲál* 'mâcher') et de la phonation (ex.: *ɲawɲáw* 'susurrer, parler à mi-voix'). Ce phénomène de projection peut aussi s'étendre au domaine animal, par exemple (sous-domaine de la manducation): *ɲósab* 'claquer des dents tout en mangeant (porcs)'²¹.

Enfin, il importe d'insister sur le fait que les mots faisant partie du champ sémantique "nasal/buccal" dans les diverses familles de langues du monde véhiculent forcément des valeurs symboliques culturellement et socialement déterminées. Parmi elles se trouve, au sein de certaines communautés sémitiques notamment, la pratique du "baiser du nez" (*ḥabb el-kh'choum* en arabe)²², pratique relevée, entre autres, par Darwin (1998: 213-214) et par Havelock Ellis (1964) dans

²⁰ Voir Lakoff (1990) pour l'invariance et l'inférence, et Fortescue (2017) pour l'extraction dite 'mentale'.

²¹ Les données présentées par Blust (2003) ont été relevées dans Vanoverbergh (1956).

²² Nous remercions Salem Khchoum pour cette précision.

l'appendice A du tome IV de son ouvrage, intitulé "L'origine du baiser", où l'auteur opère une distinction entre le baiser "olfactif" et le baiser "tactile". Or, Kirshenbaum (2011) fait remonter l'origine du baiser au geste primitif du "reniflement", en affirmant que les premiers êtres humains pratiquaient déjà un échange nez contre nez en vue de renifler l'odeur de l'autre, et ainsi de l'identifier.

On peut également noter que Battesti (2001) relève les exemples suivants de gestes impliquant un contact physique entre le nez et les doigts dans la communication gestuelle yéménite de Ta'izz et de Sanaa. Nous n'exploiterons pas linguistiquement ces exemples ici, mais il semble évident qu'ils pourraient faire l'objet d'une étude d'anthropologie linguistique d'envergure au niveau de la corporéité (conceptions, perceptions, altérités, spatialités, etc.).

"[45.] Être en proie à la colère. L'index droit tape deux fois sur la narine droite avant de poursuivre son mouvement vers le bas; l'index peut aussi passer devant le visage (en une seule fois) sans toucher vraiment le nez. [...]

[112.] La puanteur. Se boucher le nez entre le pouce et l'index signifie que l'on sent une mauvaise odeur. On obstrue les voies nasales permettant l'olfaction.

[113.] La saleté. Le pouce et l'index et parfois le majeur mouchent le nez en s'en écartant rapidement vers le sol (ils miment la morve, modèle de la souillure).

[114.] Bien, beau. L'index droit tape deux fois sur la narine droite avant de poursuivre son mouvement vers le bas; le doigt peut aussi se contenter d'un seul passage sans vraiment toucher le nez. Cela s'accompagne parfois d'un '*min hanâ*', littéralement 'd'ici', c'est-à-dire d'aussi haut que le nez." (exemples tirés de Battesti (2001)).

Quant à l'existence de telles pratiques dans d'autres cultures, Puppel et Rozpendowska (2021) indiquent que le "baiser du nez" existe, sous différentes formes, chez les Inuit (le *kunik*), mais aussi chez les Maori, où il s'agit de l'ancienne tradition ritualistique du *hongiri*, dont les modalités sont quelque peu différentes, notamment au niveau du contact et de la mise en œuvre physique de ce geste de salutation. Significativement pour notre hypothèse, les auteurs ajoutent que pendant ce geste, les participants se tiennent la main et inspirent simultanément (2021: 229).

5. Conclusion

Dans les familles de langues où elle a été identifiée, la relation {S(V)N(-)/nez, respiration} postulée et étudiée ici peut se laisser expliquer par deux types d'hypothèses, lesquels ne sont pas mutuellement exclusifs:

- elle pourrait résulter d'évolutions linguistiques diverses (changements phonologiques, sémantiques, analogiques, etc.) ayant conduit, accidentellement, à ce qu'une association particulière entre un son et un sens se dégage plus fréquemment qu'attendu à un moment donné dans l'évolution d'une langue donnée. Cette hypothèse relève sans conteste de la dimension diachronique de la linguistique structurale;

- elle pourrait avoir une origine *motivée* si elle était une conséquence de la capacité neuro-cognitive qu'aurait développée *Homo* de se servir vocomimétiquement (Donald 2001: 291) des résonances nasales qu'il a pu produire 'naturellement' pour référer, intersubjectivement, à des phénomènes expérientiels personnels et interpersonnels impliquant les notions de "nasalité" et de "respiration", ainsi qu'aux diverses valeurs symboliques qui auraient pu y être associées, selon la culture en question (Philps 2016). En l'état actuel de nos connaissances, les prémisses de cette hypothèse restent cependant indémonstrables, et échappent, de toute manière, aux confins de la linguistique traditionnelle.

Enfin, les considérations esquissées ci-dessus pourraient contribuer à expliquer pourquoi, dans différentes familles de langues, certains lexèmes dont le sens renvoie aux notions de "nasalité" et de "respiration" sont parfois issus d'un même étymon (ex.: arabe moderne *našiqā* 'aspirer quelque chose, attirer dans les narines' (réalisation de l'étymon {n,š}), ou, possiblement, d'une même racine (ex.: p-i-e **h₂enh₁*- '± respirer'/**h₂nh₁os*- '± nez').

Bibliographie

- ABELIN, Åsa (1999). *Studies in Sound Symbolism*. Göteborg.
- ALLEN, James P. (2013). *The Ancient Egyptian Language. An Historical Study*. Cambridge.
- ARGOUD, Line (2012). À la recherche du substrat cognitif du submorphème SM- : pressions, impressions, expressions, *Miranda 7: La céramique/La submorphémique*. <https://doi.org/10.4000/miranda.4213>

- BATTESTI, Vincent (2001). Esquisse d'une communication gestuelle yéménite (Taez et Sanaa), *Chroniques yéménites* 9 | Varia, Sanaa (CEFAS), 204-223. <https://doi.org/10.4000/cy.117>
- BENCZES, R. (2019). *Rhyme over Reason: Phonological Motivation in English*. Cambridge.
- BERGEN, Benjamin K. (2004). The psychological reality of phonæstemes, *Language* 80: 2, 290-311. Doi:10.1353/lan.2004.0056
- BLOOMFIELD, Leonard (1933), *Language*. Londres.
- BLUST, Robert (2003). The phonestheme *ŋ*- in Austronesian Languages, *Oceanic Linguistics* 42: 1, 187-212. Doi:10.2307/3623453
- BOHAS, Georges (1997). *Matrices, étymons, racines. Éléments d'une théorie lexicologique du vocabulaire arabe*. Paris et Louvain.
- _____, (2006). De la motivation corporelle de certains signes de la langue arabe et de ses implications. Dans: G. BOHAS (ed.), *Cahiers de linguistique analogique 3: L'iconicité dans le lexique*, (pp.11-41). Bourgogne.
- _____, (2010). L'émergence du sens dans le lexique de l'arabe. Dans: M. BANNIARD & D. PHILPS (ed.), *La fabrique du signe: linguistique de l'émergence* (pp. 231-280). Toulouse.
- _____, (2012). The submorpheme *sm-*, or how Arabic can help explain English, traduit par N. Briggs, *Miranda 7: La céramique/La submorphémique*. <https://doi.org/10.4000/miranda.4294>
- _____, (2016), *L'illusion de l'arbitraire du signe*. Rennes.
- BOHAS, Georges & Abderrahim SAGUER (2012). *Le son et le sens. Fragment d'un dictionnaire étymologique de l'arabe classique*. Damas: IFPO.
- BOLINGER, Dwight L. (1950). Rime, assonance and morpheme analysis, *Word* 6: 2, 117-136. <https://doi.org/10.1080/00437956.1950.11659374>
- BROWMAN, Catherine P. & Louis GOLDSTEIN (1992). Articulatory phonology: an overview, *Phonetica* 49, 155-180. doi: 10.1159/000261913.
- DARWIN, Charles (1998 [1872]). *The Expression of the Emotions in Man and Animals*. Londres.
- DONALD, Merlin (2001). *A Mind So Rare. The Evolution of Human Consciousness*. New-York et Londres.
- FIRTH, John Rupert (1930). *Speech*. Londres.
- FORTESCUE, Michael (2017). *The Abstraction Engine. Extracting Patterns in Language, Mind and Brain*. Amsterdam et Philadelphie.

- FRITZ, Matthias (1996). Das urindogermanische Wort für "Nase" und das grundsprachliche Lautgesetz $\text{ṚHV} > R$, *Historische Sprachforschung* 109: 1, 1-20.
- GOOSSENS, Louis (1990). Metaphtonymy: the interaction of metaphor and metonymy in expressions for linguistic action, *Cognitive Linguistics* 1: 3 323-342. <https://doi.org/10.1515/cogl.1990.1.3.323>
- GUILLAUME, Gustave (1964). *Langage et science du langage*. Québec et Paris.
- HAMANO, Shoko (1998). *The Sound-Symbolic System of Japanese*. Stanford.
- HAVELOCK ELLIS, Henry (1964 [1935]). *Études de psychologie sexuelle*, vols. 1-15, édition critique établie sous la direction de A. Hesnard et traduite par A. van Gennep. Paris.
- HEINE, Bernd (1997). *Cognitive Foundations of Grammar*. New-York.
- JOSEPH, Brian D. (1987). On the use of iconic elements in etymological investigation: some cases from Greek, *Diachronica* 4: 1/2, 1-26. <https://doi.org/10.1075/dia.4.1-2.02jos>
- KIRSHENBAUM, Sheril (2011). *The Science of Kissing*. New-York et Boston.
- LAKOFF, George (1990). The invariance hypothesis: is abstract reasoning based on image-schemas?, *Cognitive Linguistics* 1: 1, 39-74. <https://doi.org/10.1515/cogl.1990.1.1.39>
- MARCHAND, Hans (1960). *The Categories and Types of Present-Day English Word-Formation. A Synchronic-Diachronic Approach*. Wiesbaden.
- MEIER-BRÜGGER, Michael (2003). *Indo-European Linguistics. With contributions by Matthias Fritz and Manfred Mayrhofer*. Berlin et New-York.
- MELTZOFF, Andrew N. (1988). The human infant as 'homo imitans'. Dans: T.R. ZENTALL & B.G. GALEF Jr. (ed.), *Social learning: Psychological and biological perspectives*, (pp. 319-341). Hillsdale.
- PENTANGELO, Joseph (2021). Phonesthetics and the Etymologies of Blood and Bone, *English Language and Linguistics*, 25: 2, 225-255. Doi: 10.1017/S1360674319000534
- PHILPS, Dennis (2000). Le sens retrouvé? De la nomination de certaines parties du corps: le témoignage des marqueurs lexicaux de l'anglais en <CN->, *Anglophonia/Sigma* 8, 207-232.
- _____, (2003). S- incrémentiel et régénération submorphémique en anglais, *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, XCVIII: 1, 163-196.
- _____, (2004). Une application du concept de 'marqueur sub-lexical': snow. Dans: C. DELMAS (ed.), *La contradiction en anglais* (pp. 145-166), C.I.E.R.E.C. 116. Saint-Étienne.

- _____, (2011). Reconsidering phonæstemes: submorphemic invariance in English ‘sn- words’, *Lingua* 6: 121, 1121-1137. <https://doi.org/10.1016/j.lingua.2011.02.003>
- _____, (2016). The emergence of the linguistic sign: vocomimesis, symmetry and enaction, *Signifiances (Signifying)* 1: 3, 115-132. <https://doi.org/10.18145/signifiances.v1i3.114>
- _____, (2021a). Sémiogénèse et submorphémique: étude des racines du proto-indo-européen à ‘laryngale’ initiale qui renvoient à des parties paires du corps humain. Dans: C. FORTINEAU-BREMOND & S. PAGÈS (ed.), *Le morphème en question. Exemples multilingues d’analyse submorphologique*, (pp. 109-128). Aix-Marseille.
- _____, (2021b). Le concept d’‘invariant’ dans la Théorie des Matrices et des Étymons de G. Bohas. Dans: D. LEEMAN *et al.* (éd.), *La submorphologie motivée de Georges Bohas. Vers un nouveau paradigme en sciences du langage*, (pp. 173-209). Paris.
- _____, (2023). Retracing the phonesthemic {gr-/prehension}, {sm-/oral phenomena} and {sn-/nasality} relations in English to Proto-Indo-European and beyond within a semiogenetic perspective, *Lingua* 282. Doi: <https://doi.org/10.1016/j.lingua.2022.103449>
- PUPPEL, Joanna & Alicja ROZPENDOWSKA (2021). Empathic and peacebuilding gestures: an analysis of greeting gestures across cultures, *Scripta Neophilologica Posnaniensia* XXI, 221-245. <https://doi.org/10.14746/snp.2021.21.09>
- RHODES, Richard A. & John M. LAWLER, (1981). Athematic metaphors. Dans: R.A. HENDRIC, C.S. MASEK. & M.F. MILLER. (ed.), *Papers from the Seventeenth Regional Meeting, Chicago Linguistic Society*, 30 avril - 1^{er} mai, (pp. 318-342). Chicago.
- RUBINO, Carl (2001). Iconic morphology and word formation in Ilocano. Dans: F. VOELTZ, & C. KILIAN-HATZ, (ed.), *Ideophones*, (pp. 303-320). Amsterdam et Philadelphie. <https://doi.org/10.1075/tsl.44.24rub>
- RUHLEN, Meritt (1994). *On the Origin of Languages. Studies in Linguistic Taxonomy*. Stanford.
- SAUSSURE, Ferdinand de (1973 [1916]). *Cours de linguistique générale*, édition critique préparée par T. de Mauro. Paris.
- _____, (2002). *Écrits de linguistique générale*, texte établi et édité par S. Bouquet et R. Engler. Paris.
- SHIELDS, Kenneth (1996). Indo-European s-mobile and Indo-European morphology, *Emerita* 64: 2, 249-254.

- SIHLER, Andrew L. (1995). *New Comparative Grammar of Greek and Latin*. New-York.
- SOUTHERN, Mark R. V. (1999). *Sub-Grammatical Survival: Indo-European s-mobile and its Regeneration in Germanic*, JIES Monograph n° 34, Washington D.C.
- THEISSEN, Anne (2011). Sentir: les constructions prédicatives de l'olfaction, *Langages* 181: 1, 109-125. <https://doi.org/10.3917/lang.181.0109>
- URBAN, Matthias (2011). Conventional sound symbolism in terms for organs of speech: A cross-linguistic study, *Folia Linguistica* 45: 1, 199-214. <https://doi.org/10.1515/flin.2011.007>
- VANOVERBERGH, Morice (1956). *Iloko-English Dictionary, a translated, augmented and revised version of Andrés Carro (1888), Vocabulario Iloco-Español*. Baguio City (Philippines).
- WEISS, Michael (2009). *Outline of the Historical and Comparative Grammar of Latin*. Ann Arbor.
- ZINGLER, Tim (2017). Evidence against the morpheme: the history of English phonaesthemes, *Language Sciences* 62, 76-90. Doi:10.1016/j.langsci.2017.03.005

Ouvrages de référence cités

- CDD: *The Chicago Demotic Dictionary* (Oriental Institute of the University of Chicago). <https://oi.uchicago.edu/research/projects/chicago-demotic-dictionary-cdd-0>
- DBQ: AJACOPA, Teofilo Laine (2007). *Diccionario bilingüe Iskay simipi yuyayk'ancha, Quechua – Castellano/ Castellano – Quechua*, 2^e édition améliorée, La Paz. <https://futatraw.ourproject.org/descargas/DicQuechuaBolivia.pdf>
- DELFF: BLOCH, Oscar & VON WARTBURG, Walter (1975 [1932]). *Dictionnaire étymologique de la langue française*, Paris.
- DELL: ERNOUT Alfred & MEILLET, Antoine (2001 [1932]). *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, 4^e édition révisée par J. André, Paris.
- EDD: WRIGHT, Joseph (1898-1905). *The English Dialect Dictionary, vols. I-VI*, Londres.
- EDP-G: KROONEN, Guus (2013). *Etymological Dictionary of Proto-Germanic*, Leide et Boston.
- GD: GODEFROY, Frédéric (2015 [1880]). *Dictionnaire de l'ancienne langue française et de tous ses dialectes du IX^e au XV^e siècle*, Genève.
- IEW: POKORNY, Julius (1959-1969). *Indogermanisches etymologisches Wörterbuch*, vols. 1 et 2, Berne.
- KAZ: KAZIMIRSKI de BIBERSTEIN, Albert (1944 [1860]). *Dictionnaire arabe-français*, Paris et Beyrouth.

LAR: *Dictionnaire Larousse*. <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais-monolingue>

LIV2: RIX, Helmut, KÜMMEL, Martin, ZEHNDER, Thomas, LIPP, Reiner & SCHIRMER Brigitte (ed.) (2001). *Lexikon der indogermanischen Verben*, 2^e édition, Wiesbaden.

DQE: *Diccionario quechua–español* (es-academic.com).
https://quechuan_spanish_phrase.es-academic.com/13748/sinqay

LES ONOMATOPÉES ET LA DISTINCTION LANGUE/PAROLE

Maruszka Eve-Marie MEINARD

Université Lumière Lyon 2,
maruszkameinard@hotmail.com

Résumé

La motivation du signe linguistique est une notion saussurienne considérée comme la propriété définitoire principale de l'onomatopée. Cependant, les nombreuses recherches consacrées à la motivation ont démontré l'omniprésence de ce phénomène, de l'échelle du phonème à l'échelle du discours, en passant par le submorphème. Comment, dans ce cas, la motivation pourrait-elle permettre de circonscrire le fait onomatopéique? Nous avons dirigé notre attention vers la dichotomie langue/parole. Il sera montré que l'onomatopée se distingue des autres signes linguistiques dans sa propension à être définie différemment selon qu'on l'observe en langue, en parole, et comme nous le défendrons, en corpus. À l'occasion d'un colloque principalement consacré aux recherches sur la motivation et l'iconicité dans le lexique, cette présentation exposera une approche théorique où la partie du discours la plus emblématique de la motivation du signe se trouve finalement décrite à l'aune de ses statuts en langue et en parole.

Mots-clés: onomatopées, fillers, interjections, motivation/arbitraire, langue/parole, pragmatique

1. Introduction

Bien qu'intuitivement faciles à identifier, les onomatopées se montrent délicates à saisir dès lors qu'il s'agit de leur attribuer des caractéristiques généralisables à toute la catégorie. À partir d'une recherche au départ conçue puis élaborée sur l'anglais, nous proposons dans cet article une approche énonciative de l'onomatopée, axée sur l'attitude du locuteur, afin de distinguer le fait onomatopéique du phénomène bien plus général et plus prégnant dans le langage qu'est la motivation du signe linguistique. Cette approche nous permettra de défendre l'idée que les onomatopées ont différentes définitions selon qu'on les observe en langue, en parole ou en corpus, et que cela vient du fait qu'elles procèdent de ce que nous nommons un *reformatage*.

Nous proposerons tout d'abord une rapide vue d'ensemble des questionnements liés à la motivation puis à l'onomatopée, avant de présenter notre démarche à vocation définitionnelle, qui nous permettra de proposer une typologie des onomatopées en fonction de la matrice lexicogénique dont elles sont issues. Enfin, nous décrirons l'onomatopée à l'aune de sa particularité par rapport à la voix du locuteur.

Puisque le terme *onomatopée* peut être utilisé pour faire référence à des faits de langue très différents, précisons dès à présent que nous avons fait le choix terminologique d'utiliser ce terme pour désigner les items dont le but est clairement d'imiter un référent sonore, comme *click! bam! zing! boing!*; *the dog goes "bow-wow"*.

2. Petit état de l'art sur la motivation et l'onomatopée

2.1. Motivations

Onomatopée est un mot daté de la fin du XVI^{ème} siècle, emprunté vers 1585 au bas latin *onomatopoeia*, du grec ancien tardif *ὀνοματοποιία* (*onomatopoiía* en alphabet latin), lui-même dérivé du verbe *ὀνοματοποιέω*, signifiant *créer des noms*. Le terme *onomatopée* est souvent utilisé de manière assez flexible pour désigner un nombre important de phénomènes généralement liés à la *motivation* du signe linguistique. Cette dernière s'oppose au principe saussurien bien connu de l'*arbitraire*, décrit assez brièvement dans le CLG (Cours de Linguistique Générale). La motivation, pour le dire vite, désigne une certaine *adéquation* entre les caractéristiques formelles d'un mot (phonétiques, acoustiques, articulatoires, sa structure syllabique, ou même la façon dont il est prononcé) et un référent ou un concept associé. L'onomatopée est ainsi présentée comme une exception à l'*arbitraire*, mais, selon Bohas, elle ne constitue pas une objection sérieuse au principe saussurien, car elle procède d'une motivation *accidentelle* (dans le sens "Qui n'appartient pas à la substance d'un être, d'une chose"), par opposition à une autre motivation, *intrinsèque* (Bohas & Sagner, pré-publication: 8). Notre article tentera de montrer qu'en effet, l'onomatopée se caractérise non pas comme une exception à l'*arbitraire*, mais plutôt comme un outil de reformatage.

Il est d'usage de débiter l'histoire de la pensée concernant l'onomatopée ou de la motivation avec le *Cratyle* de Platon, œuvre composée entre le Ve et le IV^e

siècle avant notre ère, et mettant en scène un dialogue entre Cratyle, Hermogène et Socrate. Ils débattent de la rectitude des noms, avec au cœur du débat une opposition entre la thèse de Cratyle, qui défend le caractère *naturel* de la dénomination des choses, et celle d'Hermogène, qui défend le caractère *conventionnel* des dénominations. Socrate, en position d'arbitre, interroge les implications de chaque thèse: celle de Cratyle implique une part de conventionnalité, quand celle d'Hermogène implique l'existence d'un législateur, qui, tel un artisan, aurait pour mission de forger des noms. Cette dichotomie *naturel/conventionnel* restera structurante dans la pensée sur l'onomatopée (et sur l'interjection), puisque dans des travaux récents, les onomatopées sont toujours classées comme des *icônes* (Sasamoto, 2019 ; Körtyvélyessy, 2020), donc des signes caractérisés par un lien de *ressemblance* entre le representamen et l'objet, dans la terminologie de Peirce.

La motivation du signe est parfois appelée *phono-symbolisme* en français, traduction du terme *Sound Symbolism*. Selon Hinton et collègues (1994), le terme *phono-symbolisme* recouvre quatre types de motivation linguistique: les phono-symbolismes qualifiés de *corporels*, qui sont des manifestations extérieures d'une disposition physique ou mentale du sujet parlant, les *synesthésiques*, qui correspondent à des associations entre différents sens, comme des propriétés visuelles ou tactiles associées à certains phonèmes, les *conventionnels*, qui sont des agrégats consonantiques parfois appelés *submorphèmes* ou *phonesthèmes* (comme *gl-* pour la lumière, *sw-* pour les mouvements rapides), étudiés depuis au moins 1653, dans la *Grammatica Linguae Anglicanae* de John Wallis (1972 [1653]), et enfin les phono-symbolismes *imitatifs*, qui correspondent à l'onomatopée, c'est-à-dire des mots ou locutions représentant des sons de l'environnement.

Les travaux sur la *motivation linguistique* dépassent largement le cadre du phono-symbolisme. Le terme *motivation* peut également recouvrir ce que Saussure appelle la *motivation relative*, qui correspond à l'utilisation récurrente d'un signifiant en raison du signifié auquel il est associé. Ainsi, l'utilisation d'une forme par association d'idées peut constituer un type de motivation, et dans cette perspective, nous pouvons noter les travaux de Kowalewski (2015), consacrés à la description du caractère motivé des métonymies dans le cadre de la Linguistique Cognitive: dans ce type de travaux, c'est l'association entre un concept cible et un concept source qui est étudiée.

La brièveté du chapitre du CLG consacré à l'arbitraire du signe tranche avec l'importance de ce principe en linguistique¹ et se pose la question du lieu réel où se situe l'arbitraire: si c'est le lien entre le *signifiant* et le *signifié* qui est arbitraire pour Saussure (*arbitraire du signe*), c'est au contraire le lien entre le *signe* et le *réfèrent* qui est arbitraire pour Benveniste (1939), qui distingue l'*arbitraire de la signification* de la *nécessité du signe*. Un renversement de perspective est proposé par Bohas (1997, 1999, 2000, 2007, 2016) et par Bottineau (2010), le premier dans le cadre de la Théorie des Racines, Matrices et Étymons (TME), notamment nourrie par les travaux de Allott (1973, 1992), le second dans le cadre de la Cognématique, ancrée dans la théorie de l'*énaction* en sciences cognitives. La question ne doit plus se poser ni en termes de lien entre signifiant d'un côté, et signifié de l'autre, ni en termes de liens entre symboles d'un côté, et référents de

¹ Comme le rappelle Bouquet (1997 §14-17), le terme signe comporte un problème majeur selon Saussure: son sens tend à dériver vers signifiant, la forme matérielle que prend le signe. Citons Bouquet (1997) (nous mettons des passages en gras):

«Le terme de *signe* est employé par Saussure, tout au long de ses leçons et de ses écrits, dans deux acceptions: d'une part comme désignant l'entité globale composée par un concept et une image acoustique, d'autre part comme désignant l'image acoustique seule. Cette double acception, Saussure la justifie d'une manière toute particulière. Elle est fondée selon lui sur un problème qui, loin de relever seulement d'un choix terminologique, reflète la réalité même des objets en question: **il est en effet convaincu que tout mot choisi pour désigner l'entité linguistique globale est naturellement sujet à un glissement de sens et tend à désigner l'image acoustique seule.** Et il constate que les différentes terminologies qu'il a lui-même adoptées pour désigner le concept et l'image acoustique (*apossème/parasème, sôme/contre-sôme*, etc.) ne changent rien à l'affaire: la désignation globale (pour laquelle il emploie des mots comme *sème, signe, terme, ou mot*) tend à glisser vers une désignation de l'image acoustique seule. "C'est ici, écrit-il, que la terminologie linguistique paie son tribut à la vérité même que nous établissons comme fait d'observation". [...]. **Or Saussure a expressément introduit ce couple terminologique pour dissiper l'ambiguïté du mot *signe*** - là où, dit-il, "précédemment nous donnions le mot *signe* qui laissait confusion" [...], et il a expressément introduit le couple *signifiant/signifié* pour dissiper l'ambiguïté du "premier principe ou vérité primaire" énoncé le 2 mai par la phrase "le signe linguistique est arbitraire" » (Bouquet, 1997 §14).

On retrouve le même problème chez Peirce, qui emploie parfois le mot *signe* pour désigner de l'ensemble du signe (*representamen, interpretant et objet*), et parfois pour désigner une partie du signe (le *representamen* seul). Ainsi, lorsque l'on se penche sur la structuration de ce chapitre, on pourrait même se demander si la description effectuée par Saussure n'est pas la conséquence d'une cascade de problèmes et de solutions en chaîne liés à la terminologie elle-même: Saussure a-t-il peut-être été obligé de créer la dichotomie signifiant-signifié afin de fixer le sens des termes *signe* et *signifiant*. Mais il est aisé de voir que cette solution crée un nouveau problème, qui est d'ouvrir la voie à la question de la nature d'une relation entre ces deux éléments, signifiant et signifié. Cet axe de réflexion n'étant pas l'objet du cours de Saussure, ce dernier semble avoir écarté la question en avançant que ce lien est *arbitraire* (en d'autres termes, la question n'a pas lieu d'être). Cependant, cette solution génère immédiatement un nouveau problème, qui est celui de l'existence des onomatopées (comme *glouglou, tic-tac*, etc...), auquel Saussure répond qu'elles ne peuvent pas remettre en cause le principe de l'arbitraire, car étant *d'importance secondaire, peu nombreuses et à demi conventionnelles*. Une fois de plus, la question n'a pas lieu d'être.

l'autre, car ces concepts mêmes sont à redéfinir du point de vue du sujet parlant qui les réalise (Bottineau parle d'un *déplacement phénoménologique*). Il n'y a même plus de *lien*, mais un seul et même *acte* à deux faces: la face articulatoire et la face notionnelle. Ainsi, *le signifiant est un modèle sensorimoteur phonatoire de production d'un son dont un modèle auditif mémorisé est convocable, et le signifié est un complexe notionnel lui-même construit autour d'un réseau de modèles gestuels autres que phonatoires* (Bottineau, 2021: 4). Ce changement de perspective n'est pas sans rappeler les travaux de Marcel Jousse dans son *Anthropologie du Geste* (1974), selon qui les actes de langage sont des mimodrames, c'est-à-dire de gestes, des expériences vécues, *intussusceptionnées*, puis rejouées, revécues, par *Anthropos* (l'Homme). Ce type de *motivation* de l'acte de langage est bien plus profond que la motivation que l'on observe avec les onomatopées, et Bohas et Sagner (pré-publication) proposent de distinguer *motivation accidentelle* (que nous appelons ici l'onomatopée) de la *motivation intrinsèque* (que la TME met en lumière). Notre article tentera de montrer que le caractère *accidentel* de cette motivation tient au fait que le locuteur instrumentalise un signe, comme s'il s'agissait d'un simple outil, dans le but de donner une structure linguistique à un acte d'imitation. C'est donc en termes d'*actes* accomplis par le locuteur que nous proposons de décrire l'onomatopée.

2.2. L'onomatopée

2.2.1. Vue d'ensemble

L'onomatopée ne constitue qu'une partie des faits de langue étudiés dans le cadre d'une recherche sur la motivation du signe. Inversement, la dichotomie *naturel/conventionnel*, appliquée aux signes linguistiques et plus largement à la communication, peut recouvrir des phénomènes qui n'ont rien à voir avec le *phono-symbolisme*, nous pensons par exemple à Wharton (2003a; 2003b), qui présente l'interjection comme un signe procédural se situant près d'un pôle de signes appelé *naturel* et s'opposant à un pôle *conventionnel*.

Ce double dépassement mène Körtvélyessy (2020) à proposer deux acceptions pour le terme onomatopée: la définition restreinte recouvre l'*onomatopée primaire*, qualifiée de *proper sound imitation* par l'auteur, où l'imitation *motive le signifiant et définit le mot* (comme *meow* dans *the cat goes 'meow!'*). La définition large recouvre l'*onomatopée secondaire*, où l'imitation ne sert *qu'à motiver le signifiant* (comme le verbe *to meow*). Il y a donc deux paramètres: la

définition et la *motivation*. Nous ne travaillerons ici que sur ce que Körtvélyessy appelle des onomatopées primaires. Notre travail consistera à voir en quoi cela consiste, pour un mot, d'être *défini comme une imitation*. Nous utiliserons également les termes (*primaire/secondaire*), mais pour une autre raison et en référence à une autre dichotomie.

La structure du signifiant onomatopéique a été amplement étudiée, notamment par Rhodes (1994), qui propose un système de classifications binaires des formes motivées: *vocal tract images* et *non-vocal tract images* (imitations de productions vocales et imitations de bruits non issus des cordes vocales); *visual* et *aural images* (par exemple, *to pop up* correspond au sens visuel et *to go pop* au sens oral); *wild* et *tame forms* (*wild forms* sont les imitations sans équivalent dans le lexique, les *tame forms* sont des onomatopées, et les *semi-wild forms* constituent les onomatopées apparaissant derrière des verbes introducteurs, qui peuvent être des protolaxies). En se concentrant sur les signes regroupant les trois paramètres *non-vocal tract images*, *aural images* et *semi-wild forms*, Rhodes parvient à une description de l'iconicité de la structure syllabique des onomatopées.

Oswalt (1994) met en place une typologie des structures phonétiques de ce qu'il appelle *animate* et *inanimate imitatives*, à savoir, des onomatopées représentant des sons respectivement produits par des êtres animés et inanimés; cette distinction rejoint celle de Rhodes (ibid.) et se révèle pertinente pour la description des onomatopées (Körtvélyessy, 2020; Meinard, 2021).

Les travaux de Körtvélyessy (2020) fournissent également une typologie des onomatopées anglaises et slovaques en fonction de la structure de leur signifiant, mais dans le but cette fois-ci de juger du caractère idiosyncratique de la catégorie et de sa correspondance avec les autres items de la langue. D'un point de vue phonotactique, l'onomatopée ne constitue pas une catégorie de mots différente des autres; du point de vue de la structure syllabique, de la fréquence des phonèmes ainsi que de leurs combinaisons, il n'y a pas de différence entre les onomatopées et les autres catégories de mots; cependant, la structure syllabique et les phonèmes présents dans les onomatopées ont tendance à être répétés à une fréquence supérieure à celle observée chez les items non-onomatopéiques, pour l'anglais. Mais ce n'est donc avant tout qu'en raison de son statut sémiotique que l'onomatopée diffère des autres lexèmes.

La motivation du signifiant onomatopéique est également observée dans des travaux adoptant une perspective neurologique: les travaux d'Hashimoto et

collègues (2006) montrent que le traitement des onomatopées active des régions qui sont à la fois activées par les véritables référents sonores (comme le sillon temporal supérieur et le gyrus frontal inférieur gauche), et par les noms qui désignent ces référents sonores (comme la partie supérieure gauche du gyrus temporal antérieur). Kanero et collègues (2014) montrent de manière plus générale que le traitement des items possédant des caractéristiques phonosymboliques passe par une activation de la partie postérieure droite du sillon temporal supérieur.

La capacité des locuteurs à imiter des référents sonores extralinguistiques à l'aide d'un système phonologique et à reconnaître ces référents dépend non pas de la qualité de l'imitation, mais d'une attention portée à certaines caractéristiques acoustiques importantes du référent sonore et de son imitation (Sundaram et Narayanan, 2006; Lemaitre *et al.*, 2016). Toujours dans une perspective consacrée à la comparaison entre les propriétés acoustiques des référents et celles des onomatopées, l'étude d'Assaneo et ses collègues (2011) établit les points communs entre de la structure acoustique de certains bruits (comme un claquement de porte) et la structure acoustique des traits phonétiques communs à une même onomatopée traduite dans différentes langues.

Les onomatopées font également l'objet de recherches en matière d'acquisition du langage, car elles font partie des premiers mots à être acquis (Menn & Vihman, 2011), elles représentent une part importante dans le vocabulaire des enfants (Lewis, 1936 [2014]; Stern & Stern, 1928) et elles jouent un rôle de *tremplin* pour parvenir à utiliser les formes non-onomatopéiques (Laing, 2014). Ce rôle de *tremplin* vers les autres signes, parfois appelé *sound symbolism bootstrapping hypothesis* (Imai & Kita, 2014), semble confirmé par des études oculométriques, qui donnent des résultats en faveur de cette hypothèse (Laing *et al.*, 2017a). Ce rôle de tremplin est en partie expliqué par les propriétés de l'onomatopée et en partie par le comportement des locuteurs. En effet, leur structure syllabique et leur caractère motivé aident l'enfant à accéder au langage symbolique (Laing, 2019); on observe également que les mères ont tendance à s'adresser à leurs enfants avec des onomatopées et à adopter des comportements intonatifs et prosodiques qui ont pour effet de mettre en saillance l'onomatopée par rapport au reste du discours (Laing *et al.*, 2017b).

Les onomatopées n'étant iconiques que dans la modalité orale et pas dans la modalité écrite (Lyons, 1977: 105), leur usage dans les bandes dessinées ne peut

être totalement expliqué sans procéder à une analyse multimodale prenant en compte le canal visuel. Les onomatopées des bandes dessinées procèdent d'une fusion entre le texte et l'image (Harvey, 1994), montrent une interdépendance entre des éléments picturaux et des éléments linguistiques (Duncan et Smith, 2009: 138), sont des *effets sonores* qui permettent d'*entendre avec les yeux* (McCloud, 2006: 146). Il ressort des recherches sur l'onomatopée dans les bandes dessinées qu'il s'agit d'un élément constitutif de ce genre littéraire (McCloud, 1994; Eisner, 2008; Petersen, 2009; Cohn, 2014) et surtout qu'elle existe dans trois modalités: orale, écrite, et également une troisième, combinant les signes linguistiques avec les images (Guynes, 2014). Selon Cohn (2008, 2014), les bandes dessinées sont écrites dans un langage particulier, qu'il nomme *Visual Language*. Guynes propose le concept d'*onomatopèmes*, qui seraient des unités morphologiques constitutives du langage visuel (Guynes, 2014: 63). Selon DeForest (2004: 116), l'usage des onomatopées dans les bandes dessinées a été popularisé par Roy Crane dans la série *Wash Tubbs*, dont le premier épisode paraît en 1924, ce qui fait de l'onomatopème une unité linguistique très récente.

2.2.2. Appellations et typologies d'onomatopées

Enfin, mentionnons une difficulté concernant la description des onomatopées, qui est la diversité des systèmes d'oppositions que l'on trouve dans la littérature: il y a souvent deux ou trois *types d'onomatopées*.

Galperin (1981) parle d'onomatopées *directes* et *indirectes*: la dichotomie est assez originale, puisque les *directes* correspondent peu ou prou à des allitérations (par exemple, utiliser de manière récurrente des lexèmes contenant le phonème /s/ dans une phrase pour reproduire le son d'un bruissement), alors que les *indirectes* constituent un ensemble de répétitions d'un item lexical non iconique ayant pour effet de recréer l'impression du référent désigné par l'item. Pour Attridge (1984), il y a les onomatopées *lexicales* et *non-lexicales*: cette dichotomie distingue les items en fonction de leur intégration dans le lexique. Bredin (1996) les divise en trois types: *direct*, *associative* et *exemplary*. Les *direct* sont celles dont la fonction est d'imiter le son auquel elles réfèrent (*zoom*, *bang*, *hiss*), les *associative* permettent d'imiter un aspect du référent de l'item: *cuckoo* ne ressemble pas à un oiseau mais à un aspect de l'oiseau, son cri; les *exemplary* mettent en lien le signifié avec les caractéristiques articulatoires du signifiant, et plus particulièrement, l'effort musculaire articulatoire effectué au moment de leur prononciation (Bredin 1996: 557-563). Carling et Johansson (2014: 207)

distinguent les items *avec* et *sans* étymologie. Les premiers (*avec étymologie*) ont une histoire qu'il est possible de retracer jusqu'à la superfamille de langues; les seconds (*sans étymologie*) sont de trois sortes: *direct emergence*, comme pour *plop*, qui est une onomatopée récente datant du XIXème selon l'*Oxford English Dictionary* (OED, dorénavant), *structural émergence*, qui désigne une forme motivée qui change de voyelle, et *analogical emergence*, où c'est une association avec un autre item iconique qui fait apparaître la forme (comme pour *fleet*, *flicker*, *flip*). Laing (2014) propose la dichotomie suivante: les formes *conventionnalisées*, avec une structure fixe, et les formes *expressives*, plus flexibles et qui illustrent le son.

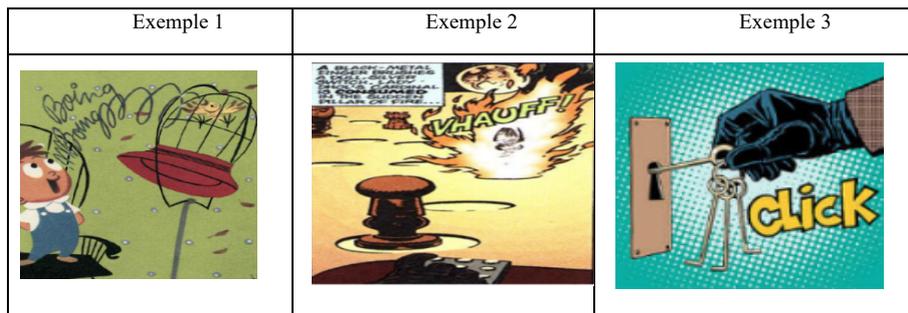
2.2.3. Onomatopée, étiquetages

L'onomatopée a connu un parcours difficile en tant que catégorie métalinguistique. Elle est mentionnée par Quintilien (fin du Ier siècle) dans *Institutio Oratoria* (Bredin, 1996: 556) non pas en tant qu'item lexical motivé, mais en tant que néologisme, ce qui correspond en fait à son étymologie (*création de noms*). La question de la motivation est mentionnée par Quintilien, mais en référence au *Cratyle*. C'est Bede (dit *le Vénérable*) qui pour la première fois emploie le terme d'*onomatopée* avec sa signification actuelle (Moore, 2014: 309) dans *De schematibus et tropis* datant du début du VIIIème siècle. Selon Moore, le dictionnaire bilingue anglais-latin d'Elyot datant de 1538 (*The Dictionary of Sir Thomas Elyot Knight*) semble être la première utilisation anglaise du terme *onomatopoeia* en tant que catégorie métalinguistique désignant des items lexicaux motivés apparentant à des classes de mots ouvertes. Les dictionnaires actuels ont tendance à ne pas utiliser le terme *onomatopée* en tant qu'étiquetage métalinguistique et à préférer catégoriser des items comme *clac* (en français), comme des *interjections* (dans le Larousse), des items comme *miaou* comme des substantifs (toujours dans le Larousse), des items comme *boing* comme des *exclamations* (dans l'OED) et à la qualifier leur étymologie d'*imitative* ou *echoic*.

3. Intuitions et données

Le présent travail consiste à proposer une description à visée énonciative des onomatopées, en nous appuyant sur des exemples en anglais. Pour comprendre où se situent les premières difficultés dans l'extraction de leurs occurrences, observons des exemples trouvés en corpus. Il est intuitivement facile de dire que

dans les exemples 1 à 3, *boing boing*, *vhauff*, et *click* sont des onomatopées, car dans tous les cas, une forme linguistique est utilisée dans le but d'imiter un événement sonore (un petit garçon qui produit des bruits de ressort, un feu qui s'embrase, le bruit métallique d'un verrou):



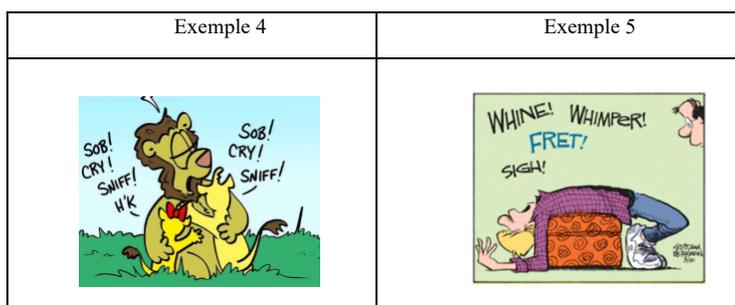
Cependant, on peut déjà observer deux catégories bien différentes: en 1 et en 2, nous observons ce que nous appelons des *onomatopées matricielles* (OM), c'est-à-dire des mots dont la matrice lexicogénique est l'onomatopée. En effet, *boing* a été créée 1950 dans un court métrage d'animation adapté d'une fiction de Dr. Seuss. Dans cette animation, le personnage principal ne parle pas mais émet des bruitages comme le fameux son métallique d'un ressort, représenté dans l'image 1 par la forme *boing*. Cette forme est donc **spécifiquement conçue** pour l'imitation d'un référent sonore. Par la suite, *boing* s'est lexicalisée pour devenir un substantif désignant *a reverberating sound*, selon l'OED. C'est pourquoi nous l'appelons *onomatopée matricielle lexicalisée* (OML). *Vhauff* a également été créée dans le but de reproduire un référent sonore, dans la bande dessinée *Dark Lord's Conscience*², mais contrairement à *boing*, elle n'a pas été lexicalisée, nous l'appelons donc *onomatopée matricielle non lexicalisée* (OMNL).

En 3, *click* n'est pas comparable aux exemples précédents: selon l'*Etymological Dictionary of the English Language* de Walter W. Skeat (EDEL, dorénavant), *click* proviendrait du verbe *clakken* en Moyen Anglais. Il est bien évidemment possible d'y voir un signe linguistique motivé, mais la différence avec 1 et 2 provient du fait que cet item n'est pas initialement créé dans le but d'**imiter** un son, mais pour **désigner** (par un verbe et un nom) la production d'un son. Ce n'est que dans un second temps qu'elle a été *employée* dans le but d'imiter un son à partir d'une forme déjà existante dans le lexique (nous affinerons plus bas la distinction désignation/imitation). Seule une recherche diachronique

² Nous ne pouvons dire si elle a été créée par le lettré John Aldrich ou par le scénariste Alan Moore, car lettré et scénariste peuvent tous deux prendre en charge les onomatopées.

permet de faire la différence avec les exemples 1 et 2, car cela correspond à ce qu'Anscombe (1985: 171) appelle l'hypothèse des *cycles de fonctions lexème-onomatopée-lexème*, où *l'origine lexicale de l'expression de départ en arrive ainsi à être totalement opaque en synchronie, et l'on croit avoir affaire à une pure harmonie imitative*. Nous appelons ce type d'items *onomatopée primaire* (OP, dans une acception différente de celle de Körtvélyessy), et la matrice lexicogénique dont elle est issue semble être cette fois-ci la conversion: depuis une classe ouverte, nom ou verbe, jusqu'à la catégorie *onomatopée*, pourtant non répertoriée dans tous les dictionnaires comme une catégorie grammaticale (voir section 2.2.3). Cette conversion semble, à première vue, consister en une **mise en saillance du signifiant** (au détriment du signifié) entre la catégorie de départ et la catégorie d'arrivée.

Pour l'instant, il semble bien que la mise en saillance du signifiant soit le point commun le plus immédiatement perceptible entre ces exemples: la forme phonologique du signe est interprétée comme une reproduction du référent sonore, qui se prétend fidèle dans la limite des contraintes du système phonologique. Cette mise en saillance du signifiant est-elle la caractéristique définitoire des onomatopées? Cela ne semble pas être le cas, comme le montrent les exemples suivants³ :



En 4, il y a d'un côté des formes aisément identifiables comme onomatopées (*sniff* et *H'K*, cette dernière pouvant être influencée par le substantif *hiccup*⁴), mais comment catégoriser *cry* et *sob*? Toutes ces formes servent à signaler la même chose, des sanglots ou le bruit produit par ces sanglots, et aucun élément ne permet de distinguer visuellement, syntaxiquement, sémiotiquement *sob* et *cry* de *H'K* et *sniff*: tous se situent hors d'un phylactère, ce qui indique que les personnages ne sont pas les locuteurs produisant ces items; tous sont reliés par un appendice, ce

³ *Sob*: sanglot; *cry*: pleur; *whine* et *whimper*: gémissement, pleurnicherie; *fret*: tracas; *sigh*: soupir.

⁴ Hoquet.

qui montre que les bruits proviennent bien des personnages. Les exemples *whine*, *whimper*, *fret* et *sigh* en 5 sont similaires.

Si ce ne sont pas des onomatopées, alors il ne peut s'agir que de radicaux de verbes ou des substantifs avec détermination zéro (donc, procédant d'une opération de *renvoi à la notion*, dans les termes de la Théorie des Opérations Énonciatives). Cependant, cette interprétation pose de nombreux problèmes: que signifierait ce renvoi à la notion? Pourquoi leur positionnement et leur graphisme est-il identique à celui des onomatopées classiques? Nous ne voyons pas d'autre solution logique que de les interpréter comme des cas particuliers d'onomatopées. Leur point commun avec les onomatopées des exemples 1, 2 et 3 est leur rôle de signal d'un événement sonore. Leur différence semble se situer dans la mise en saillance du signifiant vue plus haut: *sob*, *cry*, *fret*, etc., sont à la fois présentes pour signaler un référent sonore, mais ne mettent pas le signifiant plus en saillance que le signifié. Nous les appelons *onomatopées secondaires* (dans une acception totalement différente de celle de Körtvélyessy).

Il semble donc que la caractéristique de l'onomatopée ne soit pas tant la motivation du signe linguistique, mais plutôt cette façon spécifique de signaler un référent sonore (que le signifiant soit mis en saillance ou pas). Nous allons maintenant détailler notre démarche aboutissant à une description du rôle de l'onomatopée axée sur la distinction entre ce que nous appelons *exposition* et *désignation*.

4. Démarche descriptive

Dans cette section, nous proposons une description énonciative de l'onomatopée. Nous construirons cette description en observant la transcription d'un discours oral. Nous nous intéresserons tout d'abord au *filler* (marqueur d'hésitation ou *pause remplie*, pour reprendre les termes de Duez, 2001), qui est le fait de langue que cette approche nous permet le plus aisément de décrire, avant d'appliquer le raisonnement à l'onomatopée. Nous montrerons que cette approche implique de distinguer deux actes bien spécifiques de la part du transcripteur: *exposition* et *désignation*.

4.1. *Fillers*

Soit une situation d'énonciation, que nous nommerons Sit_0 pour adopter la terminologie de la TOE, et trois instances énonciatives:

- Un locuteur (L1), locuteur-origine, énonçant un discours oral
- Un transcripteur (L2): transcrivant à l'écrit le discours de L1
- Un lecteur (L3): interlocuteur de L1, lisant le discours de L1 transcrit par L2.

L3 n'est pas présent, c'est une instance énonciative abstraite, mais les locuteurs ont conscience du fait que, dans le futur, ce texte lui sera accessible.

Appelons *énoncé idéal* la partie du discours produite consciemment et volontairement par le locuteur (L1) et appelons *parasites vocaux* et *parasites sonores*, les éléments audibles que le transcripteur (L2) peut ajouter à cet énoncé idéal. Pour décrire le processus d'inscription d'un parasite au milieu d'un discours, observons cette situation du point de vue de L2, le transcripteur. Son environnement sonore pourrait être divisé en deux parties:

A. Les événements sonores environnants (du vent par les fenêtres, une sonnerie, etc.).

B. Les productions phonatoires de L1:

B.1. L'énoncé idéal de L1.

B.2. Les productions phonatoires de L1 n'appartenant pas à son énoncé idéal (cela peut-être une production phonatoire vocale ou non: expirations, toux, rires, réactions vocales incontrôlées, et même des répétitions de segments), fréquemment éliminés des transcriptions (Jackson, 2016: 284).

Observons les exemples construits suivants 6 et 7:

6. *When I see other people's upbringings I think, **hmm**, mine was rather unconventional.*⁵

7. *When I see other people's upbringings I think [HESITATES] mine was rather unconventional.*

Nous avons mis en bleu les éléments appartenant à l'*énoncé idéal* de L1 et en rouge les éléments constituant des parasites vocaux. Tous ces éléments (en plus

⁵ Traduction de 6: "Quand je vois comment les autres ont été élevés, je me dis que mon éducation a été... heu... assez peu conventionnelle".

des bruits environnants) constituent l'environnement sonore de L2, à partir duquel il extrait le discours de L1.

En 6, la production vocale de L1, ([ə(:)] ou [ə(:)m]) est inscrite dans la forme *hmm*, ce qui a pour conséquence de rendre accessible au lecteur le bruit produit par l'hésitation de L1: on sait que son hésitation consiste en une production vocale qui n'est pas corrélée à la formulation d'un énoncé. Mais le transcrip-teur aurait très bien pu choisir d'autres formes comme *er*, *um*, ou *uh*, ou même des graphèmes de son choix, comme *eehmmm*: il ne s'agit donc pas de l'emploi de *hmm* de la part de L1⁶, mais du choix du transcrip-teur. Ainsi, si quelqu'un emploie l'occurrence d'un *filler*, c'est bien le transcrip-teur, et non pas L1. L2 est donc la source énonciative de *hmm*, ce qui signifie que L2 choisit d'intervenir (et non plus seulement de transcrire l'énoncé idéal) et c'est pourquoi nous parlerons d'une source énonciative *intervenante*⁷.

En 7, on observe deux différences majeures: tout d'abord, l'inscription [HESISTATES] rend inaccessible à L3 la production vocale de L1. Le lecteur L3 ne peut pas savoir ce qui, chez L1, a signalé à L2 une *hésitation*: cela peut être une pause, un bégaiement, un petit rire gêné, un mouvement d'épaule, ou autre. Ensuite, l'intervention du transcrip-teur devient perceptible: la 3^{ème} personne (*hesitates*) indique une opération de rupture entre l'énonciateur (L2, le transcrip-teur) et le sujet de la prédication du verbe *to hesitate* (L1). Les marqueurs de repérages annoncent la présence du transcrip-teur, et c'est pourquoi nous parlerons d'une source énonciative *délectable*. En 6, L2 se rend au contraire indélectable: il serait tout à fait possible pour L1 de lire à voix haute la transcription de son propre discours, de lire *hmm* et de passer pour l'émetteur de ce parasite vocal, alors même que la source énonciative du texte lu est en réalité le transcrip-teur. Le fait que L1 puisse relire la transcription de son parasite vocal tout en passant pour la source énonciative de ce *filler* montre le caractère *fusionné* des deux sources énonciatives L1 et L2 dont procède le *filler* transcrit.

Le caractère indélectable de la source énonciative intervenante provient du fait que les éléments servant à transcrire le parasite vocal sont **présentés par L2 à partir du point de vue énonciatif du locuteur L1**: nous appellerons cela

⁶ Bien évidemment, il est possible pour L1 de feindre l'hésitation ou de mettre en scène son propre embarras (par ironie ou auto-dérision), mais ces considérations ne nous occupent pas ici.

⁷ Le fait de nettoyer tous les marqueurs d'hésitation serait aussi une intervention: il semble que toute transcription confrontée à autre chose que l'énoncé idéal procède d'un acte d'analyse et d'un choix.

la *perspective énonciative fusionnée*. Ainsi, en Sit₀, qui contient un environnement sonore dont le discours de L1 fait partie, nous pouvons décrire L2 comme le *témoin d'une scène*, nous l'appelons *transcripteur-témoin*. Appelons *exposition* l'attitude énonciative qui consiste à ne pas fournir de marqueur de repérage et ainsi fusionner les sources énonciatives de L1 et L2. Ce que montre cette comparaison entre 6 et 7, c'est que le transcripteur-témoin peut choisir deux attitudes:

- Soit le transcripteur intervient et se rend visible en *désignant* le parasite vocal (en 7) avec une forme qui contient des marqueurs de repérages énonciatifs. Dans ce cas, il y a clairement deux discours et deux sources énonciatives détectables: le discours de L1 (rapporté par la transcription) et le discours de L2 (le transcripteur).
- Soit le transcripteur intervient mais reste effacé, en *exposant* le parasite vocal, grâce à une forme qui semble appartenir au discours de L1. Dans ce cas, en 6, il n'y a qu'une seule source énonciative clairement détectable, celle de L1.

4.2. Onomatopées

Appliquons maintenant ce type de paires minimales aux onomatopées. Observons des captures d'écran de films d'animation incluant des sur-titrages pour sourds et malentendants. En 8 on peut voir la transcription du bruit produit par une vitre brisée dans une scène fictive à l'aide de la forme suivante [*glass shatters*]⁸. Ici, l'intervention du transcripteur est détectable, le bruit est désigné depuis un point de vue qui est annoncé grâce l'opération de rupture entre l'énonciateur et le sujet de la prédication (*glass shatters*, 3^{ème} personne du singulier). De plus, ce segment de proposition est mis entre crochets, ce qui signale le fait que le bruit produit par une vitre brisée est lui-même signalé par le transcripteur. Une intervention détectable du transcripteur est donc un méta-signal: un signal qui se signale.

⁸ Traduction de 'Glass shatters': "La vitre vole en éclats".

8.



Capture d'écran extraite de la série d'animation Teen Titans Go ! (S1: E2 Driver's Ed/ Dog Hand).

Dans le même film d'animation, quelques secondes plus tard, une autre scène contient un bruit indiqué par des sur-titrages. Nous la présentons en deux images (rassemblées et notées 9), qui correspondent aux étapes de la chute et du rebond d'un objet métallique sur le sol. Le bruit produit par cet événement est signalé par la forme clang clang clang:

9.



Captures d'écran extraites de la série d'animation Teen Titans Go ! (S1: E2 Driver's Ed/ Dog Hand).

Ici, le transcripteur ne se signale plus: pas de crochets, pas de marqueur de repérage, pas d'opération de rupture. Le transcripteur choisit une onomatopée primaire (*clang* vient du verbe latin *clangere*, signifiant *résonner*) répétée plusieurs fois. On peut voir dans cette paire minimale la même différence qu'entre les exemples 8 et 9.

Observons maintenant l'exemple 10 contenant l'onomatopée *click*, qui correspond au bruit produit par l'extinction d'un réveil dans une bande dessinée:

10.



Mis à part les caractéristiques visuelles des glyphes composant l'onomatopée et sa position dans la vignette, il n'y a pas de différence avec 9. En effet, les instances énonciatives de transcripteur en 9 et de narrateur en 10 adoptent toutes

deux la position de *témoins* face à une scène fictive et ces témoins donnent des informations sur l'environnement sonore de cette scène sans marqueurs de repérage, donc *sans présenter leur propre position face au dictum*: ce sont des sources intervenantes non détectables.

L'onomatopée, du point de vue du lecteur, est donc ce qu'il reste de l'exposition d'un événement sonore grâce à une forme linguistique par une source énonciative indétectable. Nous proposons donc la définition préliminaire suivante pour l'onomatopée:

Onomatopée: trace de l'exposition d'un *événement sonore* par une source énonciative intervenante indétectable dans une matière linguistique.

Spécificité de l'onomatopée par rapport au *filler*

Attardons-nous quelques instants sur la perspective énonciative adoptée par le narrateur. Pour le narrateur d'une bande dessinée, l'environnement sonore dont il est un témoin fictif n'est pas principalement une production langagière, mais un bruit non-humain. Nous ne pouvons donc pas qualifier le caractère indétectable du narrateur comme nous l'avons fait avec le *filler*, où L2 fait fusionner sa perspective énonciative avec celle de L1. En effet, avec l'onomatopée, *il n'y a pas de L1*. Alors, d'où vient le caractère *indétectable* du narrateur employant une onomatopée? Avec quelle perspective énonciative *fusionne-t-il*?

Les polices de caractère et les couleurs choisies pour les onomatopées, qui diffèrent de celles des dialogues des personnages dans les phylactères, montrent que l'onomatopée permet de représenter visuellement un événement sonore: McCloud décrit les onomatopées comme des effets sonores qui permettent d'*entendre avec les yeux* (McCloud, 2006: 146). Le son est donc un des faits narrés, au même titre que les autres dessins. La présence du narrateur (extradiégétique, omniscient dans les exemples précédents) n'est pas plus détectable dans l'onomatopée que dans les dessins ou que dans les dialogues de ses personnages, à la différence d'un commentaire comme [glass shatters] ou d'une didascalie. Ainsi, la perspective adoptée par le narrateur est fusionnée *avec les autres faits narrés*.

4.3. La double iconicité de l'onomatopée: au niveau du mot et au niveau de la perspective énonciative

À la différence des didascalies, les dessins et onomatopées partagent le point commun suivant: il s'agit de signes iconiques, et en tant qu'icônes, ils possèdent la caractéristique sémiotique d'être des manifestations de ce que Peirce appelle la *priméité*, à savoir que le *representamen* (la forme matérielle du signe) est la reproduction d'une caractéristique perceptible du référent (pour les dessins, une caractéristique visible, pour les onomatopées, une caractéristique audible). L'onomatopée, comme le dessin, à la différence du récit narré par la parole, *prétendent reproduire* le fait narré, et ce, à deux niveaux:

- au niveau des caractéristiques de l'item: que nous appelons iconicité au niveau du mot, les propriétés phonétiques de *click* en tant que nom, verbe ou onomatopée, sont iconiques, il s'agit de la motivation du signe.
- au niveau de la perspective énonciative adoptée: que *click* soit une imitation ratée ou réussie d'un son sec et aigu, lorsque cet item est utilisé comme onomatopée, le référent est *exposé*.

Les onomatopées matricielle et primaire sont donc doublement iconiques: une première fois au niveau du mot et une seconde fois au niveau de la perspective énonciative. C'est ce deuxième niveau d'iconicité (de *priméité*) que nous appelons *l'exposition*: il s'agit d'un niveau énonciatif, indépendant des caractéristiques phonétiques de l'item.

Ajoutons que *l'exposition* est possible même quand le référent n'est pas un bruit: il s'agit d'un cas-limite. Le fait narré est exposé par un *concept*, et non pas par une matière linguistique qui pourrait prétendre imiter le moindre bruit, comme l'exemple que nous allons voir ci-dessous:

11⁹. 'Trail, trail', went her long dress over the sopping grass, [...]trailing 'noiselessly' over the lawn¹⁰ ...

En 11, *Trail trail* n'est explicitement pas un son, comme l'indique l'adverbe *noiselessly*. L'onomatopée secondaire redoublée *trail trail* consiste en l'exposition d'un mouvement par le moyen d'un signe linguistique présenté

⁹ Extrait d'*Howards End*, d'E.M. Forster, publié en 1910.

¹⁰ Littéralement, cette phrase signifie: "Traîne, traîne, faisait sa longue robe sur l'herbe mouillée [...], qui traînait sans un bruit sur la pelouse". On remarque que l'onomatopée secondaire (*trail*) est beaucoup plus naturelle en anglais qu'en français.

comme s'il s'agissait d'une séquence visuelle. La source énonciative qu'est le narrateur est tout aussi indétectable que dans le cas des autres onomatopées et *fillers*, car il n'y a pas de marqueur de repérage.

4.4. Exposition et discours rapporté

À partir de ce que nous avons vu, nous pouvons tout d'abord observer les points suivants:

L'onomatopée a un statut particulier, elle se situe sur un plan de l'énoncé différent des autres faits de langue: l'onomatopée a la particularité de ne jamais apparaître ailleurs que sur ce plan du discours, sous cette forme spéciale de *discours rapporté*. Ce dernier provient d'une source qui est la plupart du temps un événement sonore et la plupart du temps *non-parlante*. En effet, ce *discours rapporté* n'a au départ jamais été prononcé par une véritable instance énonciative: ce sont les bruits émis par des animaux et produits par des objets, que le narrateur/transcripteur-témoin rapporte, pas les énoncés des locuteurs. C'est donc à partir du point de vue du transcripteur, se rapportant à un référent sonore ou discursif, que l'onomatopée devient observable. Cela ne signifie pas que l'onomatopée est toujours une transcription; cela signifie simplement que c'est à partir de ce *poste d'observation* qu'on peut la voir. Ce statut de *discours rapporté de source non-parlante* permet par conséquent des effets de style, comme faire passer de véritables énoncés pour de simples bruits dépourvus d'intérêt, comme le permettent des formes comme *blah blah blah, yada yada*, que nous appelons *onomatopées de production phonatoire*.

Ce que nous appelons *exposition* correspond également au Discours Rapporté au Style Direct (DRD) et aux autonymes. Pour l'onomatopée, ce statut concerne de nombreux types d'items: des items créés par le narrateur (les onomatopées matricielles), des items déjà prévus *en langue* à cet effet (les onomatopées primaires), et même, n'importe quel item de classe ouverte utilisé pour signaler un référent sans marqueur de repérage (les onomatopées secondaires). Les référents sont également très divers: ce n'est pas forcément un bruit, cela peut être un mouvement (*'trail trail', went her dress noiselessly*), la soudaineté d'un

événement (*and 'bang', you're in love*)¹¹ ou même, un degré élevé d'exactitude (*we're 'slap bang' on this trajectory*)¹².

Nous proposons donc une description énonciative de l'onomatopée, ce qui peut sembler risqué, puisqu'elle met au second plan le caractère motivé du signe onomatopéique. En effet, même s'il y a un nombre restreint d'items souvent employés comme onomatopées, et souvent eux-mêmes considérés comme motivés, on peut trouver des exemples très divers (comme *sob, cry, fret*), non répertoriés dans les dictionnaires comme exclamations, interjections ou onomatopées, dans les contextes tout aussi divers (pas forcément la bande dessinée), même s'ils ne sont pas *a priori* considérés comme des signes linguistiques motivés. L'onomatopée, ce n'est donc pas d'abord une catégorie de mots qui ont la particularité d'être motivés, mais un *emploi*, qui procède de l'utilisation d'une matière linguistique pour reproduire une matière (souvent sonore) par une instance énonciative *qui se présente comme témoin d'une scène, mais qui se rend indétectable pour l'interlocuteur ou le lecteur*. La différence entre *désignation* et *exposition* tient avant tout en une position affichée de l'énonciateur (du narrateur, du transcripteur) par rapport aux événements dont il est témoin et qu'il raconte.

5. Reformatage de l'acte d'exposition

5.1. La notion de reformatage

Mais cet acte d'exposition pourrait très bien être effectué sans utiliser de forme onomatopéique. Comparons l'onomatopée et le *filler* aux boîtes à rythme humaines. Le locuteur fabriquant son néologisme fabrique la transcription d'un événement sonore, sa seule contrainte étant d'utiliser des graphèmes et des phonèmes (et pas des notes de musique, ou autre). La forme qui en résulte n'est qu'un support pour l'imitation d'un référent sonore. Ce support lui-même n'est pas une imitation, en cela nous rejoignons presque Attridge (2009: 475):

¹¹ "Et bang ! t'es amoureux".

¹² "Nous sommes pile-poil sur cette trajectoire" (*bang* est ici intraduisible avec une onomatopée française).

(8) Finally, the tendency in reading nonlexical onomatopoeia is to produce in the voice an imitation of the sound, rather than a literal reading [...] of what is on the page¹³.

Nous rejoignons *presque* Attridge, car il décrit le passage de l'écrit à l'oral, et effectivement, à l'oral, l'imitation du référent sonore ne correspond pas à la lecture littérale de l'onomatopée non-lexicale, ce qui illustre bien la différence entre l'onomatopée *en corpus* (la forme linguistique) et l'onomatopée *en parole*. Cependant, même à l'oral, le locuteur aura tendance à s'appuyer sur des phonèmes de sa langue pour effectuer son imitation: il y a bien un reformatage phonémique, qui correspond à une volonté de conventionnaliser l'imitation du son.

Ce n'est pas l'onomatopée elle-même qui imite ou reproduit le son, mais bien le sujet parlant. Ainsi, la forme onomatopéique sert à *donner une structure phonémique et syllabique* à un acte d'imitation (donc, d'exposition) effectué par le locuteur *en parole*. Dans un second temps seulement, cette imitation s'inscrit dans une forme linguistique. Dans un troisième temps, l'onomatopée (en corpus) est interprétée comme la reproduction linéaire d'un bruit, du point de vue de l'interlocuteur, en raison de la mise en saillance du signifiant dont elle procède.

Par conséquent, si au moment de la prononciation d'une onomatopée, les fluctuations prosodiques et vocales sont libres, l'utilisation de phonèmes permet de structurer l'imitation du référent sonore, ce qui différencie la prononciation d'une onomatopée à l'oral des bruitages que produisent les boîtes à rythme humaines. La différence avec les bruitages produits par les boîtes à rythme humaines est que l'onomatopée consiste en une modification de l'imitation du bruit extralinguistique, afin que le résultat se rapproche de la convention et soit identifié comme du langage humain. Cet aspect est, selon nous, l'élément le plus central de ces faits de langue, il explique pourquoi leur définition nécessite la mise en regard de trois lieux: langue, parole et corpus. Pour l'onomatopée matricielle non-lexicale, nous l'appelons *reformatage phonémique*. Pour l'onomatopée matricielle lexicale, primaire et secondaire, il s'agit d'un *reformatage lexical*.

5.2. La notion de trace

En créant une onomatopée matricielle, en utilisant une onomatopée primaire ou un *filler*, le transcripteur-témoin prend l'initiative *en parole* de reformater son

¹³ Finalement, en lisant une onomatopée non-lexicale, la tendance est de produire une imitation du son avec la voix plutôt qu'une lecture littérale de ce qui est écrit sur la page.

propre acte d'exposition d'un événement sonore ou d'un parasite vocal à l'aide d'unités linguistiques disponibles *en langue*: soit des graphèmes, des phonèmes qu'il agence lui-même pour reformater le bruit, dans le cas de la création lexicale (*vhauff*, *eeerhm*), soit des lexèmes qu'il réutilise dans ce but, dans le cas de l'onomatopée primaire, secondaire et du *filler* (*click*, *sob*, *hum*). Ce qu'il reste de cette initiative, ce que l'on extrait du corpus, c'est donc la trace du reformatage. Ainsi, avec les onomatopées, *fillers* (et interjections, même si ce n'est pas l'objet du présent article) *l'harmonie langue-parole est brisée*, ce qui aboutit à l'apparition d'une trace en *corpus*. En parole, on observe un *acte* de reformatage; en langue les unités linguistiques sont employées comme des *outils* pour effectuer le reformatage; en corpus, on observe le résultat du reformatage. Ainsi, ce qui était un signe linguistique (*click*) est *détourné* pour devenir un outil de reformatage. L'outil choisi pour le reformatage peut être particulièrement efficace et adapté en raison de la motivation du signe linguistique détourné (comme avec *click*) ou peut au contraire sembler inadapté (comme avec *fret*, dans l'exemple 5). Cela provient selon nous de la double iconicité dont procède l'onomatopée.

6. La voix et le signe linguistique: un rapport inversé

Le *processus* dans lequel s'inscrivent ces faits de langue peuvent se découper en quatre parties:

- l'acte métalinguistique en lui-même: le reformatage d'une production vocale
- un moyen: le détournement d'un élément de langue pour en faire un outil (un phonème ou un item lexical)
- un but: conventionnaliser une production vocale
- un résultat: une trace en corpus

Dans cette section, nous allons travailler sur les raisons du but, qui est de conventionnaliser une production vocale.

Pour la majorité des signes linguistiques, la voix humaine est un instrument, un outil, dont le sujet parlant se sert pour prononcer les phonèmes. Cet outil, nous l'appelons *voix I*, c'est la voix du locuteur. Les signes dont nous parlons ici ont un rapport inversé à la voix humaine: c'est le signe qui devient l'outil. En effet, le signe linguistique n'est plus qu'un réceptacle, il sert à reformater une production vocale (pour l'interjection et le *filler*) ou l'exposition d'un référent sonore (pour

l'onomatopée). Les signes linguistiques sont donc détournés de leur fonction habituelle pour permettre à la voix de s'y inscrire. Nous allons ranger les trois classes par les *types de voix* qu'ils servent à reformater.

6.1. La Règle du Canal de Communication (RCC)

L'onomatopée, *en langue*, est un outil permettant de donner une structure phonémique et syllabique à l'exposition d'un bruit. Mais pourquoi donner une forme linguistique à une production vocale? Pourquoi ne peut-on pas imiter les référents sonores à la manière des boîtes à rythme humaines? Nous ne voyons pas d'autre solution que l'existence d'une règle de communication, qui impose aux locuteurs d'utiliser leurs vocalisations exclusivement pour produire du langage. En d'autres termes, si une vocalisation est émise dans un autre but (par exemple, exposer un référent sonore), alors il faut au moins donner l'apparence du langage à cette vocalisation, et donc, donner une structure phonémique et syllabique à l'acte d'exposition. Nous nommons cette contrainte la *Règle du Canal de Communication* (RCC).

6.2. Types de Voix

6.2.1. L'onomatopée: Voix 2

Appelons *voix 1*, la voix permettant aux locuteurs de prononcer des phonèmes. Cette voix est un outil permettant de communiquer dans les langues vocales.

L'onomatopée, *en langue*, est un signe qui n'a pas vocation à être prononcé (comme le montre Attridge), mais qui a, au contraire, vocation à reformater l'exposition d'un référent sonore, c'est-à-dire à donner une forme linguistique à une imitation effectuée par le locuteur. Cette voix n'est pas présentée comme provenant du locuteur, mais comme une imitation d'un bruit du monde, donc, provenant de l'extérieur du locuteur. L'onomatopée est *en langue* un outil permettant de reformater une voix provenant d'une autre source sonore: nous l'appelons la *voix 2*, la *voix-extérieure-au-locuteur*.

Comme nous l'avons dit plus haut, lorsqu'un sujet parlant imite directement un référent sonore, le résultat ressemble aux productions des boîtes à rythme humaines. Cette comparaison met en lumière le fait que les onomatopées structurent et contraignent l'imitation du référent sonore, afin de la rendre plus acceptable sur un plan linguistique. Cela permet au locuteur d'affirmer son statut

de sujet parlant (ce que les boîtes à rythme humaines ne font pas). On voit apparaître un paradoxe spécifique à l'onomatopée: le locuteur affirme son statut de sujet parlant tout en utilisant une voix 2, extérieure au locuteur. Il y a ainsi une inadéquation entre la source d'où provient la voix et l'objet que la voix produit: la voix est présentée comme provenant de l'extérieur, mais elle réalise phonétiquement, lexicalement, des objets de langage (pour obéir à la RCC). Les onomatopées *en langue* sont ainsi de simples outils, des réceptacles, elles procèdent d'un rapport inversé entre la voix et le signe: elles permettent à une source vocale présentée comme étrangère (la voix 2) de s'inscrire dans un lieu (l'onomatopée) qui a bien un statut linguistique.

Même la voix reformatée à l'aide de l'onomatopée secondaire est une voix 2, c'est d'ailleurs en cela qu'il s'agit bien d'une onomatopée: le locuteur est toujours dissimulé et sa perspective énonciative est fusionnée avec les faits narrés. La différence avec l'onomatopée primaire et matricielle, c'est la présence perceptible du signifié: avec l'onomatopée secondaire, le signe entier sert à reformater cette voix 2.

La littérature propose quelques études sur les caractéristiques prosodiques spécifiques à l'onomatopée, comme celle de Laing et collaborateurs (2017b), qui montre que les onomatopées sont plus saillantes que les items dits *conventionnels* en matière de hauteur de ton, de tessiture, de longueur du mot, de longueur des pauses.

6.2.2. Le *filler*: Voix 1+

Le *filler*, *en langue*, est un signe permettant au locuteur de poursuivre une production vocale alors même qu'aucune production verbale n'a lieu. Le *filler* diffère radicalement de l'interjection en ce sens que la production vocale qu'il permet de reformater est toujours directement liée à un acte d'énonciation: le *filler* est parfois appelé une *pause remplie* (Duez, 2001), il permet au locuteur d'émettre une production vocale en vue d'énoncer un discours, alors même que sur le moment, il n'a pas les mots. Quand la source énonciative est L1, il est d'ailleurs difficile d'évaluer de manière tranchée si le *filler* n'est pas simplement le relâchement d'un point d'articulation. Cette production vocale-là est inhérente à l'acte d'énonciation, c'est de la voix 1, permettant de prononcer les phonèmes. Mais quand la production vocale démarre trop tôt, quand l'outil qui sert à prononcer les signes est déclenché, mais qu'il n'y a pas les signes en face, l'outil fonctionne à vide, et le locuteur peut choisir d'utiliser un signe de substitution

pour permettre à l'outil de fonctionner sur quelque chose, afin d'obéir à la RCC. Le signe de substitution, le réceptacle, qu'on appelle le *filler*, devient donc un outil servant à gérer le surplus de voix 1: il peut être un simple phonème (/Λ/), un lexème (*well*) ou une relation prédicative (*y'know*).

La voix que le *filler en langue* sert à reformater, c'est de la voix 1 en surplus, nous l'appelons *voix 1+*. Au sein de l'acte d'énonciation, se produit une dissymétrie entre l'acte phonatoire et l'énoncé: ce dernier est absent face à la voix qui était pourtant émise pour le prononcer. Le *filler* est donc la manifestation d'une *absence*. Cette dissymétrie est corrigée par le reformatage de l'acte phonatoire à l'aide d'un *filler*. Pour cette raison, le *filler* n'est pas du tout une sous-catégorie de l'interjection. Tout au contraire, les *fillers* que l'on trouve *en corpus* sont les simples corollaires de cette dissymétrie.

6.2.3. Interjection: la Voix 0

Pour terminer cette typologie des voix, évoquons brièvement celle que l'interjection permet de reformater. Nous l'appelons *voix 0*, et la rapprochons de ce qui est appelé *prosodie affective* ou *émotionnelle* dans la littérature consacrée à l'étude des productions vocales qui ne servent pas à la production du langage. Une abondante littérature y est consacrée, comme en témoignent les méta-études de Kotz et collaborateurs (2006, 2011), et plus récemment, l'étude de Grisendi et collaborateurs (2019). Comme le montre la revue de Jürgens et collaborateurs (2009), on sait qu'il y a chez les primates au moins deux voies cérébrales pour le contrôle des mouvements de la cavité buccale et des vocalisations: la voie limbique (qui est peut-être le chemin de la voix 0), contrôlée par le cortex cingulaire antérieur et passant par la substance grise périaqueducule, qui contrôle des vocalisations appelées *émotionnelles* (comme les cris). L'autre voie est cortico-motrice (il s'agit de ce que nous appelons la voix 1), elle implique le cortex-moteur, c'est un circuit beaucoup plus complexe (qui passe par le putamen, le pallidum, le thalamus, puis le cervelet, la formation réticulée puis les neurones moteurs du tronc cérébral). Ces deux voies existent également chez l'Homme, c'est peut-être pourquoi les lésions du cortex moteur générant des aphasies n'affectent pas la capacité à produire et reconnaître les vocalisations contrôlées par la voie limbique. Ce qui est intéressant, c'est que les interjections sont, elles aussi, reconnues chez les patients souffrant d'aphasie (comme le montre Goodglass, 1993 avec l'exemple de *ouch*).

7. Caractéristiques définitionnelles

7.1. Résumé

Nous allons ici récapituler quelques propriétés importantes de chaque sous-catégorie d'onomatopée vue dans cet article, avant de passer à nos propositions de définition.

Syntaxiquement, l'onomatopée peut être isolée (comme c'est souvent le cas dans les bandes dessinées, l'item étant seul parmi les éléments graphiques dans la vignette), elle peut avoir l'apparence d'un COD lorsqu'elle est en position de discours rapporté au style direct, elle peut être positionnée à côté d'un nom tel un adjectif ou telle la première partie d'un nom composé (*Vid made giant 'snip-snip' movements*)¹⁴, elle peut être positionnée à côté d'un circonstant ou d'un autre élément à modifier, tel un adverbe (*'slap bang' in the middle; he fell 'bang' against the wall*)¹⁵.

Morphologiquement, le redoublement syllabique, l'alternance vocalique, certains types de troncatures, mais aussi graphiquement, la présence de tirets, de lettres capitales, de guillemets, sont des signaux indiquant que l'élément est, précisément, à interpréter comme une onomatopée: il s'agit de ce qu'Anscombe (1985: 170) appelle des *règles de formation des harmonies imitatives*, qui "renforcent le *caractère expressif* de la forme ". Quand le verbe *click* est utilisé comme l'onomatopée *click*, l'item effectue ce que nous appelons la *fonction syntaxique et sémiotique* de l'onomatopée: sémiotiquement, le signifiant est interprété comme une imitation du référent.

Cette fonction sémiotique, qui est une réinterprétation du signe, qui impose à l'interlocuteur (ou au lecteur-narrataire) de mettre de côté le signifié et d'interpréter le signifiant comme une recreation du référent (une *exposition* du référent), va de pair avec une fonction syntaxique de l'onomatopée, qui est non pas un isolement *formel* (car certaines onomatopées se situent formellement dans la proposition), mais un isolement que l'on pourrait appeler *fonctionnel*: l'élément ne fait pas partie de la construction d'une relation prédicative mettant en relation différents actants d'un procès. En effet, même si formellement, l'élément peut être intégré (*He fell bang against the wall, we're right slap bang in the middle*), malgré

¹⁴ Vid fit de gigantesques mouvements en "coupe-coupe".

¹⁵ "Et bang! il heurta le mur."

tout, la fonction sémiotique d'exposition du référent a pour conséquence ce que nous appelons une *équivalence référentielle*: le référent est à la fois désigné et exposé.

7.2. Onomatopées Matricielles (OM)

L'*onomatopée matricielle* (OM, dorénavant) est issue la matrice lexicogénique *onomatopée* (comme *boing*, *zap*, *zonk*). Parmi ces onomatopées matricielles, nous distinguons deux sous-catégories:

- Celles qui sont ponctuellement utilisées par un locuteur ou un auteur pour imiter un son (comme *vhauff*), mais qui n'ont pas rencontré de succès particulier et n'ont jamais été reprises par d'autres auteurs: elles font donc partie de l'idiolecte d'un auteur et sont par définition impossibles à répertorier. Attridge (1988: 136, 148) les appelle *non-lexical onomatopoeia*. Nous les appelons *onomatopées matricielles non-lexicales* (OMNL).
- Celles qui ont été créées par un auteur et ont fini par entrer dans le lexique (comme *boing* et *zap*). La conversion de ces onomatopées en éléments de classes ouvertes est parfois elle-même entrée dans le lexique (*boing* a donné le substantif et le verbe *boing*, idem pour *zap*). Attridge (1988: 136, 148) les appelle *lexical onomatopoeias*, mais il ne les distingue pas de ce que nous appelons *onomatopées primaires*. Nous les appelons *onomatopées matricielles lexicales* (OML).

7.3. Onomatopées Primaires (OP)

Les onomatopées que nous appelons *primaires* se différencient de celles que nous appelons matricielles lexicales, et en cela, nous rejoignons les travaux d'Anscombe (1985), Carling et Johansson (2014), Laing (2014), Carling (2017), Körtvélyessy (2020). Il s'agit de la plupart des onomatopées que l'on peut trouver dans n'importe quel corpus (bandes dessinées ou ailleurs): ce sont des items utilisés dans le but d'imiter un son à l'aide des caractéristiques du signifiant, mais qui ont la particularité de provenir d'éléments appartenant à des classes ouvertes. Ces items sont donc des noms, verbes ou autres, recatégorisés en onomatopées et n'apparaissant que dans certains contextes syntaxiques (par exemple, en DRD exerçant l'apparente fonction de COD d'un verbe introducteur ou derrière un

quotatif (comme dans *the cork went: "pop!"*¹⁶). Körtvélyessy les appelle *pseudo-onomatopoeia*.

Ce en quoi consiste la conversion de ces classes ouvertes en onomatopées primaires semble être une mise en saillance du signifiant: le locuteur réinterprète le signifiant d'un item de classe ouverte comme s'il s'agissait d'une reproduction linéaire directe du référent, et donc, comme s'il s'agissait d'une onomatopée matricielle.

Malgré la mise en saillance du signifiant, le rôle du signifié est présent avec les OP:

- Rôle du signifié dans le choix de la conversion d'une classe ouverte en onomatopée primaire: pour inscrire l'imitation d'un son produit par des cordes vocales du lion, il est adapté de choisir de convertir en onomatopée un verbe désignant le fait d'émettre un cri grave et prolongé (*to roar*¹⁷ > *ROAR!!*). De la même manière, si l'on veut inscrire l'imitation d'un son produit par un objet métallique, il est adapté de choisir de convertir en onomatopée un verbe désignant le fait de provoquer un son léger et aigu (*to click* > *CLICK!*).
- Rôle du signifiant: comme les onomatopées dont nous parlons ici sont primaires (et non pas matricielles), la question du caractère motivé du signifiant se pose d'abord au niveau de la classe ouverte, et non pas au niveau de son emploi comme item exposé: il est adapté de construire un signifiant contenant beaucoup de voyelles pour désigner le fait de se lamenter (*roar* vient du verbe *rārian* en Vieil Anglais, signifiant *émettre un cri prolongé, se lamenter, beugler*). Il est plus adapté de construire un signifiant contenant une faible proportion de voyelles pour désigner un son inharmonique (*click* est utilisé en Anglais Moderne Naissant, il est daté à 1580 et désigne l'action de provoquer un son léger et aigu).

Cela nous mène à un paramètre spécifique à l'onomatopée primaire:

Inadéquation entre la sélection du signe *en langue* et son emploi *en parole*

Pour l'OP, la forme lexicale qui reformate l'exposition du référent est choisie en raison de son signifié (pour créer la forme *CLICK!*, le lexème *click* est choisi en raison de son signifié). Il nous faut donc distinguer deux étapes bien

¹⁶ "Le bouchon fit *paf!*"

¹⁷ Rugir.

différentes (que nous nommons l'inadéquation entre la sélection du signe en langue et l'emploi du signe en parole):

- L'étape n°1: le locuteur fait le choix de sélectionner *en langue* tel signe (*click*, par exemple, et pas *tilt* ou *kilt*), en raison de son signifié, et accessoirement, de son signifiant.
- L'étape n°2: Le lecteur réinterprète la forme (*CLICK!*) comme si son signifiant était une reproduction du référent. C'est à cette étape que le signifiant est mis en saillance.

On ne reconnaît pas immédiatement leur conversion depuis une classe ouverte jusqu'à la classe onomatopée, on peut les confondre avec des onomatopées matricielles, d'où la difficulté de leur description si l'on ne pose pas une *fonction* (syntaxique, sémiotique, énonciative) spécifique à l'onomatopée. Une fois que cette fonction est posée, c'est alors l'existence de l'onomatopée secondaire qui est rendue possible.

7.4. Onomatopées Secondaires (OS)

Dans un contexte propice à l'émergence d'onomatopées comme la bande dessinée, on observe des éléments qui s'éloignent graduellement de l'onomatopée clairement identifiable, comme nous le résumons dans la chaîne suivante, en partant à gauche de l'onomatopée matricielle non-lexicale, jusqu'à l'onomatopée secondaire, à droite:

VHAUFF >>> BOING >>> KLIK >>> CLICK >>> PAT >>> SOB

Nous l'avons vu, les onomatopées primaires sont converties à partir d'items lexicaux, mais il n'est pas du tout évident pour le locuteur que la conversion se fasse dans ce sens. L'onomatopée secondaire (OS) a la particularité d'être clairement convertie depuis le lexique.

L'OS est un item lexical qui exerce la fonction sémiotique, énonciative et syntaxique de l'onomatopée (le référent semble *exposé* et non pas *désigné*, la source énonciative qui l'émet est indétectable), mais cet item lexical ne subit pas d'effacement sémantique (l'item est clairement utilisé pour son signifié) et n'impose donc pas à l'interlocuteur une réinterprétation du signifiant comme recreation linéaire du référent exposé.

Comme l'OP, l'OS peut être redupliquée, surtout dans des contextes autres que la bande dessinée (*Vid made giant snip-snip movements*). L'OS n'imité pas forcément un bruit (*trail trail, went her dress noiselessly*). Les onomatopées représentant des cris d'animaux dans le jeu *Pokémon* sont également des exemples d'onomatopées secondaires: le cri de ces animaux de fiction est constitué de leur nom (le personnage de Pikachu crie *Pika Pika!*).

7.5. Propositions de définitions

Définition de l'OM (Onomatopée Matricielle)

En langue:

OM non-lexicale: inexistante

OM lexicale: réceptacle utilisé afin d'inscrire un reformatage lexical, qui est le reformatage d'une voix 2.

En parole:

- Quand la source énonciative est L1: IMPOSSIBLE. Toutes les onomatopées procèdent d'un discours rapporté, donc la position de L2, le transcripteur-témoin.
- Quand la source énonciative est L2:
 - OM non-lexicale *en parole*: reformatage lexical: acte métalinguistique consistant à détourner des unités discrètes d'une langue (graphèmes et phonèmes) afin d'inscrire une voix 2 (l'imitation d'un référent sonore) dans une forme linguistique. Ce reformatage est effectué par un locuteur-témoin qui se présente comme une source énonciative indétectable car adoptant une perspective énonciative faisant fusionner l'inscription de son imitation avec les autres faits narrés.
 - OM lexicale *en parole*: reformatage lexical: acte métalinguistique consistant à inscrire l'imitation d'un référent sonore dans un réceptacle prévu en langue à cet effet.

En corpus:

OM *en corpus*: trace du reformatage d'une voix 2 (l'imitation d'un son) dans une forme linguistique.

Définition de l'OP (Onomatopée Primaire)

En langue:

OP *en langue*: réceptacle lexical déjà détourné (le lexème a déjà été converti), destiné à être utilisé pour recevoir l'inscription d'une voix 2 et destiné à être interprété comme si le signifiant était une reproduction linéaire du référent.

En parole:

- Quand la source énonciative est L1: IMPOSSIBLE.
- Quand la source énonciative est L2: acte métalinguistique consistant à reformater une voix 2 (l'imitation d'un événement sonore) avec un réceptacle prévu *en langue* à cet effet.

En corpus:

OP *en corpus*: trace du reformatage d'une voix 2 dans une forme linguistique déjà détournée et disponible *en langue* à cet effet, par un locuteur-témoin qui se présente comme une source énonciative indétectable car adoptant une perspective énonciative faisant fusionner l'inscription des événements avec les autres faits narrés.

Définition de l'OS (Onomatopée Secondaire)

En langue: inexistante: il n'y a pas de catégorie de mots déjà prévus à cet effet *en langue*. Celles que l'on retrouve fréquemment sont encore dans la frange lexicale.

En parole:

- Quand la source énonciative est L1: IMPOSSIBLE.
- Quand la source énonciative est L2: acte métalinguistique consistant à reformater l'exposition d'un référent avec un réceptacle lexical disponible *en langue*, par un locuteur-témoin qui se présente comme une source énonciative indétectable car adoptant une perspective énonciative faisant fusionner l'inscription des événements avec les autres faits narrés.

En corpus:

OS *en corpus*: trace de l'acte acte métalinguistique.

8. Conclusion

Dans cet article, nous avons vu que le rôle de l'onomatopée était de permettre au locuteur d'effectuer un acte de reformatage, à l'aide d'outils disponibles *en langue*, d'une production vocale qui n'était pas effectuée pour produire des énoncés, mais pour exposer des référents sonores. L'attitude du locuteur est d'exposer un référent sonore (au lieu de le désigner) et cet acte d'exposition est par la suite reformaté dans une forme linguistique, que nous appelons "onomatopée". Nous pouvons ainsi distinguer deux actes successifs, l'*exposition* du référent sonore, puis le *reformatage de l'acte d'exposition* dans une forme linguistique.

Le but de ce reformatage est de rendre la vocalisation plus conventionnelle en donnant une forme phonémique et syllabique à l'imitation d'un événement sonore. Nous avons proposé d'interpréter ce but comme la conséquence d'une règle que nous avons nommée *Règle du Canal de Communication* (RCC), selon laquelle toute production vocale doit obligatoirement aboutir à l'énonciation d'un signe linguistique. Cela expliquerait pourquoi il existe, *en langue*, de tels outils. Nos faits de langue procèdent donc d'un rapport inversé entre la voix et le signe: le signe devient un outil au service de la voix.

Comme il s'agit d'un reformatage, le statut de ces faits de langue est également totalement différent *en parole* et *en corpus*, et selon que la source énonciative est L1 ou L2. L'acte de reformatage vocal est un procès qui se déroule dans le temps et dont l'enjeu est de transformer une entité (une production vocale non langagière) en son entité opposée (une production langagière). Les trois classes (interjection, onomatopée et *fillers*) se distinguent en fonction du type de voix sur lequel s'applique l'acte de transformation. Ce n'est donc pas en tant que *signes* qu'ils diffèrent les uns des autres, mais au niveau du type de voix qu'ils permettent de reformater. On observe donc une confusion induite par les étiquetages métalinguistiques, qui établissent une différence dans la classe de signes, alors que la différence se situe dans l'élément qu'ils permettent de reformater (voix 0, voix 1+, voix 2). Pourrait-on aller plus loin et dire qu'une onomatopée pourrait, sans problème, être utilisée pour reformater une voix 0? Cela ne semble concerner que de rares cas: l'onomatopée *grrrr*, qui imite un rugissement, est parfois employée pour manifester une excitation; dans *bam! take that!*, l'onomatopée *bam* est employée pour manifester une hostilité vis-à-vis d'un

interlocuteur; le *oh évaluatif* de Richet (2011) est une interjection employée pour reformater une voix 1+.

Enfin, nous avons proposé de distinguer trois lieux de réflexion pour l'onomatopée:

- La question du caractère motivé de l'outil (le mot en langue est un signe linguistique motivé).
- Ce que fait le sujet parlant vis-à-vis du référent: il l'expose en l'imitant vocalement (au lieu de le désigner, il s'agit du premier acte effectué par le locuteur).
- La question du reformatage en parole, en direct, du geste imitatif pour lui donner une forme linguistique: le sujet parlant inscrit l'exposition du référent sonore dans une forme linguistique (il s'agit du deuxième acte effectué par le locuteur).

Bibliographie

- ALLOTT, Robin (1973). *The Physical Foundation of Language: Exploration of a Hypothesis*, Hertfordshire: Able Publishing.
- ALLOTT, Robin (1992). The motor theory of language: origin and function. Dans: J. WIND, A. JONKER, R. ALLOTT. & L. ROLFE (eds.) *Studies in Language origins* (pp.105-119) (vol. 3). Amsterdam/Philadelphia: John Benjamins Publishing Company.
- ANSCOMBRE, Jean-Claude (1985). Onomatopées, délocutivité et autres blablas, *Revue romane*, 20/2, 169-207.
- ASSANEO, María Florencia, Juan Ignacio NICHOLS, Marcos Alberto TREVISAN, The Anatomy of Onomatopoeia, *PloS ONE*, 6/12. <https://doi.org/10.1371/journal.pone.0028317>
- ATTRIDGE, Derek (1984). Language as imitation: Jakobson, Joyce, and the art of onomatopoeia, *MLN*, 99/5, 1116-1140.
- _____, (1988). *Peculiar Language: Literature as Difference from the Renaissance to James Joyce*, London: Methuen, Routledge.
- _____, (2009). Joyce's Noises, *Oral Tradition*, 24/2, 471-484.
- BENVENISTE, Emile (1939). Nature du signe linguistique, *Acta linguistica*, 1/1, 23-29.
- BOHAS, Georges (1997). *Matrices, étymons, racines: éléments d'une théorie lexicologique du vocabulaire arabe*, 8. Leuven: Peeters Publishers.

- _____, (1999). Pourquoi et comment se passer de la racine dans l'organisation du lexique de l'arabe, *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, 94/1, 363-402.
- BOHAS, Georges & Abderrahim SAGUER (Pré-publication), Motivation accidentelle et motivation intrinsèque du signe linguistique Fragment d'un dictionnaire étymologique de l'arabe.
- BOHAS, Georges (2000). Matrices et étymons – Développement de la théorie, Séminaire de Saintes 1999, Instruments pour l'étude des langues de l'Orient ancien, (IELOA) 3. Lausanne: Editions du Zèbre.
- BOHAS, Georges & Mihai DAT (2007). *Une théorie de l'organisation du lexique de langues sémitiques: matrices et étymons*. Lyon: ENS Editions.
- BOHAS, Georges (2016). *L'illusion de l'arbitraire du signe*. Rennes: Presses universitaires de Rennes.
- BOTTINEAU, Didier (2010). Language and Enaction. Dans: J. STEWART, O. GAPENNE & E. A. DI PAOLO (eds.), *Enaction: Toward a new paradigm for cognitive science* (pp. 267-305). Cambridge: MIT Press.
- _____, (2021). La théorie des matrices et étymons (TME) de Georges Bohas comme morphophonosémantique lexicale générative, opérative et incarnée Dans: D. Leeman et al. (éds). *La submorphologie motivée de Georges Bohas: vers un nouveau paradigme en sciences du langage. Hommage à Georges Bohas* (pp307-334). Paris: Honoré Champion. (hal-03092942)
- BOUQUET, Simon (1997). Benveniste et la représentation du sens: de l'arbitraire du signe à l'objet extra-linguistique, *Linx*, 9, 107-122.
- BREDIN, Hugh (1996). Onomatopoeia as a Figure as a Linguistic Principle, *New Literary History*, 27/3, 555-569.
- CARLING, Gerd & Niklas JOHANSSON (2014). Motivated language change: processes involved in the growth and conventionalization of onomatopoeia and sound symbolism, *Acta linguistica hafniensia*, 46/2, 199-217.
- CARLING, Gerd (2017). Etymology and iconicity in onomatopoeia and sound symbolism: A Germanic case study, *The 14th Fachtagung der Indogermanischen Gesellschaft*, 93-104.
- COHN, Niel (2008). Japanese Visual Language. The Structure of Manga. Dans: T. JOHNSON-WOODS (ed.) *Manga: The Essential Reader* (pp. 187-203). New York: Continuum Books.
- _____, (2004). Visual Narrative Structure, *Cognitive Science*, 37/3, 413–452.

- DEFOREST, Tim (2004). *Storytelling in the Pulps, Comics, and Radio: How Technology Changed Popular Fiction in America*. New York: McFarland.
- DUEZ, Danielle (2001). Caractéristiques acoustiques et phonétiques des pauses remplies dans la conversation en français, *Travaux interdisciplinaires du Laboratoire parole et langage d'Aix-en-Provence (TIPA)*, 20, 31-48.
- DUNCAN, Randy & Matthew J. SMITH (2009). *The Power of Comics. History, Form and Culture*. New York: Continuum.
- EISNER, Will (2008). *Comics and Sequential Art: Principles and Practices from the Legendary Cartoonist*. New York: W. W. Norton & Company.
- ELYOT, Thomas (1538). *The Dictionary of Sir Thomas Elyot*. London: Thomæ Bertheleti.
- GALPERIN, Ilya Romanovich (1981). Zvukooboznacheniya v hudozhestvennoy proze [Sound-imitation of literary prose], *Russkaya rech* [Russian speech], 1, 73-81.
- GOODGLASS, Harold (1993). *Understanding Aphasia*, New York: Academic Press.
- GRISENDI, Tiffany, Olivier REYNAUD, Stephanie CLARKE & Sandra DA COSTA (2019). Processing pathways for emotional vocalizations, *Brain Structure and Function*, 224/7, 2487-2504.
- GUYNES, Sean A. (2014). Four-Color Sound: A Peircean Semiotics of Comic Book Onomatopoeia, *Public Journal of Semiotics*, 6, 58–72.
- HARVEY, Robert C. (1994). *The Art of the Funnies: An Aesthetic History*. Jackson: University Press of Mississippi.
- HASHIMOTO, Teruo, USUI Nobuo, TAIRA Masato, Izuru NOSE, Tomoki HAJI & Shozo KOJIMA (2006). The neural mechanism associated with the processing of onomatopoeic sounds, *NeuroImage*, 31, 1762–1770.
- HINTON, Leanne, Johanna NICHOLS & John. J. OHALA (1994). *Sound Symbolism*, Cambridge: Cambridge University Press.
- IMAI, Mutsumi & Sotaro KITA (2014). The sound symbolism bootstrapping hypothesis for language acquisition and language evolution, *Philosophical transactions of the Royal Society B: Biological sciences*, 369/1651. <https://doi.org/10.1098/rstb.2013.0298>.
- JOUSSE, Marcel (1974). *L'anthropologie du geste*. Paris: Gallimard.
- JÜRGENS, Uwe (2009). The neural control of vocalization in mammals: a review, *Journal of Voice*, 23/1, 1-10.
- KANERO, Junko, Mutsumi IMAI, Jiro OKUDA, Hiroyuki OKADA & Tetsuya MATSUDA (2014). How Sound Symbolism Is Processed in the Brain: A Study

- on Japanese Mimetic Words, *PLoS ONE*, 9/5.
<https://doi.org/10.1371/journal.pone.0097905>
- KLEIBER, Georges (2006). Sémiotique de l'interjection, *Langages*, 40/161, 10-23.
- KÖRTVÉLYESSY, Livia (2020). Onomatopoeia—A Unique Species?, *Studia Linguistica*, 74/2, 506-551.
- KOTZ, Sonja A., Martin MEYER, & Silke PAULMAN (2006). Lateralization of emotional prosody in the brain: an overview and synopsis on the impact of study design, *Progress in brain research*, 156, 285-294.
- KOTZ, Sonja A., & PAULMANN, Silke (2011). Emotion, language, and the brain, *Language and Linguistics Compass*, 5/3, 108-125.
- KOWALEWSKI, Hubert (2015). Against arbitrariness: An alternative approach towards motivation of the sign, *Public Journal of Semiotics*, 6/2, 14-31.
- LAING, Catherine E. (2014). A phonological analysis of onomatopoeia in early word production, *First Language*, 34/5, 387-405.
- _____, (2017a). A perceptual advantage for onomatopoeia in early word learning: Evidence from eye-tracking, *Journal of Experimental Child Psychology*, 161, 32-45.
- LAING, Catherine E., Marilyn VIHMAN & Tamar KEREN-PORTNOY (2017b). How salient are onomatopoeia in the early input? A prosodic analysis of infant-directed speech, *Journal of Child Language*, 44/05, p.1117-1139.
- LAING, Catherine E. (2019). Phonological motivation for the acquisition of onomatopoeia: an analysis of early words, *Language Learning and Development*, 15/2, p.177-197.
- LEBLIC, Isabelle (2002). Classification des poissons et motivation des termes dans quelques langues de Nouvelle-Calédonie. Dans : V. DE COLOMBEL & N. TERSIS (éds.), *Lexique et motivation : perspectives ethnoлингuistiques* (Vol. 28) (pp.115-141). Leuven : Peeters Publishers.
- LEMAITRE, Guillaume, Olivier HOUIX, Frédéric VOISIN, Nicolas MISDARIIS & Patrick SUSINI (2016) Vocal imitations of non-vocal sounds, *PloS one*, 11/12, e0168167. Doi: 10.1371/journal.pone.0168167
- LEWIS, Morris Michael (1936 [2014]). *Infant speech: A study of the beginnings of language*. New York: Harcourt, Brace & Co. Reprint edition: Routledge.
- LYONS, John (1977). *Semantics*. Volume 1. Cambridge: Cambridge University Press.
- MCCLOUD, Scott (1994). *Understanding Comics: The Invisible Art*. New York: William Morrow Paperbacks.

- _____, (2006). *Making Comics: Storytelling Secrets of Comics, Manga and Graphic Novels*, New York: Harper, 2006.
- MEINARD, Maruszka E-M. (2021). *Le défi définitoire de l'interjection et de l'onomatopée : une étude contributive, axée sur l'anglais contemporain* (Doctoral dissertation, Université de Lyon).
- MENN, Lise & Marilyn M. VIHMAN (2011). Features in child phonology: inherent, emergent, or artefacts of analysis. Dans: N. CLEMENTS & R. RIDOUANE (Eds.), *Where do phonological features come from? The nature and sources of phonological primitives*. (Language faculty and beyond 6) Amsterdam, Netherlands: John Benjamins.
- MOORE, Colette (2014). An ideological history of the English term onomatopoeia. Dans: *Studies in the History of the English Language VI*, De Gruyter Mouton, 307-322.
- OSWALT, Robert L. (1994). Inanimate imitatives in English. Dans : J.J. OHALA ; L. HINTON. & J. NICHOLS (ed.), *Sound symbolism* (pp. 293-306). Cambridge: Cambridge University Press.
- PETERSEN, Robert S. (2009). The Acoustics of Manga. Dans: J. HEER & K. WORCESTER (eds.), *A Comics Studies Reader* (pp163–172). University Press of Mississippi.
- QUITILIAN, Marcus Fabius (2002). *The Orator's Education. (Institutio Oratoria)* Ed. And trans. Donald A. Russell. 5 vols. Loeb Classical Library. Cambridge: MA: Harvard UP. https://www.loebclassics.com/view/quintilian-orators_education/2002/pb_LCL124.115.xml
- RANDA, Vladimir (2002). Perception des animaux et leurs noms dans la langue inuit (Canada, Groenland, Alaska). Dans : *Lexique et motivations. Perspectives ethnolinguistiques* (pp.79-114). Paris : Peeters.
- RHODES, Richard (1994). Aural images. Dans : J.J. OHALA, L. HINTON & J. NICHOLS (eds.) *Sound symbolism* (pp.276-292). Cambridge : Cambridge University Press.
- RICHTER, Bertrand (2011). Des oh et débats. Mise en spectacle de la quantification/qualification à l'oral. <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00661985>
- SASAMOTO, Royko (2019). *Onomatopoeia and relevance: Communication of impressions via sound*. Springer Nature. DOI : <https://doi.org/10.1007/978-3-030-26318-8>
- SAUSSURE, Ferdinand de (1971 [1916]). *Cours de linguistique générale*. Paris: Payot.

- SKEAT, Walter W. (1893). *An etymological dictionary of the English language*. Oxford: Oxford Clarendon Press.
- STERN, William & Clara STERN (1928). *Die Kindersprache*. Leipzig, Germany: Barth.
- SUNDARAM, Shiva & Shrikanth NARAYANAN (2006). Vector-based Representation and Clustering of Audio Using Onomatopoeia Words. Dans: *AAAI Fall Symposium: Aurally Informed Performance*, 55.
- WALLIS, John (1972 [1653]). *Grammatica Linguae Anglicanae*, Translated by Kemp, J. A., London: Longman.
- WHARTON, Tim (2003a). Interjections, language, and the 'showing/saying' continuum, *Pragmatics & Cognition*, 11/1, 39-91.
- _____, (2003b). Interjections, language and the 'showing'/'saying' continuum. Prepublication.

Dictionnaires consultés en ligne:

Larousse (s. d.): <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais-monolingue>
Oxford English Dictionary (s. d.): <https://www.lexico.com/>

LA SUBMORPHOLOGIE MOTIVÉE EN FRANÇAIS, ITALIEN ET ESPAGNOL: LE CAS DES ADVERBES DE LIEU ISSUS DE CONSTRUCTIONS LATINES EN [DĒ + ...]

Sophie SAFFI & Stéphane PAGÈS

Aix Marseille Université, CAER, Aix-en-Provence, France

sophie.saffi@univ-amu.fr / stephane.pages@univ-amu.fr

Résumé

Nous comparons les syllabes initiales de la série d'adverbes français devant, derrière, dessus, dessous, dehors, dedans et de leurs équivalents italiens davanti, dietro, sopra, sotto, fuori, dentro, et espagnols delante, detrás, encima, debajo, fuera, dentro. Nous proposons une explication à la diversité des issues dans ces trois langues romanes de constructions latines en [dĒ + ...]. Nous montrons la pertinence de l'approche submorphologique, en diachronie, pour rendre compte des évolutions phonétiques et sémantiques.

Mots-clés: Submorphologie, adverbes de lieu, iconicité, linguistique comparée, langues romanes.

1. Introduction

Adverbes français	Struct. cons.	1 ^{ère} syllabe	Adverbes italiens	Struct. cons.	1 ^{ère} syllabe	Adverbes espagnols	Struct. cons.	1 ^{ère} syllabe
<i>Devant</i> [d(ə)'vɑ̃]	d-v	/də/+...	<i>Davanti</i> [da'vanti]	d-v-t	/da/+...	<i>Delante</i> [de'lante]	d-l-t	/de/+...
<i>Derrière</i> [de'ʁjɛʁ]	d-ʁ-ʁ	/də/+...	<i>Dietro</i> ['diɛtro] ou <i>Di dietro</i> [di' diɛtro]	d-t-r	/di/+... ou /di/+...	<i>Detrás</i> [de'tras]	d-t-r-s	/de/+...
<i>Dedans</i> [d(ə)'dɑ̃]	d-d	/də/+...	<i>Dentro</i> [den'tro]	d-n-t-r	/de/+...	<i>Dentro</i> [den'tro]	d-n-t-r	/de/+...
<i>Dehors</i> [də'ɔʁ]	d-ʁ	/də/+...	<i>Fuori</i> [fw'ɔri]	f-w-r	/fwo/+...	<i>Fuera</i> [fw'era]	f-w-r	/fwe/+...
<i>Dessus</i> [d(ə)'sy]	d-s	/də/+...	<i>Sopra</i> [sɔ'pra] ou <i>Di sopra</i> [di'sopra]	s-p-r ou d-s-p-r	/so/+... ou /di/+...	<i>Sobre</i> [so'βre]	s-β-r	/so/+...
						<i>Encima</i> [en'θima]	n-θ-m	/en/+...
<i>Dessous</i> [d(ə)'su]	d-s	/də/+...	<i>Sotto</i> [sɔ'tto] ou <i>Di sotto</i> [di'sotto]	s-tt ou d-s-tt	/so/+... ou /di/+...	<i>Debajo</i> [de'baxo]	d-b-x	/de/+...

Adverbes de lieu issus de constructions latines en [dĒ + ...]

Les formes fr. *devant*, it. *davanti*, sont les issues du latin tardif [dē + abānte]. La forme esp. *delante* dérive d'une forme ancienne *denante*, elle-même issue du latin tardif [dē + inānte]¹. Les formes fr. *derrière*, it. *dietro*, sont les issues du latin tardif [dē + rētro]. La forme esp. *detrás* est issue des prépositions latines [dē + trans]. Les formes it. et esp. *dentro* sont les issues du latin tardif [dē + ĩntro]. Le fr. *dedans*, composé des prépositions *de* et *dans* est attesté au XI^e s. (*dedenz*) comme adverbe et préposition et au XVI^e s. comme substantif (*le dedens*) (TLFi; Cortelazzo & Zolli, 1980; Corominas 1955; Bénaben 2019). Généralement, du latin à l'italien, on observe l'ouverture du [ĕ] en [a] et le maintien du [ē] en [e]. Pourquoi l'italien modifie-t-il les voyelles de la première syllabe de ces adverbes quand l'espagnol et le français les conservent?

La forme it. *fuori* est issu du latin *forīs*. La forme esp. *fuera* est issu du latin *forās*. Le fr. *dehors* est issu du latin tardif [dē + forīs]; elle est apparue par chute du *f* intervocalique et apparition d'un *h*, à l'origine dans l'exclamation emphatique, puis généralisé (2^e moitié X^e s.: *defors*; XII^e s.-début XIII^e s.: *dehors*) (TLFi; Cortelazzo & Zolli 1980; Corominas 1955; Bénaben 2019). Pourquoi le français abandonne-t-il le /f/ quand l'italien et l'espagnol le conservent?

L'it. *sotto* est issu du lat. *sūbtus* "en dessous" (Cortelazzo & Zolli 1980). Le fr. *dessous* et l'it. *disotto*, *di sotto* (forme concurrente de *sotto*) sont issus du latin tardif [dē + subtus] peut-être sur le modèle de l'expression plus ancienne *de super* et attesté depuis le IV^e s. comme préposition puis comme adverbe (TLFi). En italien, on observe une distribution entre la forme simple et la forme précédée de la préposition *di*: *Lo cercavano sopra il letto, ed era sotto* "On le cherchait sur le lit, il était dessous" ; *Come sarà fatto manifesto sotto/di sotto* "Comme on verra ci-dessous"; *Essere/Stare sotto/di sotto* "Être dessous" (Barberi 1838: 318). L'esp. *debajo* est une construction de la fin du XIII^e s. (Corominas 1955-), l'usage de *bajo* (< lat. *bassus* "bas, petit, humble, grossier") comme préposition, avec le sens de "sous", datant selon Bénaben (2019) du XVIII^e s. Pourquoi le français et l'espagnol privilégient-ils des formes avec la première syllabe [de-] mais l'italien maintient une concurrence entre les deux formes *sotto* et *di sotto*?

Le fr. *dessus* est issu du lat. *desursum* composé de *de* et *sursum* "en haut, vers le haut", littéralement "du haut", en usage dans la langue vulgaire à l'époque

¹ Le latin tardif inante "devant, en face", est constitué de la base ante "devant, avant" avec la préposition in.

impériale, attesté dans la langue littéraire comme préposition et adverbe à l'époque chrétienne, la plupart du temps écrit *desusum*. Formé sans doute sur le modèle de la locution plus ancienne *de super*, *desursum* a concurrencé celle-ci, d'où en ancien français les formes parallèles *desus* et *desor*, *desur* (de *desuper*); *desus*, puis *dessus* l'ayant par la suite emporté (TLFi). L'it. *sopra* est issu du latin *sūpra* (Cortelazzo & Zolli, 1980). À nouveau, on observe une concurrence entre la forme simple et la forme précédée de la préposition *di* : *sopra le mura*, *di sopra alle mura*, *di sopra delle mura* "par-dessus les murailles" (Barberi 1838: 318). L'esp. *sobre* est issu lui aussi du lat. *super* (Corominas 1955-). L'esp. *encima* est un dérivé de *cima* "sommets, cimes" lui-même issu du latin *cyma* "bourgeon" puis en latin médiéval "pointe d'un arbre", "sommets d'une colline" (Bénaben 2019). Pourquoi le français maintient-il un paradigme complet avec des adverbes commençant par [de-] quand l'italien et l'espagnol privilégient d'autres stratégies?

Nous allons tenter de répondre à ces quatre questions à travers une approche submorphologique.

2. Le paradigme d'adverbes de lieu en [de-] du français

On constate que le système du français a construit un paradigme d'adverbes de lieu en [de-] que ce soit avec le maintien d'anciennes formes latines en [dē] ou la création de formes plus récentes incluant la préposition *de*.

Pour prononcer un /d/, l'apex vient au contact des alvéoles au niveau des dents supérieures. L'air bloqué s'accumule dans la cavité buccale et s'échappe d'un seul coup avec un bruit de plosion. Notre hypothèse est qu'une relation d'iconicité relie la sonorité à un mouvement rétroversif car le résonateur oral est mobilisé, qu'une relation d'iconicité relie l'occlusion au pointage d'une position car un point d'articulation est nettement cerné au moment de l'échappement brutal de l'air, et qu'une telle relation relie le contact entre la pointe de la langue et les alvéoles à la détermination d'une limite car la langue bloque l'air qui s'accumule avant la plosion. Ainsi, le pré-sémantisme qui est associé à la prononciation de la consonne /d/ est la conceptualisation d'un point de départ sur un mouvement rétroversif. Ce qui est approprié pour représenter la limite d'origine d'un déplacement :

La préposition *de* [...] est linéaire. Le mouvement de pensée auquel elle correspond est assez complexe. Une direction prospective (d'origine vers le but) étant donnée, la pensée prend appui sur un instant de cette direction, et la remonte dans le sens rétrospectif jusqu'au point d'origine. Ex.: *Il vient de Paris*, c'est-à-dire analytiquement: il va vers un but, et cette direction (prospective) prend son origine (direction mentale rétrospective) au point Paris. (Guillaume 1975: 261)

En français, ce pré-sémantisme est utilisé dans la première syllabe de certains adverbes de lieu pour marquer le référent spatial qu'est le locuteur et en faire le point d'origine de divers signifiés spatiaux: *devant* exprime une antériorité spatiale, *derrière* une postériorité spatiale (ATILF), *dedans* une intériorité, *dehors* une extériorité, *dessus* une supériorité, *dessous* une infériorité, toujours en rapport avec la position du locuteur.

3. La hiérarchie vocalique de l'italien

On constate que le système de l'italien utilise les trois voyelles [a], [e], [i] dans la première syllabe pour distribuer ses adverbes *davanti*, *dentro* et *dietro*. La prise en compte de la position postérieure, médiane ou antérieure de l'articulation des voyelles de l'italien permet de les organiser en une hiérarchie vocalique orientée selon le flux d'air expulsé: l'espace buccal s'organise selon le trait d'aperture et un critère arrière/avant, créant ainsi une hiérarchie vocalique employée transversalement dans tout le système de la langue pour organiser les morphèmes. Par exemple, la première syllabe des démonstratifs *questo* et *quello*, ainsi que les adverbes *qui* ("ici") et *qua*, ("là") se distribuent sur la hiérarchie vocalique ([kwa] vs. [kwe] vs. [kwi]) utilisant l'aperture et la position avant / arrière pour représenter un espace ponctuel avec la voyelle avant fermée /i/, un espace étendu avec la voyelle médiane ouverte /a/ et la neutralité par rapport à cette dichotomie avec la voyelle avant mi-fermée /e/.

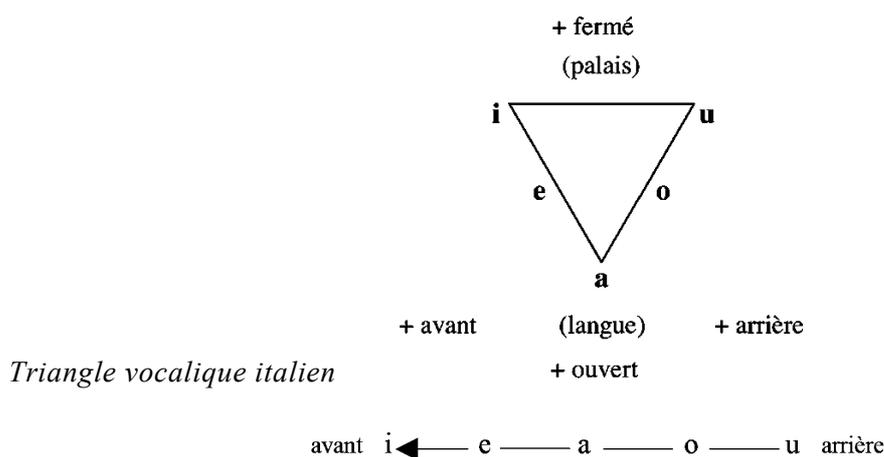


Fig. 1: Hiérarchie vocalique de l'italien

On retrouve la même stratégie pour les prépositions *di*, *del*, *da*. La préposition *da* (< lat. *de* + *ab* ou *ad*) est une construction italienne qui fusionne les prépositions *di* ("de") et *a* ("à") ; elle évoque "un mouvement à l'intérieur d'un lieu mental nettement circonscrit où l'éloignement de la limite de commencement est signifié par la consonne *d* et l'approche de la limite de fin par un *a*" (Rocchetti 1980: 99). Elle englobe le parcours *di* → *a* pour le réduire à un point qui s'étire ou, pour être plus précis, un écart entre deux points. Le champ sémantique unifié de *da* n'existant pas en français, il correspond dans cette langue à une mosaïque, un rassemblement à première vue hétéroclite d'outils grammaticaux divers: *à*, *de*, *depuis*, *dès*, *de quoi*, *que*, *chez*, *par*, *quand*, *en*. *Da* qui exprime le décalage entre 2 notions rapprochées sans être superposées (ex. *tazza da caffè* "tasse à café" vs. *tazza di caffè* "tasse de café"), requiert une conception spatiale étendue, le [d] prend appui sur la voyelle centrale ouverte [a], ce qui équivaut à une remontée de la moitié de la hiérarchie vocalique.

La préposition *di*, qui délimite de manière rétroversive le point de départ d'un déplacement, requiert une conception spatiale ponctuelle; le mouvement rétroversif de la sonore [d] s'appuie sur la limite finale de la hiérarchie vocalique italienne, c'est-à-dire la voyelle d'avant fermée [i].

Quand la préposition *di* ("de") est suivie d'un article, si la notion 2 est introduite par l'article indéfini *un*, *uno*, qui tend à l'unité, la préposition *di* reste inchangée (ex. *La casa di una donna*). Mais si la notion 2 est introduite par l'article défini *il*, *lo*, qui tend au général, il y a contradiction entre le mouvement de généralisation associé à l'article et la nécessité de définir l'espace ponctuel (le point de départ) requis par la préposition. Le [d] s'appuie alors sur le [e], voyelle

intermédiaire entre [a] et [i], cette position résout élégamment la contradiction en neutralisant l'opposition [i] vs. [a]: ex. *La casa della donna*.

La distribution de la première syllabe des adverbes *davanti*, *dentro* et *dietro* sur la hiérarchie vocalique s'explique de la même façon: quand le mouvement rétroversif de [d] s'appuie sur la voyelle centrale ouverte [a], la remontée de la moitié de la hiérarchie vocalique implique le locuteur, ce qui prépare les conditions d'expression de l'antériorité spatiale de *davanti* (le locuteur est visuellement concerné par ce qu'il voit devant lui). Quand le mouvement rétroversif de la sonore [d] s'appuie sur la voyelle d'avant fermée [i], il est limité, le locuteur est peu impliqué, ce qui prépare les conditions d'expression de la postériorité de *dietro* (je ne vois pas ce qui est derrière moi). Quand le [d] s'appuie sur le [e], voyelle intermédiaire entre [a] et [i], les conditions de l'expression de l'intériorité de *dentro* sont réunies.

4. Les adverbes *fuori* et *fuera* de l'italien et de l'espagnol

Alors que le système du français privilégie la régularité d'une première syllabe en [de-], ce n'est pas le cas pour l'italien et l'espagnol dont les adverbes exprimant l'extériorité, *fuori* et *fuera*, ont conservé le [f] initial des adverbes latins *foris* et *foras*. Différence supplémentaire avec le français dont la forme *dehors* a perdu le [f] au XIIe s.

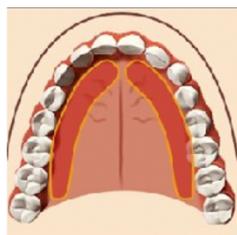
Pour prononcer la consonne fricative bilabiale sourde /f/, les dents du haut se positionnent sur la lèvre du bas, un mince filet d'air passe avec un bruit de friction, la lèvre vibre. Notre hypothèse est qu'une relation d'iconicité relie les traits sourd et bilabial à un mouvement prospectif, le rapprochement des dents et de la lèvre et le resserrement ainsi créé au niveau des lèvres à l'individuation d'un seuil externe, et le frottement du flux d'air au passage de ce seuil au concept de disparition. Ainsi, le pré-sémantisme qui est associé à la prononciation de la consonne /f/ est un dépassement auquel s'ajoute le franchissement d'un seuil externe. Il s'agit d'un seuil partagé par le locuteur et l'interlocuteur, deux entités fondamentales pour ces adverbes qui peuvent aussi avoir un usage déictique.

Fuori et fuera présentent tous les deux une semi-consonne /w/ ou une diphtongaison avec /u/. Que se passe-t-il lors de la prononciation de la semi-consonne /w/ et de la voyelle /u/ ? L'articulation est postérieure: le dos de la langue se place contre le palais. Les lèvres sont projetées et arrondies, ce qui

ajoute un volume de résonance supplémentaire. Notre hypothèse est qu'une relation d'iconicité relie l'aperture minimale à la conception d'un espace ponctuel (comme pour /i/), la position arrière et l'ajout du résonateur labial à l'implication du corps du locuteur (comme pour /o/). Le trait vélaire de cette semi-consonne peut aussi être relié à un mouvement phonético-articulatoire d'intériorité qui rend possible l'indexation sur le locuteur. Associé au pré-sémantisme de /f/ (le dépassement d'un seuil externe), la présence de la semi-consonne /w/ permet de concrétiser le point de départ comme étant le locuteur, ce qui peut être considéré comme une compensation de la disparition de la préposition latine *dē* dans ces formes.

5. Les adverbes de lieu en [so-] de l'italien et de l'espagnol

Les adverbes italiens *sopra* "dessus" et *sotto* "dessous" forment un couple commençant par [so-].



Palatogramme du phonème /s/ (Les zones colorées foncées correspondent à la surface de contact entre les bords latéraux de la langue et le palais) (Menin-Sicard et alii, 2016)

Pour prononcer la consonne continue fricative sourde alvéolaire /s/, la pointe de la langue se rapproche des alvéoles sans les toucher. Les bords latéraux de la langue touchent le palais à la base des dents. L'air est gêné pour sortir et passe avec un bruit de friction. Notre hypothèse est qu'une relation d'iconicité relie la surdité à un mouvement prospectif, le rapprochement de la pointe de la langue et des alvéoles et le resserrement ainsi créé au niveau des alvéoles à l'individuation d'un chenal, le frottement du flux d'air dans ce chenal et le mouvement continu de déplacement ainsi créé au concept spatial de dépassement. Ainsi, le pré-sémantisme qui est associé à la prononciation de la consonne /s/ est la conceptualisation d'un mouvement continu de désignation incluant l'idée de dépassement. Ce qui est approprié pour des adverbes qui indiquent une superposition.

En italien, l'information de superposition peut être complétée, quand le locuteur en ressent la nécessité, avec l'information sur le point de départ d'un déplacement. Dans ce cas, on constate que la préposition *di* est antéposée (*di sotto, di sopra*). Ce phénomène est actif avec d'autres prépositions, y compris quand la préposition *di* fait déjà partie intégrante de la forme prépositionnelle grammaticalisée : *di dietro* (*dietro* < lat. *dē* + *rĕtro*).

Les formes it. *sopra* et esp. *sobre* expriment qu'un objet est situé plus haut qu'un autre, avec ou sans contact. L'adverbe espagnol est concurrencé par une autre forme: *encima*.

6. L'adverbe *encima* de l'espagnol

À la différence de *sobre*, *encima* implique l'existence d'un objet situé au-dessus du champ de vision de l'observateur; cet adverbe construit une représentation spatiale orientée de bas en haut, ce que ne fait pas *sobre*, plutôt caractérisé par son indifférence à la position relative du locuteur.

L'adverbe *encima* de l'espagnol rassemble la préposition *en* et le substantif *cima*. Une lecture littérale étymologico-diachronique conduit au signifié "ce qui est dans la cime" c'est-à-dire "en haut, dessus". Cependant, cette traduction française peut prêter à confusion car, en français, la préposition *dans* implique l'introduction d'une notion dans une autre alors que la préposition *en* implique la fusion de deux notions. La préposition esp. *en* – comme ses équivalents fr. *en*, it. *in* – est un outil spécialisé de symbiose qui implique une nature de départ qui se transforme en une nature d'arrivée. La notion introduite par *en* étant intimement associée à l'autre. Cette préposition exploite le trait nasal de la consonne /n/, la nasalisation renvoyant à ce qui précède dans le discours afin de l'assimiler à ce que *en* introduit (Saffi & Soliman, 2009: 170, 174).

Lors de la prononciation de la consonne occlusive nasale /n/, la pointe de la langue vient au contact des dents supérieures et des alvéoles. Le voile du palais est en position abaissée, l'air expiré passe par les cavités orales et nasales. L'occlusion est partielle puisque l'air passe en partie par le nez. Dans la bouche, l'air bloqué accumulé s'échappe d'un seul coup avec un bruit de plosion. Notre hypothèse est qu'une relation d'iconicité relie la nasalité à un mouvement rétroversif fort car les résonateurs oral et nasal sont mobilisés et cette résonance intériorisée implique que la prononciation du phonème a un effet en retour fort

sur le corps du locuteur ; qu'une relation d'iconicité relie le contact entre la pointe de la langue et les dents à la détermination d'une limite. Le pré-sémantisme qui est associé à la prononciation de la consonne /n/ est une régression totale à partir d'une limite.

Il convient de souligner que dans *encima*, après la nasale /n/ est articulée une fricative interdentale /θ/: la limite pouvant être ainsi constituée par la barrière des dents. L'implication du locuteur requise par le signifié de *encima* est clairement représentée du point de vue iconique dans son signifiant.

7. Conclusion

Par-delà les différences que présentent le français, l'italien et l'espagnol, on constate une cohérence propre à chaque système, dans le choix des phonèmes utilisés. Dans ces trois langues romanes, des relations d'iconicité interviennent au niveau phonématique et relient des caractéristiques articulatoires de phonèmes à des signifiés premiers spatiaux. Cette iconicité met en œuvre un lien forme-sens motivé dans les signifiants des adverbes étudiés.

Bibliographie

- BARBERI, Joseph-Philippe (1838). *Grand dictionnaire français-italien et italien-français*. Paris: Jules Renouard et C^{ie}/Rey et Gravier.
- COROMINAS, Joan (1955-). *Diccionario crítico etimológico de la lengua castellana*. Madrid/Berna: Editorial Gredos/A. Francke AG.
- CORTELAZZO, Manlio, Paolo ZOLLI (1980). *Dizionario etimologico della lingua italiana*. Bologna: Zanichelli Editore.
- GUILLAUME, Gustave (1975). *Le problème de l'article et sa solution dans la langue française*. Paris/Québec: Nizet/PU Laval.
- KWAPISZ-OSADNIK, Katarzyna (2022). *Diverse concettualizzazioni delle relazioni attraverso preposizioni neutre in italiano. Un approccio cognitivo*. Katowice: Wydawnictwo Uniwersytetu Slaskiego.
- PAGÈS, Stéphane (2018). A propos du /s/ de *hasta*: approche diachronique, systémique et submorphologique. Dans: É. BLESTEL & C. FORTINEAU-BRÉMOND (eds.). *Le signifiant sens dessus dessous. Submorphémie et*

- chronoanalyse en linguistique hispanique* (pp.55-75). Limoges: Lambert-Lucas.
- _____, (2021). Le trait submorphémique [+ nasal] en espagnol. Description et analyse dans le champ lexico-sémantique du nez et des morphèmes grammaticaux. Dans: D. LEEMAN et al. (éds). *La submorphologie motivée de Georges Bohas: vers un nouveau paradigme en sciences du langage. Hommage à Georges Bohas* (pp285-307). Paris: Honoré Champion.
- ROCCHETTI, Alvaro (1980). *Sens et Forme en linguistique italienne: étude de psychosystématique dans la perspective romane*. Thèse de Doctorat d'État. Sorbonne-Nouvelle Paris 3.
- SAFFI, Sophie et SOLIMAN L. T. (2009). Les issues romanes de *in* et de *inde*: *en / in / ne*, prépositions, pronoms et particules de gérondif en français et en italien. Dans: J.-M. MERLE. & Ch. ZAREMBA (éds.), *Travaux du CLAIX*, 21, 167-191.
- SAFFI, Sophie (2010). *La personne et son espace en italien*. Limoges: Lambert-Lucas. Ch.4, Espace buccal, référent spatial, 133-193.
- _____, (2014). Aspect et personne sujet dans les désinences verbales en italien et en français: une représentation basée sur un référentiel spatial phonologique. Dans: L. NOBILE (ed). *Formes de l'iconicité en langue française: vers une linguistique analogique*. Le Français Moderne - Revue de linguistique Française. 82 (1) (pp.201-242). Paris: CILF (conseil international de la langue française).
- _____, (2021). La hiérarchie vocalique en italien: proposition de signifiés premiers submorphologiques pour le trio antérieur /a/ vs /e/ vs /i/. Dans: D. LEEMAN et al. (eds). *La submorphologie motivée de Georges Bohas: vers un nouveau paradigme en sciences du langage. Hommage à Georges Bohas* (pp. 307-334). Paris: Honoré Champion.

Sitographie

- BÉNABEN, M. (2019). *Dictionnaire étymologique de l'espagnol*. <http://dictionnairefrancaisespagnol.net/Dictionnaire-etymologique-de-l-espagnol.pdf>. Consulté le 13/02/2022.
- PIANIGIANI, Ottorino (1907). *Vocabolario Etimologico della Lingua Italiana.. Dizionario etimologico online*, [URL: <https://www.etimo.it>]. Consulté le 13/02/2022

MENIN-SICARD, Anne, SICARD Etienne et BEZARD Marie (2016). Intérêt de la visualisation de la position et du mouvement des articulateurs pour améliorer l'intelligibilité: Plate-forme Diadolab. Dans: *XVIèmes Rencontres Internationales d'Orthophonie - ORTHOPHONIE ET TECHNOLOGIES INNOVANTES, UNADREO* (pp.261-290). Paris. <https://hal.science/hal-02408973>. Consulté le 13/02/2022.

TLFi: *Trésor de la langue Française informatisé*, <http://www.atilf.fr/tlfi>. ATILF - CNRS & Université de Lorraine. Consulté le 13/02/2022.

LES SÉQUENCES *S*, *F*, *ST* ET LA QUESTION DE L'ÊTRE: NOTES DE LECTURE SUBMORPHÉMIQUE

Dominique NEYROD

Université d'Angers et Le Mans Université,
Dominique.Neyrod@univ-lemans.fr

D'un autre côté est la pensée qui médite. C'est la pensée qui est en attente d'un en-tendre (Paulhac 2006: 48)

Résumé

On observe que dans le discours heideggérien les différentes déterminations de l'Être sont largement articulées au moyen de la séquence 'st' dans les verbes 'stand', 'stellen', 'stehen' et tous leurs composés, ainsi que dans certaines formes ('west', 'ist') du paradigme du verbe 'sein'. Racine indo-européenne porteuse du sens de stabilité, de permanence, représentation iconique du temps, incarnation de la notion de limite, de terme d'un processus, la séquence 'st' apparaît chez Heidegger propre à dire le 'Sein' et la 'Phusis' et nous le suivrons sur ce chemin dans la première partie de cet article. Dans la deuxième partie, nous nous intéresserons aux séquences 'f' et 's' présentes dans 'phusis': nous considérons qu'elles forment avec 'st' un groupe de submorphèmes dotés d'une forte motivation dans le cadre de la quête de l'Être poursuivie par Heidegger et nous proposons en conclusion de les envisager comme parole matricielle et comme expérience vitale incarnée.

Mots-clé: submorphologie motivée; Heidegger; question de l'Être; motivation du signifiant; linguistique.

1. Introduction

Dans un article récent, nous nous étions posé, à partir du paradigme de la submorphologie motivée, la question du sens et des emplois des verbes "être" dans les langues romanes¹ et nous avons convoqué dans le cadre de notre réflexion le

¹ *Ser/estar* en espagnol et portugais, *essere/stare* en italien, etc. Voir D. Neyrod (2021).

texte intitulé "Grammaire et étymologie du mot *être*" de Martin Heidegger, 2ème chapitre de *Introduction à la Métaphysique*. (Heidegger, 1967)

L'étude que nous présentons ici est un approfondissement de cet aspect de notre réflexion initiale, qui nous avait révélé la place des séquences sonores *s*, *f*, *st* dans les mots avec lesquels Heidegger poursuit la question de l'être (*die Seinsfrage*) à travers le grec et l'allemand. En tant qu'elles sont présentes dans l'expérience de la pensée et du dire du philosophe, ces séquences sonores *font sens*, *ont* du sens, et par conséquent sont bien des "unités significatives". Nous les considérons comme des submorphèmes lexicaux mimophoniques, dont nous voudrions ici envisager la gestuelle phono-articulatoire comme geste vivant, offrant une authentique expérience du "penser" et du "dire" ainsi qu'une expérience de lecture que nous appelons "lecture submorphémique".

Dans notre lecture, nous avons été frappée d'une part par la prégnance de la séquence *st* dans les mots utilisés par le philosophe (*stand*, *stehen*, *stellen*) pour cerner la réalité de l'Être, du *Sein*, et d'autre part, par le fait que ce sont ces mêmes mots qui définissent la φύσις (*phusis*), concept central de la pensée de l'Être chez Heidegger et vocable caractérisé du point de vue phono-articulatoire par les deux fricatives continues, *f* et *s*. C'est dans le cadre de cette problématique phono-articulatoire et phonosémantique que nous tenterons de suivre un moment Heidegger dans sa quête de l'Être.

2. La séquence submorphémique *st*

Considérant dans l'unité significative submorphémique la relation entre le signifiant et le signifié incarné, Didier Bottineau (Bottineau, 2022) voit dans *st* l'exemple d'une relation qu'il nomme "idolique", où la motivation entre les deux parties du signe est intrinsèque et il cite l'interjection latine "*st*", injonction à faire silence, l'équivalent du français "chut", qui présente la même séquence consonantique: fricative continue-occlusive dentale. C'est en effet un cas où le signifiant *est* sur le plan sonore ce qu'il *signifie* sur le plan de la communication, c'est-à-dire l'arrêt, la limite, le terme d'un processus, l'occlusive dentale *t* venant interrompre le flux continu de la sifflante.

La séquence *st* peut également être abordée comme étymon indo-européen, d'où provient, entre autres, le latin *stare* "se tenir (debout), (immobile, (ferme))"². (Gaffiot, 1934: 1480). Pour Robert Lafont, le schème *S-T.H2 est la verbalisation de "l'érection somatique propre à l'espèce humaine: *stat* "il se tient debout" (Lafont, 2001: 59). La séquence *st* a bien valeur ici de submorphème, présent dans les langues indo-européennes avec pour invariant notionnel les notions d'érection, de stabilité, de permanence, d'immobilisation (Ernout & Meillet, 1951: 1154-1156)³ et nous noterons qu'elle est largement représentée dans les langues germaniques⁴.

Enfin, la séquence *st* est en soi une structure temporelle, du fait qu'elle se développe dans deux unités, qui correspondent à deux événements phonosémiologiques successifs (le *t*, en position explosive, qui interrompt la continuité du *s*), contrairement à *s* ou *f* qui se développent dans une seule unité temporelle (une articulation continue accompagnée d'un flux d'air (Pagès, 2017: 89-100)). Elle est à ce titre une représentation iconique du temps. Notons d'autre part que les notions de stabilité, de permanence, d'immobilisation, tout comme les notions de limite et d'arrêt, incluent nécessairement la dimension temporelle.

C'est par la séquence *st* que sont articulées dans le discours de Heidegger, les différentes déterminations de l'être: "être au temps", "être stable", "être limité" ou "être terminé".

2.1. L'être comme "être au temps"

"En 1927, dans *Être et temps* [*Sein und Zeit*]" écrit François Paulhac "le temps était l'horizon transcendantal de l'être".

Le travail préparatoire pour faire émerger l'être du *Dasein* [...] consiste à l'envisager dans l'horizon de la temporalité. [...] L'homme de Heidegger [...] est dans un champ de possibles, déterminé par son "a-venir". [...] en attente d'un futur qui s'avance vers lui, le rend "passé" et "ayant à être pour la mort". (Paulhac 2006: 25)

² Pour les multiples dérivés et l'étymologie, voir A. Ernout et A. Meillet, *Dictionnaire étymologique de la langue latine. Histoire des mots*, Librairie Klincksieck, 1951, art. *stō*, p. 1149.

³ Racine "stā-: stā-: English meaning to stand. German meaning stehen, stellen". (Pokorny 1959).

⁴ "Dans les langues germaniques, la combinaison *st* est largement représentée: dans le lexique, comme classificateur notionnel (notion d'immobilité, fixité, interception); et dans le système grammatical, avec la même valeur appliquée à des processus abstraits de formation du sens (système de la personne; degré des adjectifs: superlatif". (Bottineau 2010: 34).

Ces deux mots, *Sein* et *Zeit*, ces deux mots presque homophones, déclarent en effet, si on en fait une lecture submorphémique, la collusion entre "être" et "temps" : la fricative continue *s* ([z]) de *Sein*, structure unique donc atemporelle, se développant dans *Zeit* en deux unités disjointes *z* et *t*, qui recomposent la séquence *st*, image du temps. "*Sein* dans *Sein und Zeit* n'est pas autre chose que *Zeit*" écrit Heidegger (1968: 36), qui poursuit, au sujet des verbes "être" (*Sein*), εἶναι (*eivai*) ou *esse*: "En réalité, cet εἶναι veut dire: être présent. [...] dans l'être-présent règnent, non pensées et celées, présence *actuelle* et persistance dans la *durée*, se déploie le *temps*" (Heidegger, 1968: 37, nous soulignons).

Rappelant "ce qu'enseigne la linguistique au sujet des racines auxquelles remontent les flexions du verbe "être [*Sein*]", Heidegger en compte trois qui "nous fournissent les trois significations initiales immédiatement parlantes: vivre, s'épanouir, demeurer" (Heidegger, 2005: 63).

La troisième racine n'apparaît que dans le système de flexions du verbe germanique *sein*, c'est **ues*, sanscrit *vasami*, germanique *wesan*, habiter, séjourner, se tenir; à **ues-* se rattachent φεστία, φάστν, *Vesta*, *vestibulum*. C'est à partir de là que se forment en allemand [...] *wesen* (déployer son être) [...]. Le substantif *Wesen* ne signifie pas à l'origine l'essence, le ce-que-c'est [*das Was-sein*], la *quidditas*, mais la demeure comme présent de ce dont règne la présence [...] (*Ibid.*)

Cette racine est la racine indo-européenne *ues-1*⁵ signifiant "rester, vivre" et qui connaît un dérivé *ues-ti-s*, signifiant "séjour" et "arrêt", qui se retrouve dans de nombreuses langues indo-européennes. Cette forme dérivée en *-ti* recompose le submorphème *st* pour des significations incluant l'idée du temps à travers celle du séjour (sanscrit *vasati*, il séjourne, *vastu*, emplacement, grec *astu*, ville), donc de la permanence, ou de la "demeurance". Le verbe *sein* compte peu de formes flexionnelles en *st*, et c'est avec *stand* et *stehen*, que Heidegger veut déterminer l'être. Par exemple:

Or le fait de se tenir érigé dans toute sa stature [*Da-stehen*], de parvenir à une certaine tenue [*Stand*] et d'y trouver une *stabilité* [*Stand*], c'est là ce que les Grecs entendent par *être* [*Sein*] (*Ibid.* p. 39).

La séquence *st* est tout aussi prégnante lorsqu'il s'agit de définir la vie, le vivant, au sujet de la racine **es*, pourtant constituée de la seule fricative sifflante

⁵ "ues-1. English meaning to stay, live, spend the night. German meaning verweilen, wohnen, übernachten. Derivatives ues-ti-s 'Aufenthalt'" (Pokorny 1959).

continue, simple flux d'air et "icône du souffle", comme l'écrit Robert Lafont (Lafont, 2001: 44) :

La racine la plus ancienne, l'étymon proprement dit est *es-, en sanskrit asus, la vie, le vivant, ce qui se tient [steht] en soi-même, ce qui va et repose à partir de soi-même: ce à quoi il ne tient qu'à soi de se tenir [Eigenständige] (Heidegger 2005: 61).

Il en est de même lorsqu'il s'agit d'explicitier le sens du grec φῦω (*phuô*) au sujet de la racine *bhû-/*bheu. De la fricative bilabiale *f*, simple décollement des lèvres qui s'entrouvrent et laissent passer l'air, on peut dire qu'elle est le geste de l'éclosion et c'est d'ailleurs ainsi que l'interprète Heidegger:

Cette racine *bhû fut interprétée jusqu'à présent comme nature et comme "croissance", conformément à la conception usuelle et superficielle de φύσις et de φύειν [pousser, faire naître, faire croître]. A partir de l'interprétation puisée à la source qui se dégage de la confrontation avec le commencement de la philosophie grecque, le "croître" s'avère être une éclosion [...]" (*Ibid.*).

Néanmoins, c'est avec *Stand* que Heidegger explique le verbe φῦω:

L'autre racine indo-européenne est *bhû-/*bheu. S'y rattache le grec φύω, s'épanouir, étendre son règne, en venir à se tenir [zu Stand kommen] et à se maintenir [im Stand bleiben] à partir de soi-même.

Ainsi *sein*, comme *asus*, comme φῦω, se laissent définir par les verbes *stand* ou *stehen*, issus de la racine indo-européenne *stā-* se tenir debout, que les langues romanes ont intégrée formellement comme verbe "être". A la question que Heidegger pose lui-même:

[...] comment et en quoi cette triple provenance [les 3 étymologies de *sein*] se laisse-t-elle penser de manière unitaire? [...]. En quoi réside notre dire de l'*être* – d'après toutes les flexions qui sont les siennes dans la langue?

on pourrait répondre que "le dire de l'être" c'est *st*. Ce que le philosophe déclare lui-même d'une certaine façon lorsqu'il écrit:

Il y a ceci de remarquable que dans toutes les langues indo-européennes le "est" [*ist*] (gr. ἔστιν, lat. *est*...) se maintient dès le début" (*Ibid.*).

2.2. L'être comme "être-stable"

La stabilité est une autre détermination de l'être, qui est présentée par le philosophe comme une modalité du temps, conçu comme durée ("constance" [*ständig*]) en même temps qu'une limite initiale ("prenant à partir de là son essor"):

"Être" [*sein*], cela revient à dire pour les Grecs: *stabilité* [*Ständigkeit*], au double sens de:

- 1) Se-tenir-en-soi [*In-sich-stehen*] comme prenant à partir de là son essor [*Ent-stehendes*]⁶ (φύσις)
- 2) En cette stabilité trouver sa "constance" [*ständig*], s'y attarder (οὐσία) [*ousia*] (Heidegger 2005: 47)

C'est la "tenue" (comme en français "tenir une note"). "Tenue", "constance", "stabilité", "limite" se conjuguent dans la définition suivante de l'être de l'étant rythmée par la séquence *st* dans les verbes *stehen*, *stand* et leurs dérivés. Le texte français rend compte de cette structure sonore et présente un grand nombre d'occurrences de *st* ("se tenir" et ses dérivés "se contient", "se détient", "stature", "stabilité", "stable", "s'installe", "consiste"⁷, "constance", et même "s'y attarder" dans la citation ci-dessus) qui constituent une sorte de basse continue, un discours submorphémique tissé avec le discours grammatical et lexical

Or le fait de se tenir érigé dans toute sa stature [*Da-stehen*], de parvenir à une certaine tenue [*Stand*] et d'y trouver une stabilité [*Stand*], c'est là ce que les Grecs entendent par être [*Sein*]. Ce qui, de la sorte, parvient à une certaine tenue [*Stand*], devient en soi-même stable [*ständig*], s'installe [*schlägt*]⁸ de soi-même librement dans la nécessité de sa limite [...] Ce qui se tient et se contient à partir de sa propre limite, ce qui se détient et consiste en cette constance [*ständige*], c'est l'être de l'étant [...]" (Heidegger 2005: 39).

2.3. L'être comme être-limité⁹, comme être-terminé

La "tenue" va de pair avec une autre détermination de l'être: c'est la limite, le terme. "Limite et terme sont cela grâce à quoi l'étant commence à être" (Heidegger, 2005: 41).

⁶ Précisons que *ent-stehen* véhicule la notion de naissance, d'émergence, et non l'idée du vol que suggère "prendre son essor".

⁷ Au XV^e s., "consister" signifiait "se maintenir en un certain état" (TLFi: <https://www.cnrtl.fr>).

⁸ La fricative chuintante continue à l'initiale et l'occlusive dentale finale recomposent dans *schlägt* la séquence *st*, discontinue.

⁹ La limite est une notion-clé du discours sur l'étant de Parménide dans l'interprétation qu'en donne B. Cassin (1998). La philosophe intitule même un paragraphe de sa présentation: "Le scénario identitaire et la mise en scène de la limite [souligné par nous]" (p. 53). Au sujet du fragment VIII elle écrit: "*To eon*, l'étant, est le moment de la plus grande contrainte exercée sur le "est": la limitation est essentielle à la forme sujet. L'étant est tenu, maintenu, ligoté: tel est le sème le plus insistant et le plus caractéristique de l'étant" (p. 55). L'étant est limité par la "justice", la "nécessité", le "destin" et par la "règle" selon laquelle l'étant est "non-dépourvu de fin" (*ouk ateleutêton*, non-privé de τέλος). Ajoutons que le fragment VIII du "Poème" de Parménide est le fameux récit du chemin, de la voie "est" (ἔστι).

Le terme, c'est το τέλος (*to télos*) (où apparaît la séquence *st*, discontinue et inversée, *t, s*)¹⁰ "qui ne signifie pas but ni fin" et "n'est nullement compris en l'occurrence en un sens négatif" (Heidegger, 2005: 39). "Le terme est terminaison au sens d'un achèvement ayant trouvé la plénitude d'un accomplissement" (*Ibid.*: 41).

La limite est avant tout la stabilité: "ce n'est pas cela où quelque chose cesse" (Heidegger, 1968: 529).

La limite, c'est chaque fois ce qui limite –le délimitant et déterminant, ce qui donne maintien et stabilité, ce grâce à quoi et en quoi quelque chose a origine et est (*Ibid.*).

Parvenir à une tenue signifie dès lors: avoir conquis sa limite propre, être parvenu à sa propre délimitation (Heidegger 2005: 39).

"Pour les Grecs" ajoute Heidegger, l'"être" signifie *l'entrée en présence dans ce qui n'est pas en retrait*" et "être présent (*an-wesen*) veut dire [...]: *une fois apparu, durer dans le non-caché*" (Heidegger, 1958: 267). On peut lire cette apparition ("se déploie"), cette durée ("se tient"), ce non-caché ("s'expose") qui est le "est" dans la citation suivante où dans chaque verbe résonne le *st*, qu'il soit issu de la racine *stā-* (*steht* et *stellt*), ou de deux des racines du verbe *sein*, **ues-* et **es-* (*west*, *ist*):

Quelque chose se déploie [*Etwas west an*], se tient en soi-même [*es steht in sich*] et ainsi s'expose [*und stellt sich so dar*]. Autant dire est [*es ist*] (*Ibid.*: 41).

C'est la *Gestellung*, ainsi commentée par François Fédier:

La *Gestellung* est l'ensemble unique de tous les modes de l'entrée dans la présence qui ont pour trait commun de mettre, d'instituer: d'in-staller, bref de faire venir l'étant à sa stature propre. D'où l'expression de Heidegger: *die Gestellung in die Gestalt* – où l'on comprend que la *Gestalt*, la "forme" ou, mieux, la stature, n'est qu'en tant qu'elle est la "fin" d'une *Gestellung* (Heidegger 1968: 534, note 1).

Les mots "entrée" et "fin" nous paraissent significatifs pour notre propos: le mot "entrée" en ce qu'il suppose une limite initiale, ce qui, en termes de lecture submorphémique, correspond à l'occlusion initiale qui rend possible l'articulation d'une consonne occlusive, en l'occurrence *t*; le mot "fin", qui, dans l'optique de notre séquence *st*, renvoie à la *terminaison*, peut-être à la *délimitation* du

¹⁰ Si Georges Bohas a mis en lumière pour l'arabe le principe de réversibilité des submorphèmes, le principe contraire de non-réversibilité des éléments consonantiques des racines indo-européennes est soutenu prudemment par Dennis Philps, dans la mesure où le sens de la racine serait donné par la 1^{ère} consonne (Philps 2021: 180). Néanmoins, dans τέλος, la séquence discontinue *ts* a bien le sens de *st*.

processus lancé par l'articulation de *s*, fricative continue sans limite initiale ni finale.

Sa propre fin est pour l'homme, qui est "être pour la mort", "une détermination intrinsèque de son être"¹¹ et la séquence *st* mime cette réalité de l'être, l'occlusive dentale rompant la continuité de la fricative sifflante et produisant l'arrêt du souffle. Relation "idolique", pour reprendre le terme de Bottineau, entre le signifiant et le signifié incarné, qui trouve une verbalisation radicale dans ce vers de la Huitième élégie de R. M. Rilke: "Oder jener stirbt und ISTS", "Tel autre meurt et il l'est", où le pronom "l'" renvoie à "ce qui n'est nulle part et que rien ne limite", dans le passage suivant:

Toujours c'est le monde, / et jamais ce qui n'est nulle part et que rien ne limite:/ le pur, l'insurveillé, que l'on respire,/ que l'on sait infini et ne convoite pas. Dans son enfance/ tel s'y perd en silence et en est/ ébranlé. Tel autre meurt et il l'est (Rilke 1943: 84-85).

La question de la limite est à la base du "différend" qui oppose Rilke et Heidegger sur la question de l'être. Elle va de pair avec la notion de l'"Ouvert" (*das Offene*).

"Ce que Rilke nomme ici l' "Ouvert" [dans le premier vers de la Huitième Élégie "De tous ses yeux la créature voit l'"Ouvert"] et qu'il entend comme "l'espace pur dans lequel infiniment fleurissent et se perdent les fleurs"¹², c'est-à-dire comme "monde" et comme "libre" ou "pur", Heidegger l'interprète comme l'unité de la nature conçue comme un flux permanent et inconscient que subit passivement la créature animale" (Mattei 2004)¹³.

L'absence de limite, de "*finis*" caractérise l'Ouvert de Rilke, que seul l'animal peut voir car il "a toujours son déclin derrière lui"¹⁴ et "il avance dans l'Éternité, comme coulent les sources"¹⁵, "*frei von Tod*" libre de mort, en totale contradiction avec le *Sein zum Tode*, "l'homme de Heidegger "ouvert à" c'est-à-dire non terminé, encore sur le mode du possible, ayant encore à mourir" (Paulhac, 2006: 25).

¹¹ "Le *sum moribundus* (je suis destiné à mourir) a remplacé le *cogito sum*. Seul donne son sens au "je suis" le sentiment de sa propre mort qui, pour le *Dasein*, n'est pas un événement du monde puisqu'elle constitue la fin de celui-ci mais une détermination intrinsèque de son être" (Paulhac 2006 : 29).

¹² La traduction, beaucoup plus heidegérienne, de Roger Munier dit: "le pur espace devant nous, en quoi les fleurs *sans fin éclosent*" (souligné par nous). Voir R. M. Rilke (1998).

¹³ En ligne: <https://doi.org/10.4000/noesis.28>.

¹⁴ Ce que Heidegger contredit: "Seul l'homme meurt. L'animal périt. La mort comme mort, il ne l'a ni devant lui ni derrière lui" (Heidegger 1958: 212).

¹⁵ Là encore, l'opposition entre les conceptions de Rilke et de Heidegger se fait presque terme à terme: l'Éternité, *aeternitas* est pour Heidegger le *nunc stans*, qui se dresse dans sa limite, alors que l'Éternité de Rilke serait plutôt le *nunc fluens*, la *sempiternitas* de Heidegger. Voir (Heidegger 1968: 530).

3. Les submorphèmes *f* et *s* et la φύσις (*phusis*).

On ne peut ignorer dans le mot φύσις la prégnance de ces deux fricatives, la labiale *f* et la sifflante *s*. Cette dernière, simple flux d'air passant entre les lèvres entrouvertes, est un processus non-délimité, alors que la labiale *f* implique un début qui est le décollement des lèvres qui laissera passer le souffle, ce que nous avons appelé "geste de l'éclosion". C'est cette labiale qui donne à la racine indo-européenne sa coloration notionnelle, "gonfler, enfler"¹⁶, qui est pour Heidegger celle du mot φύσις, "qui dit ce qui s'épanouit de soi-même (par ex. l'épanouissement d'une rose), le fait de se déployer en s'ouvrant et, dans un tel déploiement, de faire son apparition [...]" (Heidegger, 1967: 26).

Ainsi, le geste phonoarticulatoire de *f*, c'est la φύσις. La φύσις est l'être (*Sein*) et l'étant (*seiende*), elle est aussi le "se-tenir-en-soi [*das In-sich-stehen*] comme prenant à partir de là son essor [*als Ent-stehendes*]" (Heidegger, 2005: 46-47). Le commentaire de François Fédier sur les verbes *stehen* et *entstehen* souligne l'existence de la limite initiale ("à partir de l'entrée dans la présence", "sortir de", "à partir de quelque chose") nécessaire à l'événement et au geste de l'éclosion. Il relie aussi la φύσις au *st*, à travers *stare* "être debout" et τέλος "terme, fin":

Stehen, c'est "être", au sens de stare: être debout – mais être debout comme ce qui est venu se mettre debout, et que menace sans cesse une chute, bref: "être", compris à partir de l'entrée dans la présence. [...]. Ent-, c'est la particule qui dit la mise en mouvement qui libère, la marche qui fait sortir de, et cela dans la direction précise d'un "but" (τέλος). [...]. Entstehen, c'est donc "être" à partir de quelque chose, de sorte que cet être parvienne à son complet épanouissement [...] (Heidegger 1968: 559, note 1).

Qu'est-ce encore que la φύσις? C'est un genre du "produire" ou plus exactement du "pro-duire (=conduire dans le "en avant" de l'ouvert)" (Heidegger, 1968: 561, note 2):

Produire (*Her-stellen* = *installer*, placer, poser à partir d'ailleurs) ne peut alors plus vouloir dire "faire" mais [...] laisser advenir au présent – entrée dans la présence. [...]. Au lieu de *Entstehung* [...] il faudrait dire *Ent-stellung*, non pas au sens habituel [mais dans celui où] un étant particulier – est posé (installé dans sa consistance) et ainsi *est* (Heidegger 1968: 562).

¹⁶ La consonne initiale de la racine indo-européenne est l'occlusive bi-labiale /b/ (additionnée ou non d'une laryngale) dont l'articulation implique une fermeture initiale et un gonflement des joues au moment d'expulser le souffle, particulièrement lorsque cette consonne est suivie de la voyelle arrondie [u]: "b(e)u-2, bh(e)ũ-, english meaning to swell, puff, german meaning aufblasen, schwellen" (Pokorny 1959) autrement dit "gonfler, enfler", qui est la description même du geste articulatoire.

Et à propos d'un autre passage qui dit "[...] die angesprochen wird als Entstellung in den Ent-stand", le traducteur commente:

Il faut comprendre cet *Ent-stand* comme l'aboutissement du mouvement qu'est l'*Entstellung*. *Ent-stand*, c'est donc le *Stand* abouti, c'est-à-dire parvenu à sa fin (τέλος): ce qui se tient en soi dans la complète libération de soi-même [...] (Heidegger 1968: 564-565, note 2).

Enfin, comme le suggère sa lecture submorphémique, la φύσις est l'ouvert:

La φύσις est cheminement, cheminement en tant qu'ouverture pour s'épanouir (*Ibid.*: 568).

La φύσις est l'être même [...] (Heidegger 2005: 27). Et le déploiement de l'être, c'est de se déclore, de s'épanouir, de ressortir dans l'ouvert du non-retrait- φύσις (Heidegger 1968: 582).

Dès *Sein und Zeit* le philosophe détermine l'homme comme être-au-monde. "Le caractère du *Dasein* (humain) [est] d'être ouvert à, de sortir hors de lui-même, d'être tourné vers ce qui est extérieur à lui-même [...]" (Paulhac, 2006: 20). C'est "l'ek-sistence" (ou ek-sistance) qui "ne coïncide pas, ni dans son contenu, ni dans sa forme avec l'existencia [par opposition à essentia]. Dans son contenu, l'ek-sistence signifie ex-stase en vue de la vérité de l'être" (Heidegger, 1966: 83).

La création du terme "ek-siste/ance" répond à

l'indigence de pensée et la terne platitude avec lesquelles on dit "existence" et "exister" pour désigner l'être, [qui] attestent une fois de plus à quel point l'être nous est devenu étranger [...].

En effet,

Être, cela revient à dire pour les Grecs *stabilité* [...]. Ne-pas-être signifie dès lors: ne pas se maintenir en une telle stabilité n'ayant dû qu'à elle-même son propre surgissement, être déstabilisé: ἐξίστασθαι¹⁷ [*existasthai*]– "existence", "exister" veut donc dire précisément, pour les Grecs: ne-pas-être (*nicht-sein*) (Heidegger 2005: 47).

C'est ce que, dans les termes de notre lecture submorphémique, nous pourrions nommer "la sortie du *st*".

Mais l'événement crucial de l'ouverture est la parole, le "tracé-ouvrant (*der Aufriss*)" (Heidegger, 1976: 238), et cette parole est nomination. "L'être, [répète Heidegger], [...] c'est le don de nommer qui n'est don qu'en tant qu'il est reçu [...] (Paulhac, 2006: 51)". La collusion entre l'être et la parole est totale et radicale; c'est cet "événement mystérieux qu'est la nomination, le fait, pour la

¹⁷ ἵστημι (*istêmi*): "(se) placer debout" , "se tenir, demeurer, rester" ; ἐξίστημι (*existêmi*)" (faire) sortir de". Voir Bailly (1895).

totalité des étants-existants réels et possibles –de se révéler dans la *parole humaine*" (Dastur, 2003: 117, citée par Paulhac, 2006: 52, nous soulignons):

[...] c'est seulement le mot qui amène la chose, quelle qu'elle soit, en tant que l'étant qui est –qui l'amène et l'installe dans cet "est", l'y tient, l'y maintient et gouverne sa tenue [...] le mot "est" lui-même cela qui tient la chose en tant que chose [...] (Heidegger 1976: 172).

Dans les écrits de Heidegger, la "parole" du mot se présente volontiers sous les traits d'un discours étymologique, largement dépassé, d'ailleurs, dans la réflexion qu'il suscite. Le philosophe en prend acte lui-même avec humour au moment de questionner le mot *Ding*:

Le soupçon se fait jour que notre effort pour arriver à une expérience de l'être de la chose pourrait être fondé sur l'arbitraire d'un jeu étymologique. L'opinion se confirme, elle se répand déjà partout, qu'au lieu de considérer les rapports essentiels, nous ouvrons simplement le dictionnaire. Mais c'est le contraire de ce qu'on craint qui est ici le cas (Heidegger 1958: 207).

Quant à nous, c'est comme parole *matricielle* (pour reprendre le concept de *matrice* pré-linguistique de la TME de Bohas) que nous envisagerons la submorphémie dans notre conclusion.

4. Conclusion: la submorphémie comme parole

[...] la notion d'incarnation corporelle et de biomécanique caractérise fondamentalement les traits dont on a besoin pour développer une véritable phonologie qui ne contourne pas le phénomène qu'elle vise à décrire: la parole humaine (Bottineau 2021: 127).

Cette phonologie est en train d'émerger dans les travaux d'un certain nombre de chercheurs spécialistes des langues sémitiques et des langues indo-européennes¹⁸. Dans le cadre de notre étude, nous ne retiendrons que les notions de "trait" et de "parole". Les séquences submorphémiques qui nous ont intéressées s'opposent principalement par les traits continu (*s, f*) vs occlusif (*t*) et à un niveau plus primaire encore, par une simple gestuelle buccale, ouvrir vs fermer. Et telle est *leur parole*: l'opposition de l'ouverture buccale permettant l'exhalaison

¹⁸ Nous pensons bien sûr à la TME (Théorie de la matrice et des étymons) de Georges Bohas et aux importants travaux de ses disciples pour l'arabe et pour l'hébreu; ainsi qu'à la TSG (Théorie sémiogénétique de l'émergence et de l'évolution du signe linguistique) de Dennis Philips pour l'indo-européen, à la TSS (Théorie de la saillance submorphologique) de Michaël Grégoire pour l'espagnol, à la cognématique de Didier Bottineau ainsi qu'aux travaux des spécialistes de différentes langues (anglais, français, italien, espagnol, etc.) qui apportent leurs contributions à cette construction.

continue du souffle (*s*, "icône du souffle")¹⁹ et de sa fermeture, qui interrompt le processus précédent (*st*); le passage de la fermeture à l'ouverture (*f*, geste de l'éclosion).

Aux "profils impressifs et gestuels de la TME ("courbure", "nasalité", "coup", "traction") ou [aux] schèmes moteurs de la semiogenèse (par exemple *kn* "articulation [...]") (Bottineau, 2021:115) associés aux constituants submorphémiques, il faudrait ajouter la notion de parole car le submorphème n'a pas de sens lexical et ne peut être que parole, telle que la décrit Dennis Philips (Philips, 2021: 199) comme unité primitive d'interaction verbale ayant pour signification la gestuelle articulatoire elle-même qui la produit et qui se constituera peu à peu en langues(s) et en pensée. Et même en "outil de la pensée". Car, comme l'auront montré nos "notes de lecture submorphémique", dans les séquences submorphémiques *f*, *s* et *st* s'inscrit, pour nous, humains, qui "entendons parler la parole" (Heidegger, 1976: 241) une expérience initiale, corporelle et phonomimétique, l'expérience vitale incarnée de tout être humain, qui traverse en maints endroits la pensée de l'Être.

Bibliographie

- BAILLY, Anatole [1895]. Dictionnaire Grec-Français. Hachette & Cie.
- BOTTINEAU, Didier (2021). La théorie des matrices et étymons (TME) de Georges Bohas comme morphophonosémantique lexicale, générative, opérative et incarnée. Dans: D. LEEMAN et al. (ed.), *La submorphologie motivée de Georges Bohas: vers un nouveau paradigme en sciences du langage*. Paris: Honoré Champion.
- BOTTINEAU, Didier (2010). La submorphologie grammaticale en espagnol et la théorie des cognèmes. Dans: G. LE TALLEC-LLORET (éd.) *Vues et contrevues*, Limoges: Lambert-Lucas.
- CASSIN, Barbara (1998). *Parménide, Sur la nature ou sur l'étant. La langue de l'être ?* Paris: Seuil.
- DASTUR, Françoise (2003). Heidegger et la question anthropologique, Louvain-Paris: Peeters.
- ERNOUT, Alfred & Antoine MEILLET (1951). *Dictionnaire étymologique de la langue latine. Histoire des mots*, Librairie Klincksieck.
- GAFFIOT, Félix (1934). *Dictionnaire illustré Latin-Français*. Librairie Hachette.

¹⁹ "Le trait [+ continu] [...] entretient un rapport mimophonique assez clair avec la notion de "souffle" ou de "mouvement de l'air" écrit Bruno Paoli au sujet de l'arabe et de deux matrices relatives au "nez" et aux "mouvements de l'air" dans la TME de Georges Bohas. Voir (Paoli 2021: 233).

- HEIDEGGER, Martin (1976). *Acheminement vers la parole* [*Unterwegs zur Sprache*, 1959]. Paris: Gallimard.
- _____, (1958). Logos. (Héraclite, fragment 50). Traduction PRÉAU, André, *Essais et conférences* [*Vorträge und Aufsätze*, 1954], (pp. 249-278). Gallimard.
- _____, (1968). Ce qu'est et comment se détermine la φύσις. Traduction FÉDIER, François, *Questions I et II*, (pp. 473-582). Paris: Gallimard.
- _____, (1968). *Qu'est-ce que la métaphysique?* Introduction. Traduction MUNIER, Roger, *Questions I et II*, (pp. 23-45). Paris: Gallimard.
- _____, (2005). *Grammaire et étymologie du mot "être"*. Traduction DAVID, Pascal. Paris: Seuil.
- _____, (1966). Lettre sur l'humanisme Traduction MUNIER, Roger, *Questions III*. Paris: Gallimard.
- _____, (1958). La chose. Traduction PRÉAU, André, *Essais et conférences*, (pp. 194-218). Paris: Gallimard.
- _____, (1967). *Introduction à la métaphysique*. Traduction KAHN, Gilbert (*Einführung in die Metaphysik*, Cours du semestre d'été 1935 à l'Université de Fribourg, Max Niemeyer, 1952). Paris: Gallimard.
- LAFONT, Robert (2001). *Praxématique du latin classique*. Paris: L'Harmattan.
- MATTEI, Jean-François (2004). L'ouvert chez Rilke et Heidegger, *Noesis* 7/2004. <https://doi.org/10.4000/noesis.28>.
- NEYROD, Dominique (2021). Être dans les langues romanes à la lumière de Heidegger et de la submorphologie motivée. Dans: D. LEEMAN et al. (éds.), *La submorphologie motivée de Georges Bohas: vers un nouveau paradigme en sciences du langage*, (pp. 335-355). Paris: Honoré Champion.
- PAGÈS, Stéphane (2017). Analysis of the ser/estar opposition based on the origins and evolution of {st} salienting: a submorphological and enactive approach, *Signifiances (Signifying)*1 (3), 89-100.
- PAOLI, Bruno (2021). La TME en question(s): données, corpus, matrices, étymons, augments, iconicité. Dans: D. LEEMAN et al. (éds.), *La submorphologie motivée de Georges Bohas: vers un nouveau paradigme en sciences du langage*. Paris: Honoré Champion.
- PAULHAC, François (2006). *Quelques pages sur Heidegger*. Vrin.
- PHILIPS, Dennis (2021). Le concept d' "invariant" dans la théorie des matrices et des étymons de Georges Bohas. Dans: D. LEEMAN et al. (éds.), *La submorphologie motivée de Georges Bohas: vers un nouveau paradigme en sciences du langage*. Paris: Honoré Champion.
- POKORNY, Julius (1959). *Indogermanisches etymologisches Wörterbuch*, 2 tomes, A. Francke, Berne/Munich.
- RILKE, Rainer M. (1943). *Les Élégies de Duino. Les Sonnets à Orphée*. Traduction ANGELLOZ, Joseph. F. Paris: Aubier-Montaigne.

RILKE, Rainer M. (1998). *La huitième élégie de Duino de Rainer Maria Rilke*, traduite et commentée par MUNIER Roger. Paris: Fata Morgana.

LE PROJET *DICTIONNAIRE DES SÉQUENCES BILITÈRES INITIALES DE L'ARABE CLASSIQUE*

Jean-Claude ROLLAND
jclrolland@hotmail.com

Résumé

On avait depuis longtemps constaté que des racines arabes parasynonymes avaient une séquence bilitère en commun, généralement la séquence initiale. Ce constat a abouti à la Théorie des étymons et matrices de Georges Bohas. Il était temps de procéder à une étude exhaustive des séquences initiales qui seule permettrait de valider définitivement cette théorie.

Le Dictionnaire arabe-français de Kazimirski offrait la garantie d'un honnête corpus de données. Le travail en cours, réalisé aux trois quarts, consiste à rassembler en un même chapitre tous les items lexicaux dotés de la même séquence initiale, à les regrouper en racines, noms-bases, termes scientifiques ou techniques, et emprunts. Les racines, le plus souvent polysémiques, sont fractionnées, réorganisées et regroupées en fonction de leurs sens. Les items isolés apparaissant comme relevant d'une autre séquence radicale y sont renvoyés.

Mots-clés : Lexique de l'arabe classique, séquence initiale, séquence bilitère, séquence radicale, noms-bases, emprunts

1. La naissance du projet

Dans son grand *Dictionnaire arabe-français*, Albin de Biberstein Kazimirski¹ avait rassemblé, traduit en français et classé les données recueillies par lui-même et une part importante de celles de ses prédécesseurs, notamment les auteurs du *Lisân*² et du *Qâmûs*³. Cette publication marqua une date importante dans l'histoire des études arabes en langue française : malgré ses imperfections, le « *Kazimirski* » reste, pour l'arabe classique, la référence bilingue indispensable des arabisants francophones. Son auteur avait respecté la grande tradition des lexicographes

¹ Kasimirski, Albin de Biberstein, *Dictionnaire arabe-français*, Paris, Maisonneuve et Cie, 1860.

² Ibn Manzūr (XIII^e), *Lisān al-'Arab*.

³ Al-Firūzābādī (XIV^e), *Al-Qāmūs al-muḥīt*.

arabes et orientalistes qui consistait à placer au sein d'une même notice tous les mots du lexique apparemment dérivés d'une même structure triconsonantique, et à présenter les notices dans l'ordre alphabétique de ce que l'on appelle les "racines". Le résultat en est que, en raison de la polysémie notoire des racines arabes ; la plupart desdites notices sont forcément très hétéroclites, en dépit d'un semblant de classement sémantique à l'aide de numéros d'ordre auxquels il ne faut surtout pas donner une valeur chronologique ou même logique. À titre d'exemple, voici, donnés dans cet ordre, les divers sens des formes verbales placées sous l'entrée \sqrt{dmm} (volume I, page 728) :

Enduire de qqch (p. ex., les douves, de goudron ; une maison, de plâtre ; les yeux, de collyre).

Boucher les trous avec de la terre, de la boue (se dit des souris des champs).

Aplanir, rendre uni, égal (le sol).

Administrer une correction très dure, pour ainsi dire, aplatir qqn à force de coups.

Jeter par terre, renverser.

Couvrir (une femelle).

Soumettre, dompter.

Anéantir, exterminer

Marcher vite.

Teindre (une étoffe).

Teindre en rouge.

Rendre lourd, pesant.

Se conduire mal, agir mal.

Être petit, mal bâti, et être regardé avec dédain à cause de son apparence chétive.

Être très gras, chargé de graisse.

Enduire (l'œil de collyre, d'onguent).

Commettre de vilaines actions, se conduire indignement.

Avoir engendré un fils indigne, un vaurien (se dit d'un père qui a un tel fils).

La polysémie et le désordre sautent aux yeux. Le *Kazimirski*, comme les dictionnaires arabes médiévaux, est un inventaire des diverses formes visuellement rattachables à chaque racine. Les significations ne sont données qu'à titre informatif ; elles ne sont prises en compte ni dans la microstructure des notices ni a fortiori dans la macrostructure de l'ouvrage. C'est pourquoi, si le *Kazimirski* continue à rendre d'indéniables services aux lecteurs qui n'y cherchent

que le sens d'un mot ou sa traduction, il ne peut satisfaire ni les lexicologues soucieux de savoir comment s'organise le lexique de l'arabe classique, ni les pédagogues désireux de rendre leur enseignement du vocabulaire un peu plus rationnel.

Quelques années avant la parution du *Kazimirski*, Ernest Renan avait publié son *Histoire générale et système comparé des langues sémitiques*⁴. Il y exposait sa fameuse hypothèse en ces termes :

On est ainsi amené à se représenter chaque racine sémitique comme essentiellement composée de deux lettres radicales, auxquelles s'est ajoutée plus tard une troisième, qui ne fait que modifier par des nuances le sens principal, parfois même ne sert qu'à compléter le nombre ternaire. Les monosyllabes bilitères obtenus par cette analyse auraient servi, dans l'hypothèse que nous exposons, de souche commune à des groupes entiers de radicaux trilitères offrant tous un même fond de signification. Ce seraient là, en quelque sorte, les éléments premiers et irréductibles des langues sémitiques (Renan 1855: 96).

Il fallut attendre près d'un siècle pour que des chercheurs s'appliquent enfin à vérifier la validité de l'hypothèse de Renan sur l'existence de « monosyllabes bilitères radicaux ». Georges Bohas en cite et discute notamment quelques-uns dans son ouvrage de 1997⁵. Il convient d'ajouter les nombreuses études conduites depuis sous la houlette de ce dernier ou inspirées par ses travaux.⁶ Il nous a dès lors semblé que le temps était venu de procéder à une réorganisation à la fois sémantique et formelle des données du *Kazimirski* à partir des séquences bilitères initiales.

Le projet d'entreprendre la rédaction d'un ouvrage traitant la totalité de ces 756 séquences est né du constat d'un manque : entre le toujours inachevé *Dictionnaire des racines sémitiques* de David Cohen *et alii*⁷ (désormais *DRS*) et le petit livre moins connu *Les étymons en arabe* de Bohas et Bachmar⁸, il n'existait pas d'ouvrage recensant systématiquement les séquences dotées d'une même charge sémantique. Le *DRS* signale succinctement la plupart d'entre elles

⁴ E. Renan, *Histoire générale et système comparé des langues sémitiques*, Imprimerie impériale, Paris, 1855, page 96. (Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France).

⁵ G. Bohas, *Matrices, Étymons, Racines*, Leuven-Paris, Peeters, 1997, pages 86 à 94.

⁶ On en trouvera la liste exhaustive dans G. Bohas, *Les composantes du lexique de l'arabe*, Paris, Geuthner, 2019, pages 115 à 122. On y ajoutera la thèse en anglais de B.V. Hecker, *The Biradical Origin of Semitic Roots*, The University of Texas, Austin, May 2007. (En ligne).

⁷ D. Cohen, *Dictionnaire des racines sémitiques ou attestées dans les langues sémitiques*, Paris / La Haye, Mouton (fascicules 1 et 2), 1970 ; Louvain / Paris, Peeters (fascicules 3 à 10), avec la collaboration de F. Bron et A. Lonnet, 1993-2012.

⁸ G. Bohas, K. Bachmar, « Les étymons en arabe. Analyse formelle et sémantique ». *Recherches*, n° 23, Beyrouth, Dar El-Machreq, 2013. Le w et le y y sont considérés comme de simples extenseurs.

pour l'ensemble du domaine sémitique, par exemple, dans le fascicule n° 2, les séquences BD « *couper* » (page 43), BH « *creuser, perforer* » (page 57), BK « *bouillonner, fermenter* » (page 63), ou encore, dans le fascicule n° 10, la séquence KT « *réunir, ramasser* » (page 1296), etc. En fait, on verra qu'en restreignant le champ à l'arabe et en analysant systématiquement toutes les racines, les séquences initiales attestées correspondent, dans leur grande majorité, aux séquences radicales. L'entreprise de Bohas et Bachmar allait bien dans ce sens mais, en limitant l'étude aux racines non ambiguës⁹ – ce qui était légitime dans un premier temps – les auteurs se privaient des nombreuses informations apportées par l'analyse des autres racines et ne pouvaient donner qu'une image très incomplète de l'organisation du lexique¹⁰. C'est ce vide lexicologique – et lexicographique – que nous avons eu l'ambition de combler ici en analysant systématiquement toutes les racines de l'arabe classique figurant dans la nomenclature du *Kazimirski* afin d'en extraire la séquence biconsonantique radicale et de pouvoir en conséquence opérer des regroupements morphologiques et sémantiques pertinents.

Comment savoir quelle est cette séquence biconsonantique radicale ? Pour ne prendre que l'exemple d'une racine triconsonantique du type $C^1C^2C^3$, trois séquences biconsonantiques sont en effet théoriquement candidates : C^1C^2 , C^1C^3 et C^2C^3 . Un survol rapide des colonnes d'un dictionnaire permet de constater que c'est *a priori* dans sa séquence initiale que se niche le radical d'une racine. Prenons un exemple : dans l'introduction de son ouvrage de 1997, page 6 et suivantes, Bohas met en regard la racine non ambiguë **وَضَف** \sqrt{wdf} – dont l'un des sens est *s'élançer et marcher d'un pas très rapide* – et la racine ambiguë **نَضَف** \sqrt{ndf} – dont l'un des sens est *se mettre à courir au galop*. Il relève à juste titre dans chacune d'elles la présence de la séquence *df* «*courir*». Cette observation représentait un progrès considérable par rapport à la présentation traditionnelle, mais notre travail permet d'aller beaucoup plus loin. Nous allons montrer pourquoi et comment.

⁹ Voir glossaire.

¹⁰ Dans son ouvrage de 2019 cité plus haut, Bohas introduit les noms-bases et les racines d'origine onomatopéique, et il intègre bien les racines ambiguës, mais, brûlant à notre avis une étape importante, il rassemble trop hâtivement ces racines sous des « matrices phoniques » où les « étymons » – nom donné par Bohas aux digrammes radicaux – n'occupent plus qu'une place subalterne.

Reprenons le même exemple : dans la partie de notre ouvrage consacrée à la séquence **df**, on trouvera regroupés dans cet ordre les items suivants :

ضفف *ḍafaf* “hâte, précipitation”

ضيف *ḍyf* – IV. “fuir, se sauver, se mettre à courir”

وضف *waḍafa* “s’élancer et marcher d’un pas très rapide (chameau)”

ضففر *ḍafara* “se mettre à courir”

ضففز *ḍafaza* “se mettre à courir”

غضف *ḡaḍafa* “se mettre à courir, se lancer en pleine carrière (se dit surtout d’une ânesse)”

Dans la partie consacrée à la séquence **nd**, on trouvera de même

نضو *ṇḍw* – **نضا** *naḍā* “dépasser, devancer en laissant l’autre en arrière (se dit d’un cheval qui court plus vite que l’autre), etc.”

نضب *naḍaba* “courir, etc.”

نضف *ṇḍf* – IV. “se mettre à courir au galop ; faire courir (p. ex. son chameau) au galop, etc.”

On voit que le *n* initial de **نضف** *ṇḍf* est peut-être la première radicale de la séquence **nd** dotée de la même charge sémantique *courir* qui est aussi celle de la séquence **df** du regroupement précédent. Il serait alors légitime d’en conclure que la racine **نضف** *ṇḍf* résulte du croisement des deux séquences synonymes **nd** et **df** “*courir*”¹¹. Mais il existe une autre possibilité : que le *n* initial soit un préfixe, comme c’est souvent le cas¹², et que les trois racines ci-dessus, toutes dotées en troisième position d’un phonème ayant le trait “labial”, relèvent d’une même “matrice phonique”. Il ne nous appartient pas de trancher, nous en laisserons le soin aux futurs utilisateurs de notre dictionnaire.

Revenons au premier regroupement et à son dernier item, le verbe **غضف** *ḡaḍafa*. Ayant constaté, sous la séquence **ḡd**, l’isolement sémantique de ce verbe, nous avons provisoirement opté d’en considérer le *ḡ* initial comme un simple crément préfixé et de renvoyer ce verbe vers la séquence **df** où l’attendait sa famille d’accueil¹³. On ne s’étonnera donc pas, comme nous le redirons plus loin,

¹¹ Cf. L. Khatef, (2004), Le croisement des étymons : organisation formelle et sémantique, *Langues et Littératures du Monde Arabe*, n° 4, 119-138.

¹² Cf. Saguer (2002).

¹³ De nouvelles données arabes ou des comparaisons ultérieures avec d’autres langues sémitiques permettront peut-être de rompre cet isolement et d’en décider autrement. Cette remarque vaut pour l’ensemble de notre travail, et pour toute recherche.

de trouver regroupées, sous diverses séquences, une majorité de racines dont la séquence initiale est radicale, et parfois d'autres dont ce n'est pas le cas, et que nous appellerons les racines *venues d'ailleurs*.

2. Le travail préparatoire

Pour pouvoir réorganiser les données du *Kazimirski*, il était indispensable de les saisir d'abord sur support informatique. Il nous faut donc ici remercier en premier lieu les personnes anonymes qui ont patiemment scanné les trois mille pages de ce dictionnaire et en ont fait deux documents PDF tout à fait exploitables en dépit de quelques rares passages difficilement lisibles¹⁴. Mais surtout notre ouvrage n'aurait sans doute jamais vu le jour sans la contribution et le soutien actif de M. Jean-Marc Guyetand qui, dans le cadre d'un plus ambitieux projet¹⁵, nous a fait bénéficier d'un PDF unique et surtout indexé. Il a aussi saisi une grande partie des données dont nous avons besoin pour commencer. Les données fournies par M. Guyetand sur document Excel avaient en outre l'avantage de présenter les vedettes avec leurs deux graphies, l'arabe et la latine. Il ne nous restait plus qu'à recopier et traiter ces données sur un document Word, et à les compléter par les données manquantes¹⁶. Cette partie du travail, longue et fastidieuse comme on peut l'imaginer mais indispensable, est faiblement représentée par ces quelques lignes. Heureusement, grâce aux connaissances techniques et à l'expérience acquise au fil des mois, plusieurs de ces opérations ont fini par pouvoir être réalisées automatiquement et donc plus rapidement.

3. La résolution du puzzle

Une fois les données saisies, on peut passer à la partie créative du travail : la résolution du puzzle. Pour chaque séquence, on se trouve en effet en présence de plusieurs lignes ou pages – selon les très divers cas – d'une masse de données hétéroclites d'où il faudra extraire des significations identiques ou proches, de possibles *noms-bases*, des *termes scientifiques ou techniques*, probablement quelques *emprunts*, avec l'assurance d'avoir à traiter patiemment un reliquat plus

¹⁴ <https://archive.org/details/dictionnairearab01bibeuoft/page/n8/mode/2up?view=theater>

¹⁵ La transformation du *Kazimirski* en une base de données.

¹⁶ Pour des raisons personnelles, J.-M. Guyetand s'est en effet trouvé à mi-chemin dans l'obligation d'interrompre sa collaboration.

ou moins volumineux d'items momentanément inclassables, mais qui, en cherchant bien, s'avèreront finalement relever d'une autre séquence, ou n'être que de simples variantes. Il restera – souvent, mais pas toujours – quelques *inexpliqués* ayant résisté à l'analyse.

Pour procéder à la recherche des sens, la première opération consiste à regrouper en tête du corpus les racines non ambiguës, car nous avons vérifié l'hypothèse de Bohas : c'est bien dans ces racines formellement les plus simples, et en premier lieu dans les racines dites « sourdes » (type C¹C²C²), que l'on trouve les sens de base de la séquence radicale. Puis les racines triconsonantiques, dans l'ordre alphabétique, et enfin les quadriconsonantiques. En ce qui concerne ces dernières, et en accord avec la tradition lexicographique arabe, nous avons pu considérer la majorité d'entre elles comme des extensions de triconsonantiques et les remonter alors à la place qui leur était due.

Il est facile d'extraire les *emprunts*, presque tous signalés comme tels par Kazimirski¹⁷, et les *termes scientifiques ou techniques*¹⁸ isolés, c'est-à-dire sans rapport sémantique apparent avec leur racine d'accueil. On verra plus tard quel lien tel ou tel terme pourrait éventuellement entretenir avec ladite racine : on sait, par exemple, que, dans toutes les langues, il y a des noms de plantes ou d'animaux qui sont en fait des surnoms ou des noms d'origine onomatopéique. C'est le cas des notoirement très nombreux surnoms du lion, mais il en existe d'autres ; il y a, par exemple, tout lieu de penser que le terme **عنطب** 'unṭub “grosse sauterelle” n'est pas sans rapport avec la séquence nṭ “sauter”, etc.

Étape suivante, extraire les *noms-bases*. À la différence de Bohas (2019), nous avons réservé l'appellation *nom-base* uniquement aux noms donnant lieu à une dérivation verbale et qu'il n'a pas été possible de rapprocher sémantiquement d'une des racines dérivées de la séquence concernée. Voici deux exemples extraits des séquences *tn* et *nṭ* :

1. طين ṭīn “boue, argile”. Ce nom donne lieu à une dérivation verbale : طان ṭāna “enduire de boue, calfeutrer, boucher avec de la boue, etc. – II. enduire de boue – V. être enduit de boue” – طيانه ṭiyānaṭ “art ou manière de pétrir la boue, de s'en

¹⁷ Chaque fois que possible, l'information succincte donnée par Kazimirski a été complétée par les données fournies dans notre ouvrage, *Étymologie arabe : dictionnaire des mots de l'arabe moderne d'origine non sémitique*, Paris, L'Asiathèque, 2015.

¹⁸ Improprement appelés, à notre avis, « noms-bases ne donnant pas lieu à une dérivation verbale » dans Bohas (2019 : 127).

servir, ou de préparer les bols” – طَيَّان ṭayyān “qui sait pétrir l'argile ou préparer des bols” – مَطِين maṭīn “enduit de boue” ... mais il s'avère impossible de le rapprocher par son sens d'une quelconque autre racine comportant la séquence initiale ṭn. C'est donc bien un nom-base.

2. نِطَاق *niṭāq* “ceinture de femme”. Ce nom, s'il était isolé comme l'est le précédent, serait en droit d'être considéré comme un nom-base à dérivation verbale, au même titre que divers noms du lexique désignant des cordes, lattes ou objets similaires. Ce n'est pas le cas : le sens *serrer, ceindre* se retrouve aussi dans les racines نَطَّ √nṭṭ et نَطَلَ √nṭl.

3. Un troisième cas, assez rare, est celui où une séquence n'est représentée que par un seul et unique item qui est un nom-base. Par exemple, dans le chapitre consacré à la séquence *z'*, on ne trouvera, avec sa dérivation, que ظِعَّان *zi'ān* “corde avec laquelle on raffermi la litière sur le dos du chameau ; litière à dos de chameau dans laquelle une femme voyage”. S'agit-il d'un emprunt ? Peut-être, mais en attendant de le savoir, il nous est impossible de l'interpréter autrement que comme un nom-base.

4. Il s'avère parfois difficile de décider, au vu du sens de ses dérivés, si un nom-base en est vraiment un. C'est le cas de دِمَاق *dimāq* “cervelle, cerveau” dont tous les dérivés relèveraient plutôt du sens *porter un coup* et en enrichiraient le contenu. Qu'on en juge :

دَمَغ *damaḡa* “frapper à la tête au point d'atteindre la cervelle et d'y causer une lésion, toucher le cerveau de qqn (se dit aussi du soleil quand il agit sur le cerveau et occasionne un coup de soleil)” – دَامَوْغ *dāmūḡ* “qui blesse le cerveau, qui y occasionne une lésion” – دَامِغ *dāmīḡ* “qui a été atteint au cerveau” – دَامِغَات *dāmīḡāt* “qui touche le cerveau et y occasionne une lésion (coup, blessure)” – مَدَمَغ *mudammaḡ* “atteint, qui a reçu une lésion au cerveau ; qui a le cerveau dérangé, fou”

Or il se trouve que le verbe دَمَغ *damaḡa* – serait-ce un homonyme ? – a aussi les sens d'*égorger une brebis ; anéantir, perdre, exterminer* et que, doté de la même séquence initiale, le verbe دَمَح *damaḡa* – que le DRS considère comme une variante de دَمَغ *damaḡa* – a le sens de *casser, briser (la tête, le crâne)*. Nous avons opté pour donner la priorité au sens des dérivés, non sans justifier notre choix par une note.

4. La distribution sémantique des mots et racines

Le toilettage initial nous a laissé face aux seules racines principalement¹⁹ placées sous la dépendance d'une forme verbale, et qu'il s'agit donc alors de répartir en fonction des significations de chacun de leurs dérivés. Nous sommes parti d'un principe simple : dès que deux racines révèlent un même sens dans un ou plusieurs de leurs dérivés, ce sens est considéré comme l'une des charges sémantiques de la séquence, a fortiori s'il est aussi celui d'une racine non ambiguë. Par exemple, au vu de :

بَصَّ *baṣṣa* “couler, suinter à travers les pores d'un vase (se dit de l'eau)”

بَصَعَ *baṣ'a* “couler, sortir, suinter (se dit de l'eau, de la sueur, etc.)”

بَصَقَ *ḥbṣq* – IV. “donner du lait, le laisser couler”

on peut affirmer qu'au moins une des *charges sémantiques* – que nous appellerons désormais plus simplement *sens* – de la séquence *bṣ* est clairement celui de *couler, suinter*.

Certains sens ne réapparaissent que dans deux substantifs, par exemple celui de *côté* dans *دَفَّ* *daff* “côté, flanc” et *دَفْدَفَاتٍ* *dafdafaṭ* “côté qui nous fait face”. Malgré l'absence d'un verbe, nous considérons *côté* comme l'un des sens de la séquence *df*.

Les racines arabes sont le plus souvent polysémiques : après identification dans une racine d'un sens de base S1, apparaît donc au sein de la même racine un item ayant un sens S2, éventuellement un autre ayant un sens S3, etc. Voici comment nous avons traité cette question assez complexe :

1. On vérifie d'abord que S2 n'est pas lié à S1 par un hypersème ou une relation de dérivation sémantique identifiable. Si oui, on le laisse à sa place aux côtés de S1, et on modifie ou complète l'intitulé initial.

Exemple 1 (dans *tt*) : *تَطَّ* *tattā* “avoir peu de poil au menton ou aux sourcils”, et *تَطَّاءَ* *tattā'* “femme qui n'a presque pas de fesses”. Quoi de commun entre les deux ? Certainement pas les parties du corps concernées, mais le fait qu'il s'agit, dans l'un comme dans l'autre, d'un *manque*.

¹⁹Nous expliquons plus loin – dans La micro-structure, remarques 3 et 4 – ce « principalement ».

Exemple 2 (dans *ḥṣ*) : حَصْرٌ ḥaṣr “avare ; discret, qui garde le secret”. L’avare serre les cordons de sa bourse, le discret ferme sa bouche, serre les dents et les lèvres. Le mot est clairement relié à حَصْرٌ ḥaṣara “serrer, presser, réduire à l’espace le plus étroit”. Notons qu’en français, le contraire de l’avarice est la largesse.

Exemple 3 (dans *ḥṣ*) : حَضَجٌ ḥaḍğ “lâche”. Même si le motif de la course n’est pas indiqué dans حَضَجٌ ḥaḍağa “courir, se mettre à courir”, il y a fort à parier qu’elle soit motivée par la lâcheté plutôt que par le courage.

2. Si ce n’est pas le cas mais que S2 réapparaît dans au moins une autre racine, S2 sera considéré comme l’un des sens de la séquence. *Exemple* (dans *ğḍ*) : Sous جَضٌّ ḡaḍḍa “fondre sur qqn, le sabre ou la lance à la main”, apparaît ensuite جِيضٌ ḡiyyaḍ “marcher avec fierté, en se balançant”. Ce dernier sens réapparaissant dans جِيضٌ ḡiyyaḍ “démarche fière, fastueuse”, il deviendra le sens 2 de la séquence.

3. Si S2 reste isolé, on vérifie si ce n’est pas l’un des sens de la séquence inverse. Si oui, on le signale dans la rubrique intitulée *Renvois vers la séquence inverse*. *Exemple* (dans *bḍ*) : بُضَائِبٌ buḍābiḍ “fort, robuste” est isolé sous la séquence *bḍ*, mais il ne l’est plus sous la séquence *ḍb* aux côtés de ضُؤْبَانٌ ḍu’bān “chameau grand et robuste”, ضَيِّيرٌ ḍabīr “fort, dur”, ضَابِطٌ ḍābiṭ “fort, robuste”, etc.

4. Si ce n’est pas le cas, on vérifie si la séquence radicale de l’item en question ne serait pas l’une des deux autres séquences possibles. Si oui, on indique cette autre séquence dans la rubrique *Renvois*. *Exemple* (dans *ğḍ*) : جَضْمٌ ḡḍm – V. “happer, saisir avec les dents” – جَضْمٌ ḡuḍum “gourmand, glouton” – جَضْمٌ ḡuḍamm “gros, épais” : voir séquence *ḍm*, sens 3.

NB : Il arrive que, par le jeu des consonnes homorganiques et certaines alternances, un item isolé ne soit qu’une simple variante. On place alors cet item dans la rubrique *Renvois* et on le renvoie à cette variante et à sa séquence radicale. *Exemple* (dans *ğṣ*) : جَصٌّ ḡṣṣ – II. “fondre sur l’ennemi, l’assaillir” : variante de جَضٌّ ḡaḍḍa, séquence *ğḍ*.

5. Si ce n’est pas le cas, toutes les tentatives d’explication ayant échoué, on verse l’item au nombre des *Inexpliqués*.

5. La question de l'homonymie

Nous n'avons pas la prétention de traiter ici hâtivement de cette importante question. Rappelons seulement que l'homonymie existe en arabe comme dans toutes les langues, bien que la littérature sur le sujet ne soit pas très abondante. Certains cas sont clairs, ceux dans lesquels l'un des homonymes est un emprunt avéré. Par exemple, **مهرق** *muhraq* "papier glacé". Ce mot, issu du même étymon pehlevi que le persan *muhrah* "coquillage utilisé pour glacer le papier", n'a, on le voit, aucun rapport sémantique avec le participe passif de la forme IV de **هرق** \sqrt{hrq} "verser, répandre (le sang)", dans la forme duquel l'intrus s'est glissé.

D'autres cas s'éclairent à partir du moment où l'on constate que les deux homonymes ne relèvent pas de la même séquence radicale²⁰. Par exemple, **طحر** *ṭaḥara* "enlever le prépuce, circoncire". Inclassable parmi les divers sens de la séquence *ṭh*, ce verbe trouve la place qui lui est due sous la séquence *ṭr* en compagnie de **طرّ** *ṭarra* "couper, retrancher en coupant".

Il reste le cas moins évident des mots relevant de la même séquence radicale. Moins évident, car rien ne garantit que deux sens considérés a priori comme différents ne s'avéreront pas un jour liés par quelque lointain rapport sémantique qui nous échappe encore parce qu'il s'est perdu depuis longtemps. Dans le doute, nous avons donc ouvert, pour une même racine, autant de *Sens* que nécessaire.

Il nous arrive, parfois, de regrouper derrière des formes numérotées certains items d'une même racine en fonction de leurs significations immédiates. Nous avons, par exemple, sous la séquence *nṭ* et sous un même sens, scindé la racine **نطق** $\sqrt{nṭq}$ en deux sous-groupes : un sous-groupe **نطق** $\sqrt{nṭq.1}$ au sens *ceindre*, et un autre **نطق** $\sqrt{nṭq.2}$ au sens *parler (comme un être doué de raison)*. On est en droit, dans un dictionnaire d'arabe moderne comme celui de Daniel Reig²¹, de consacrer une entrée à chaque sous-groupe, ou bien, comme dans celui de Hans Wehr²², de rester fidèle à la tradition en conservant les deux sémantismes sous une même et unique entrée aux items mélangés 'à la médiévale' ; encore faudrait-il justifier ces choix. La solution que nous avons adoptée, pour une meilleure

²⁰ Voir G. Bohas et A. Sagner, *The Explanation of Homonymy in the Lexicon of Arabic*, ENS Éditions, 2014.

²¹ D. Reig, *Dictionnaire arabe-français français-arabe « As-Sabil »*, Paris, Librairie Larousse, 1983.

²² H. Wehr, *A Dictionary of Modern Written Arabic*, edited by J. Milton Cowan, Ithaca NY, Cornell University Press, 1966.

lisibilité, permet de placer – tout en les distinguant – les deux sous-groupes sous une même entrée sémantique. Car si, en synchronie, **نطق** $\sqrt{ntq}.1$ et **نطق** $\sqrt{ntq}.2$ peuvent sembler être des racines homonymes, elles ne le sont pas en diachronie, en dépit de la distance sémantique apparente qui sépare la concrète *ceinture* de l'abstraite *logique*, comme nous allons le voir ci-après. En effet, ce fait de langue joue en lexicographie un rôle suffisamment important pour que nous le développons.

6. Réseaux et parallélismes sémantiques récurrents

Sous le titre *Étude d'un parallélisme sémantique: 'tresser // être fort'*, Michel Masson faisait paraître en 1991 dans la revue *Semitica*²³ un article très inspirant auquel nous avons plus d'une fois renvoyé le lecteur dans nos divers travaux. Faute de pouvoir citer ici cet article in extenso, tentons un résumé.

L'auteur a relevé dans l'ensemble du lexique sémitique un certain nombre de racines illustrant le parallélisme sémantique observable entre l'action de *tresser* (*lier, nouer, serrer, attacher, tisser, coudre, rapprocher,...*) et l'état d'*être fort* (*intense, violent,...*). S'appuyant lui-même sur le travail de Judah Lion Palache²⁴ qui avait noté pour l'hébreu le lien notionnel entre « nouer, tresser, corde » et « force », Masson élargit le champ à tout un réseau qui va de diverses sortes d'intensité à d'autres métaphores comme la contrainte, l'angoisse, l'avarice, etc. L'inventaire est loin d'être exhaustif mais les cas sont suffisamment nombreux pour que la démonstration soit probante. Voici ce réseau et, à titre d'exemples, pour chaque intitulé, quelques-unes des racines arabes relevées par l'auteur :

1. *corde, nouer, lier // être fort, solide, robuste*

زناق *zanaqa* attacher, lier // **زنيق** *zanīq* solide

وَصَد *waṣada* tresser // **وَصَد** *waṣada* être solide

2.a. *intensité avec connotation positive : diligence, rapidité, assiduité*

صَرَّ *ṣarra* nouer (héb. *ṣarar* lier ensemble) // **صِرَّة** *ṣirraṭ* résolution ferme, détermination

مَسَد *masada* tresser solidement // **مَسَد** *masada* se dépêcher

2.b. *intensité de la sensation (domaine du goût)*

²³ M. Masson, *Étude d'un parallélisme sémantique : « tresser » / « être fort »*, in *Semitica* XL, p. 89-105, Paris, Maisonneuve, 1991.

²⁴ *Semantic Notes on the Hebrew Lexicon*, Leyde, 1959.

- صبر *ṣabara* lier, attacher // صبر *ṣabir* toute plante amère + myrrhe
 حصرم *ḥaṣrama* tordre en tressant (une corde) // حصرم *ḥiṣrim*
 fruit vert ; non mûr
- 2.c. *intensité du sentiment, avec connotation négative : méchant, violent*
 حرق *ḥazaqa* lier, attacher // حرق *ḥazuq* méchant
 شدّ *šadda* lier fortement // شديد *šadīd* violent, dur, sévère
- 3.a. *corde, nouer, lier // nécessité, contrainte*
 صبر *ṣabara* lier // صبر *ṣabr* contrainte
 صرّ *ṣarra* lier // صارة *ṣārra* nécessité
- 3.b. *corde, nouer, lier // angoisse, tristesse, malheur*
 شدّ *šadda* lier fortement // شدة *šiddat* angoisse, malheur
 حبل *ḥabl* corde // حبل *ḥabal* tristesse
- 3.c. *corde, nouer, lier // avarice*
 حصر *ḥaṣara* serrer, retenir // حصور *ḥaṣūr* avare
 حصرم *ḥaṣrama* tordre (une corde) // حصرم *ḥiṣrim* avare
- 3.d. *corde, nouer, lier // infirmité*
 حصرم *ḥaṣrama* tordre, tresser (une corde) // حصرم *ḥiṣrim*
 malingre, chétif
 برم *barama* tresser une corde // مبرم *mubram* lent, paresseux
- 3.e. *sagesse, intelligence, contrôle de soi*
 حبل *ḥabala* serrer avec une corde // حبل *ḥibl* très habile
 زار *zāra* attacher avec une corde // زور *zawr* intelligence, raison,
 prudence
- 3.f. *lier, nouer, tresser // remplir complètement*
 حبل *ḥabala* serrer avec une corde // حبل *ḥabila* être rempli (de
 boisson)
 حصرم *ḥaṣrama* tordre en tressant (une corde) // حصرم *ḥaṣrama*
 remplir une outre
- 3.g. *lier, nouer, attacher (les animaux) // faire halte, séjourner*
 ركا *rakā* lier fortement // ركا *rakā* faire halte
 ربد *rabada* lier // ربد *rabada* faire halte
- 3.h. *lier, nouer // fermer*
 أزم *'azama* tordre une corde // أزم *'azama* fermer (une porte)
 وصد *waṣada* tisser // أوصد *'awṣada* fermer (une porte)

3.i. *lier // espérer, attendre* (extension de 3.g.)

طلا *ṭalā* attacher à un pieu (un petit de quadrupède) // طلا *ṭalā*
attendre

3.j. *lier // ceinture, collier*

حبك *ḥabaka* tresser, lier solidement // حبكة *ḥubkaī* ceinture

عقد *‘aqada* lier // عقد *‘iqd* collier

On comprend maintenant pourquoi, sous 3.e. *sagesse, intelligence, contrôle de soi*, l’auteur aurait pu également placer la racine *نطق* \sqrt{ntq} avec ses deux branches sémantiques :

نطق \sqrt{ntq} – II. ceindre qqn // *نطق* *nataqa* parler (comme un être doué de raison)

C’est pour cette même raison que, comme nous l’avons dit plus haut, nous avons nous-même distingué mais non dissocié ces deux sens.

Dans la partie conclusive de son article, joliment intitulée *Contribution à un atlas de l’imaginaire sémitique*, Michel Masson écrit :

D’ores et déjà, la multiplicité et la richesse des parallélismes présentés ici et la fréquence de nombreux mots qui en constituent les termes montrent que la notion de « nouer, lier, tresser » occupe une place de choix dans cet atlas.

On ne sera donc pas surpris par la fréquente réapparition dans notre dictionnaire de rubriques plus ou moins nombreuses de ce réseau, ce qui nous a considérablement aidé à rapprocher, sous un seul intitulé sémantique, aussi bien divers items d’une même racine que diverses racines construites sur la même séquence radicale.

Cela dit, si cette notion de *nouer, lier, tresser* occupe une place de choix dans le lexique arabe, elle n’est évidemment pas la seule. Nous avons également tiré le meilleur profit d’une autre étude de Michel Masson, *Quelques parallélismes sémantiques en relation avec la notion de ‘couler’*²⁵, et surtout des divers travaux de Georges Bohas et de ses étudiants, notamment ceux traitant de la notion de *porter un coup*²⁶.

²⁵ *Semitic Studies in honor of Wolf Leslau*, p. 1024-1041, Wiesbaden, Otto Harrassowitz, 1991.

²⁶ Les travaux sont divers et nombreux. On en trouvera un bon résumé dans Bohas 2019, p. 20 à 26. Dans Rolland *Coupure, couture et coulure*, nous avons par ailleurs relevé qu’un certain nombre de racines relèvent curieusement de ces trois réseaux à la fois. On le vérifiera à nouveau dans notre dictionnaire.

Ces quelques réseaux permettent de comprendre et d'organiser le foisonnement sémantique de nombreuses séquences ou racines. Combien d'homonymies apparentes en surface cessent de l'être dès qu'on perçoit par quels glissements sémantiques successifs, par quelles métaphores ou relations logiques on peut passer d'un sens aux autres. Nous avons vu plus haut le cas de la racine **نطق** \sqrt{ntq} ; il y en a beaucoup d'autres. Le lecteur ne s'étonnera donc pas – autre exemple – de trouver, au début de la séquence **هش**, cet intitulé décliné en cascade :

Sens 1 : serrer fortement

- > être étroit, touffu, ferme, solide, fort
- > tresser, tordre ; coudre > tissu, natte, panier
- > resserrer une alliance
- > fort, forteresse, citadelle, prison
- > empêcher (de sortir ou d'entrer), retenir
- > garder, protéger ; prudence ; ruse
- > être avare, angoissé, constipé, gêné, embarrassé, discret, chaste

On constatera ainsi qu'à l'exception de *compter, calculer*, tous les autres items de la racine **حصر** $\sqrt{h\text{ṣr}}$ relèvent du même sémantisme *serrer fortement*.

7. La micro-structure de notre dictionnaire

Chaque séquence fait l'objet d'un chapitre qui se subdivise en deux grandes parties : une première partie consacrée aux divers *Sens* tels qu'ils se présentent dans les racines dotées de ladite séquence initiale, et une deuxième partie pour les *Autres items*.

Dans la première partie, les *Sens* sont numériquement ordonnés en fonction du volume textuel occupé par l'ensemble des racines qui les expriment et leurs diverses formes, en allant des ensembles les plus riches jusqu'aux ensembles les plus pauvres.

Dans la sous-partie consacrée à un *Sens* donné, les racines se présentent de la façon suivante :

1. les racines non ambiguës, dans l'ordre $C^1C^2C^2$ (ex. **أص** $\sqrt{'\text{ṣṣ}}$), $C^1C^2C^1C^2$ (ex. **صاَصَا** $\text{ṣa}'\text{ṣa}'\text{a}$), C^1C^2w (ex. **بصو** $\sqrt{b\text{ṣw}}$), C^1C^2y (ex. **صَيِي** ṣabiya), C^1wC^2 (ex. **بوض** \sqrt{bwd}), C^1yC^2 (ex. **طيب** $\sqrt{t\text{yb}}$), wC^1C^2 (ex. **وَضَبَ** wazaba) et yC^1C^2 (ex. **يمن** \sqrt{ymn}).

2. les racines triconsonantiques ambiguës (ex. **صَحَد** \sqrt{shd}), dans l'ordre alphabétique et éventuellement accompagnées de leurs extensions et variantes (ex. **صَيَّحَد** ṣayḥad) ;

3. les quadriconsonantiques ambiguës n'ayant pu être rattachées à aucune triconsonantique (ex., sous la séquence hd , **خَضِرَف** $\sqrt{hḍrf}$) ;

4. les racines « venues d'ailleurs », c.-à-d. celles dont la séquence radicale n'est pas la séquence initiale, de par la présence dans leur structure d'un crément préfixé ou infixé (ex. **خَضِن** $\sqrt{hḍn}$ – **مَخَضِن** $mihḍan$, qui est renvoyé de la séquence hd à la séquence $ḍn$).

Dans la deuxième partie, consacrée aux *Autres items*, sont présentés successivement :

1. les *noms-bases* et leurs dérivés (ex. **مَوْص** $mawṣ$ “paille”. Dérivé : **مَوْصَا** $mawwaṣa$ (II) “vendre de la paille, être marchand de paille”)

2. les *termes scientifiques ou techniques* (ex. **صَاد** $ṣād$ “muscle entre les yeux du chameau”);

3. les *emprunts* (ex. **صَرْم** $ṣarm$ “cuir tanné, préparé”, du pehlevi $\check{c}arm$, même sens) ;

4. les *renvois* vers d'autres séquences (ex. **رَطَس** $raṭasa$ “donner à qqn une tape avec la main”, variante de **لَطَس** $laṭasa$ et donc renvoyé vers la séquence $lṭ$) ;

5. les *items inexpliqués*.

Remarques :

1. Cette liste est un cadre théorique ; selon les données recueillies, certaines des rubriques ci-dessus peuvent ne pas être informées.

2. Nous n'avons retenu ni les *locutions* ni les *noms propres* ; ces items – qui relèvent d'ouvrages spécifiques – n'apportent en effet aucun éclairage supplémentaire sur l'organisation sémantique d'une séquence.

3. Certains noms-bases ont donné lieu à une telle arborescence de sens dérivés que nous les avons placés dans la partie *Sens*. C'est notamment le cas de **بَطَّ** $batt$ “canard” (séquence $bṭ$) et de **دَلْو** $dalw$ “seau en bois ou en cuir” (séquence dl).

4. Certains *Sens* ne sont pas purement verbaux. Ils peuvent être illustrés partiellement ou totalement par des noms-bases ayant entre eux une relation sémantique claire. C'est notamment le cas des items placés sous l'intitulé *Le sang, le vin et les larmes* (séquence **dm**).

5. À l'exception de quelques notes préliminaires ou de bas de page qui nous ont paru utiles au lecteur, nous nous sommes abstenu de tout commentaire qui aurait alourdi un ouvrage conçu pour être de pure référence.

8. Conclusion

On peut d'ores et déjà entrevoir quelques-unes des diverses et savantes études de lexicologie arabe que notre réorganisation exhaustive du *Kazimirski* permettra de revisiter ou d'entreprendre désormais sans risquer d'être taxé d'impressionisme :

- inventorier les sémantismes communs à plusieurs séquences²⁷ ;
- inventorier les divers créments – préfixés, infixés, suffixés – et leurs éventuelles fonctions ou valeurs sémantiques²⁸ ;
- analyser et classer les quadriconsonantiques²⁹ ;
- inventorier les racines probablement issues de séquences croisées ;
- inventorier les noms-bases ;
- inventorier, vérifier et classer les emprunts ; éventuellement, les compléter
- inventorier et classer par domaine les termes scientifiques ou techniques ;
- tenter d'expliquer les *Inexpliqués* ;
- combler les lacunes du *Kazimirski* ;
- corriger nos erreurs ;
- etc.

À un niveau plus pratique et pédagogique, les professeurs d'arabe moderne manifesteront sans doute la curiosité de vérifier ce qui – dans la langue actuelle – subsiste du foisonnant vocabulaire classique. La consultation de notre ouvrage devrait leur permettre de replacer le vocabulaire moderne dans un ensemble plus vaste donnant la clef ou l'origine de certaines significations, pour leur propre bénéfice intellectuel et pour celui de leurs élèves ou étudiants.

²⁷ Cf. les divers et nombreux travaux de Bohas et des bohassiens sur les “matrices phoniques”.

²⁸ Cf. les divers travaux sur le sujet, notamment Ehret (1989), Rolland (2017a), Sagner (2002), etc.

²⁹ Cf. les hypothèses de Bachmar (2011) et de R. Rougeaux (thèse en cours).

Glossaire

<i>séquence</i>	Suite ordonnée de deux consonnes. Ex. <i>kt</i> . Il existe 756 séquences théoriques ; certaines ne sont pas attestées.
<i>séquence initiale</i>	Les deux premières consonnes d'une racine. Ex. <i>kt-</i> est la séquence initiale de كتب \sqrt{ktb} .
<i>séquence radicale</i>	Séquence porteuse du sens. C'est le plus souvent le rôle de la séquence initiale. Lorsqu'au moins deux racines ont à la fois le même sens et la même séquence initiale, on peut légitimement penser que cette séquence est radicale. Ex. La séquence radicale de كت <i>katta</i> "marcher lentement" et كف <i>katafa</i> "marcher lentement" est <i>kt</i> . NB : une séquence radicale est rarement monosémique ; la séquence <i>kt</i> a, entre autres sens, celui de « lier ».
<i>racine non ambiguë</i>	Racine composée de seulement deux consonnes, donc dotée d'une seule séquence radicale possible. Ex. كت <i>katta</i> , صاأ <i>ša'sa'a</i> , etc. Les racines trilitères comportant un "w" ou un "y" non radical à quelque place que ce soit sont elles aussi non ambiguës. Ex. بصو $\sqrt{bšw}$, صبي <i>šabiya</i> , بوض $\sqrt{bwđ}$, طيب \sqrt{tyb} , وظب <i>wazaba</i> , يمن \sqrt{ymn} . Toutes les autres racines sont dites <i>ambigües</i> .
<i>nom-base</i>	Nom – doté d'au moins un verbe dérivé – ne pouvant être rattaché à aucun des sens de la séquence radicale. Ex. موص <i>mawš</i> "paille". Dérivé : موص <i>mawwaša</i> (II) "vendre de la paille, être marchand de paille", n'est rattachable à aucun des six sens de la séquence <i>mš</i> .
<i>terme</i>	Nom sans verbe dérivé relevant généralement d'un vocabulaire spécialisé dans un domaine scientifique ou technique. Ex. مصعة <i>muš'at</i> "sorte d'oiseau au plumage vert", صماح <i>šumāḥ</i> "espèce de quadrupède moins grand que <i>wabr</i> ", etc.

Bibliographie

- AL-FĪRŪZĀBĀDĪ (XIV^e), *Al-Qāmūs al-muḥīṭ*.
- BACHMAR, Karim (2011). *Les quadriconsonantiques dans le lexique de l'arabe*. Thèse de doctorat soutenue à École Normale Supérieure de Lyon. (En ligne).
- BOHAS, Georges (1997). *Matrices, Étymons, Racines*. Leuven-Paris: Peeters.
- _____, (2019). *Les composantes du lexique de l'arabe*. Paris: Geuthner.
- BOHAS, Georges et Karim, BACHMAR (2013). Les étymons en arabe. Analyse formelle et sémantique, *Recherches*, 23, Beyrouth: Dar El-Machreq.

- BOHAS, Georges et Abderrahim, SAGUER (2014). *The Explanation of Homonymy in the Lexicon of Arabic*. Lyon: ENS Éditions.
- COHEN, David. (1970). *Dictionnaire des racines sémitiques ou attestées dans les langues sémitiques*. (fasc. 1 et 2). Paris / La Haye: Mouton.
- COHEN, David, Jean CANTINEAU, François, BRON, & LONNET, Antoine. (1970-2012). *Dictionnaire des racines sémitiques ou attestées dans les langues sémitiques*. (fasc. 3 - 10) Paris / La Haye: Mouton; Peeters.
- ERHET, Christopher (1989). The Origin of Third Consonants in Semitic Roots: An Internal Reconstruction (Applied to Arabic), *Journal of Afroasiatic Languages* 2, 107-202.
- HECKER, Bernice V. (2007). *The Biradical Origin of Semitic Roots*. Austin: The University of Texas.
- IBN MANZŪR (XIII^e s.), *Lisān al-‘Arab*.
- KAZIMIRSKI, Albin de Biberstein (1860). *Dictionnaire arabe-français*, Paris: Maisonneuve et C^{ie}.
- KHATEF, Laïla (2004). Le croisement des étymons: organisation formelle et sémantique. *Langues et Littératures du Monde Arabe*, n° 4, 119-138.
- MASSON, Michel (1991a). Quelques parallélismes sémantiques en relation avec la notion de couler. Dans: A.S. KAYE (éd), *Semitic Studies in honor of Wolf Leslau*, (pp. 1024-1041), Wiesbaden: Otto Harrassowitz.
- MASSON, Michel (1991b). *Étude d'un parallélisme sémantique: "tresser" / "être fort"*, *Semitica XL*, 89-105, Paris: Maisonneuve
- PALACHE, Judah L. (1959). *Semantic Notes on the Hebrew Lexicon*. Leyde.
- PAOLI, Bruno (2015). Le lexique arabe des odeurs, *Bulletin d'études orientales*, 64, 63-97.
- REIG, Daniel (1983). *Dictionnaire arabe-français français-arabe As-Sabil*. Paris: Librairie Larousse.
- RENAN, Ernest (1855). *Histoire générale et système comparé des langues sémitiques*. Paris: Imprimerie impériale.
- ROLLAND, Jean-Claude. (2016) Coupure, couture et coulure. Dans: *Dix études de lexicologie arabe* (autoéditées sur Lulu.com).
- _____, (2015). *Étymologie arabe: dictionnaire des mots de l'arabe moderne d'origine non sémitique*. Paris: L'Asiathèque.
- _____, (2017a). Le statut du m final dans les racines arabes, *Langues et littératures du monde arabe*, LLMA n° 11. Lyon: ENS Éditions.
- _____, (2017c). Cohabiter avec une femme: le vocabulaire de l'acte sexuel en arabe classique d'après les données du dictionnaire de Kazimirski, *Langues et littératures du monde arabe*, LLMA n° 11. Lyon: ENS Éditions.
- ROUGEAUX, Robert. *Les quadrilitères et quinquilitères arabes dans le Tağ al-‘arūs de Murtaḏā al-Zabīdī et le Mu‘ğam al-luğa al-‘arabiyya al-mu‘āšira de Aḥmad Muḥtar Umar*. Thèse en préparation depuis le 01-09-2022 sous la direction de Nejmeddine Khalfallah - Université de Lorraine.

SAGUER, Abderrahim (2002). *Le phénomène de la préfixation dans les racines arabes*. Agadir: Faculté des Lettres et Sciences Humaines d'Agadir. (En arabe).

WEHR, Hans (1966). *A Dictionary of Modern Written Arabic*. Edited by John Milton Cowan, Ithaca NY: Cornell University Press.

LA CORRÉLATION ENTRE LE /S/ ET LA NOTION DE SUBTILITÉ DANS LE LEXIQUE ARABE

Mustafa ALLOUSH

Université Lumière Lyon 2

mustafa.alloush@univ-lyon2.fr

Résumé

La motivation du signe linguistique a été brièvement abordée par les philologues arabes anciens, notamment Ibn Jinnî (932-1002/320-392). Cependant, leurs contributions se sont principalement limitées à l'onomatopée proprement dite ou à l'effet que peut avoir l'emphase d'une lettre sur le sens du mot. Il a fallu attendre le XXe siècle pour oser parler de la corrélation entre un simple phonème ou une lettre et une notion lexicale précise. Dans cet article, nous nous intéressons à ce genre de motivation linguistique à travers la corrélation entre le phonème /s/ et la notion de "subtilité/cacher" dans le lexique de l'arabe.

Mots-clés: l'arbitraire du signe linguistique, la motivation du signe linguistique, lexique arabe, onomatopée.

1. Introduction

Lorsque Ferdinand de Saussure a élaboré sa conception de l'arbitraire du signe linguistique, devenue un dogme dans les études linguistiques, il n'a mentionné comme objection à sa théorie que les onomatopées proprement dites et les exclamations (De Saussure, 1995: 100-102, §135). Observons que l'argument principal de Saussure repose sur la rareté de ces dernières.

Nous avons démontré dans Alloush (2020) que, du moins dans la langue arabe, le nombre d'unités lexicales d'origine onomatopéique est significativement plus élevé que ce que le maître du Cours de linguistique générale avait imaginé¹.

De plus, et sans parler de la Théorie des Matrices et Étymons de Georges Bohas (désormais TME) un autre phénomène pourrait constituer une réelle

¹ Dans Alloush (2020) nous avons démontré que sont recensées 52 onomatopées et interjections qui se développent en 866 racines au sens traditionnel du terme. Ce qui établit que l'onomatopée et l'interjection sont bien un puissant moteur de création lexicale.

objection à sa théorie: la corrélation entre un phonème précis et une notion. Essentiellement, la motivation du signe linguistique peut être étudiée à plusieurs niveaux:

1) L'onomatopée proprement dite, là où la formation d'un mot se fait par imitation directe d'un son ou d'un bruit censé évoquer l'être ou la chose que l'on veut désigner; le mot ainsi formé.

2) La motivation du sens du mot par sa forme même, dans sa dimension articulatoire en considérant le trait comme unité phonétique minimale et le composé de traits et d'invariant notionnel comme unité minimale signifiante, ce en quoi consiste la TME de Georges Bohas.

3) La corrélation entre un simple phonème et la notion, là où les caractéristiques phonétiques d'un seul phonème peuvent jouer un rôle dans la signification du mot.

Le lexique arabe connaît bien ce phénomène. Dans cet article nous allons étudier dans le cadre de ce dernier niveau la corrélation entre le /s/ et la notion de "subtilité" dans le lexique de l'arabe.

Avant de mentionner les éléments lexicaux étayant cette corrélation ou d'examiner sa motivation, il est impératif d'exposer préalablement quelques études antérieures portant sur le sujet des valeurs sémantiques des phonèmes.

Même si De Saussure affirme que "Le principe de l'arbitraire du signe n'est contesté par personne" (§137), on observe, par exemple, dans la tradition linguistique arabe que "la corrélation entre le son et le sens constitue un des aspects les plus originaux de la pensée grammaticale d'Ibn Jinnî² (932-1002/320-

² Il est très courant de citer Ibn Jinnî lorsqu'on aborde la question de la motivation du signe linguistique chez les grammairiens arabes. Cependant, il est important de noter que la particularité de ce philologue illustre réside dans le fait qu'il a, d'une part, rédigé des chapitres dédiés au sujet et a abordé la question des valeurs sémantiques des lettres en arabe. Cependant, si l'on considère la question de la motivation linguistique dans le sens large du terme, on peut observer des traces sur le sujet chez Al-Ḥalîl et Sîbawayh, qui sont bien antérieurs à lui. Le premier, dans son dictionnaire *Al-ʿAyn*, assigne à ce phénomène l'appellation *Al-ḥikâya al-muḏâʿafa* (la double imitation) car les consonnes onomatopéiques s'y répètent : la double imitation est de type *ṣalṣala*, *zalzala* et leurs semblables. On imite ses impressions de mouvement par des expressions sonores, et on redouble [le son] pour que l'imitation soit exprimée par l'aspect morphologique...

Quant à Sîbawayhi, il s'est intéressé à la mimomorphologie, c'est-à-dire l'imitation par la forme du mot et non pas par les sons. "Sîbawayhi a dit à propos des maṣdar-s [noms verbaux] en *faʿalân*: on les utilise pour exprimer le trouble et le mouvement, comme dans *naqazân*: "le fait de bondir, faire des bonds en courant (se dit des gazelles)", *ḡalayân*: "le fait de bouillonner, d'être en ébullition", *ḡaṭayân*: "être dans le trouble: être bouleversé, agité, dans une grande émotion". Les Arabes ont donc mis en rapport la

392)" (Diab-Duranton, 2021: 211). Les linguistes arabes qui ont traité la question après Ibn Jinnî n'ont fait que reproduire ses idées.

En ce qui concerne les études arabes modernes, plusieurs linguistes se sont intéressés à la motivation du simple son, notamment Muhammad Al-Mubarak qui a dédié un chapitre de son ouvrage intitulé *fiqh al-luġah wa-ḥaṣā'is al-'arabyya* à la valeur sémantique de la simple lettre en arabe. Dans ce chapitre, il a examiné des significations précises associées à certaines lettres arabes, parmi lesquelles le "s" qu'il a interprété comme porteur du sens d'*al-liyûna wal-suhûla* la douceur et le fait d'être plat ou facile (Al-Mubarak, 1964: 104). Toutefois, le premier³ à attribuer des significations à toutes les lettres de l'alphabet arabe fut Abd Allah Al-Alayli, qui, dans ses travaux, a donné au "s" le sens d'*al-si'a wl-bast*, signifiant être étendu et plat (Al-Mubarak, 1964: 210).

En Occident, la TME de Georges Bohas a défendu la motivation du signe linguistique, mettant particulièrement l'accent sur le lexique de l'arabe. Néanmoins, comme mentionné précédemment, l'unité minimale signifiante chez Bohas diffère de la racine dans la tradition grammaticale arabe et du morphème dans la linguistique générale occidentale. Elle consiste en un composé de traits phonétiques et d'invariants notionnels.

L'avantage de cette théorie réside dans sa proposition d'une analyse étendue du lexique dans sa globalité. Cependant, pour un locuteur arabophone non spécialiste, il peut être difficile d'imaginer une organisation du lexique basée sur les traits phonétiques. En revanche, lorsque l'on considère un simple phonème ou une lettre, les résultats peuvent sembler plus attrayants.

succession des mouvements [i.e. des trois voyelles] dans les schèmes et la succession des mouvements dans les actions" (Al-Suyûṭî 1970: 48).

³ Certains attribuent à Ibn Sînâ l'idée d'assigner une signification précise à chaque lettre arabe, ce qui n'est pas exact. Zev Bar-Lev (2017), par exemple, reprend les propos de Schimmel (1975) et de Lory (1996), affirmant que "Ibn Sînâ (Avicenne) pourrait être le premier à fournir une liste réelle de significations pour les consonnes". En réalité, Avicenne comparait la prononciation des lettres arabes à certains sons dans la nature. Par exemple, il assimilait la lettre "ta" au son produit par le fait de taper son doigt sur sa paume, sans prétendre à un lien sémantique-lexical entre les deux.

Prenons l'exemple de la matrice suivante (Bohas, 2019: 39):

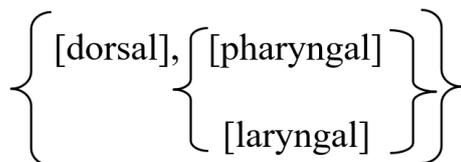


Schéma 2: matrice 8.

L'invariant notionnel est articulatoire, à savoir "la gorge", la lettre "ḥ" apparaît dans 3 étymons sur 25 étudiés. Pour un arabophone, il est plus convaincant de lier le phonème "ḥ" à l'articulation de la gorge, rendant ainsi la quantité des éléments lexicaux moins importante mais plus évidente. De plus, en se limitant au cadre de la TME, nous nous privons d'éléments très intéressants à étudier, dont le lien avec l'invariant notionnel est très clair. Considérons les termes suivants:

ḥulw: sucré

ḥāmiḍ: aigre, acide, piquant

ḥārr: piquant

māliḥ: salé

ḥādiq: (en dialecte égyptien) tout goût qui n'est pas sucré.

Le lien semble clair, voire évident, entre les goûts en général et la gorge. Néanmoins, on ne peut pas inclure ces termes dans le cadre de la TME car il manque l'élément dorsal dans certains cas.

Il va sans dire que cet argument ne peut en aucun cas remettre en cause l'importance de la TME ni la remplacer dans sa perspective de réorganiser le lexique arabe, mais nous voulons simplement souligner que l'étude de la motivation du signe linguistique dans le simple phonème n'est pas à négliger.

Cette dernière forme de motivation était au cœur des études de Zev Bar-Lev, qui a limité le terme "consonnes-clés" pendant de nombreuses années⁴ à l'hébreu, avant de tenter de l'étendre à l'arabe, comme il l'a fait dans Bar-Lev (2017). L'essence de ses propositions est que les consonnes simples initiales ont des significations distinctes en sémitique, c'est-à-dire qu'elles sont des submorphèmes initiaux à un seul segment (à appeler consonnes-clés) (Bar-Lev, 2017: 24).

⁴ Voir Bar-Lev, Z. (2001, 2003 et 2004).

L'objectif des études de Bar-Lev était pédagogique, visant à aider l'apprenant de la nouvelle langue, en l'occurrence l'hébreu et l'arabe, à deviner le sens d'un mot grâce à son initiale.

Ne serait-ce pas merveilleux si un apprenant avait le moyen, par exemple, de choisir entre plusieurs suppositions? Et si nous avions un mot ou une racine inconnus dans un contexte, par exemple, "Le professeur X le livre" ? Il serait certainement possible de supposer soit "ouvrir" soit "fermer". Mais que se passerait-il s'il y avait une sorte de clé accompagnant le mot, telle qu'une image ou une icône flottante au-dessus, peut-être comme dans le [schéma 2], (a) deux flèches pointant dans des directions opposées, vs. (b) une ligne plate.

(a) ← →

(b) —

Schéma 2: Icônes hypothétiques.

Si l'icône est (a), nous pourrions considérer qu'elle indique que le choix correct est "ouvrir" ; si c'est (b), alors "fermer" (Bar-Lev 2017: 28).

Cet article ne vise pas à débattre de l'efficacité des "consonnes-clés" dans l'apprentissage d'une nouvelle langue. Néanmoins, il est important de noter que se limiter aux lettres initiales pour tenter de deviner le sens d'un mot est compréhensible d'un point de vue pédagogique, mais non linguistique. La lettre ou la consonne-clé en arabe ne se trouve pas nécessairement en première radicale, et le fait de se positionner en deuxième ou troisième radicale peut avoir des motivations sémantiques qui méritent d'être évaluées et prises en compte. De plus, certaines radicales font rarement partie des étymons et sont souvent des éléments affixes, comme l'ont parfaitement démontré Sagner (2000) et Khchoum (2014 et 2017)⁵.

⁵Sagner (2000), à la lumière des hypothèses formulées par Hurwitz, particulièrement au sujet des liquides, a procédé à un dépouillement systématique des racines trilitères commençant par /n/, à savoir 293 racines, et des racines trilitères commençant par /m/, à savoir 210 racines, pour démontrer que, dans plus de 70% des cas, le /n/ ne fait pas partie de l'étymon, étant soit un préfixe doté d'une valeur grammaticale (40,61%), soit un élément sans valeur sémantique ni grammaticale (30,71%); et que dans près de 72 % des cas, le /m/ initial ne fait pas partie de l'étymon: dans 35,71 % des cas, il est un préfixe doté d'une valeur grammaticale, et dans 36,19 % des cas, un élément sans valeur sémantique ni grammaticale. De notre côté, nous avons démontré dans notre thèse (Khchoum 2014) que le phénomène de la préfixation et/ou incrémentation initiale dans les racines trilitères s'étend également à d'autres consonnes, comme la gutturale /ʔ/, les sifflantes /s/ et /š/ et les liquides sonantes /l/ et /r/ (Khchoum 2017: 63).

2. Plusieurs invariants notionnels pour le même phonème?

Nous avons mentionné précédemment que, selon Muhammad Al-Mubarak, la lettre "s" a une valeur sémantique associée à *al-liyûna wal-suhûla*. On peut traduire le premier terme par "la douceur" et le deuxième par "le fait d'être plat ou facile". Abd Allah Al-Alayli, à son tour, propose pour le "s" "le sens d'*al-si'a wal-bast*, signifiant "être étendu et plat". Quant à Bar-Zev, il va dans le même sens en attribuant le mot *smooth*, qui peut se traduire par "lisse ou doux". Il est clair que tous les trois décrivent la même idée avec des termes un peu différents. Quant à nous, nous proposons dans cet article l'idée de la "subtilité" et du "caché" pour ce même phonème. S'agit-il alors de deux invariants notionnels différents liés à la même lettre, ou bien les sens que nous proposons ont-ils un lien sémantique logique avec ce qui a été dit?

Il n'est pas surprenant d'observer plusieurs significations associées au même phonème au sein d'une langue, quelle qu'elle soit. En effet, les langues, malgré leur diversité, sont contraintes par un nombre limité de sons pour exprimer une variété infinie d'idées. En linguistique, l'acceptation de phénomènes tels que l'homonymie, où un mot peut avoir plusieurs sens, rend plus admissible le fait qu'une seule lettre puisse être utilisée dans divers champs sémantiques.

Néanmoins, il n'est pas difficile de constater qu'un lien sémantique logique existe entre ce qui a été avancé par les trois linguistes mentionnés précédemment et ce que nous présentons dans cet article.

En effet, les termes "lisse", "plat" et "doux" sont fréquemment utilisés pour décrire des objets concrets tels que des tissus, de la terre, un terrain, etc. Le lien sémantique avec le terme "subtil" réside dans l'idée générale de l'absence de caractéristiques prononcées. En ce qui concerne le lien entre "subtil" et "caché", il est plus évident, car la subtilité implique des nuances qui peuvent ne pas être immédiatement perceptibles.

3. La motivation phonosémantique

Dans la tradition grammaticale arabe le "s" fait partie des *ḥuruwf al-hams* (Hârûn, 1988: IV/481), traduit par "les lettres de chuchotement" (Roman, 1983: 55) ou "d'étouffement" (Fleisch, 1961: 228). Bien qu'il partage ce caractère

phonétique avec d'autres lettres, il se distingue en ce qu'il constitue l'élément pivot de l'interjection *huss* ou *'uss*, utilisée dans les dialectes arabes modernes pour demander à quelqu'un de se taire. Il semble plausible d'établir un lien sémantique entre ces termes et "la subtilité", car *hassa* ("chuchoter") et *hashasa* ("murmurer" ou "produire un léger bruit") évoquent des actions ou des sons discrets et légers. "Subtil" est également associé à quelque chose de fin, délicat, ou qui exige une attention particulière.

4. L'organisation sémantique de l'invariant notionnel "subtilité"

Je n'ai pas caché mon hésitation initiale entre "subtil" et "caché" comme point de départ pour l'organisation sémantique-lexicale liée à la lettre "s". Malgré les données lexicales citées ci-après donnant l'impression que le son caché est plus présent, j'ai choisi de me diriger vers la subtilité, car ce terme peut être plus général, étant donné que ce qui est caché est souvent subtil.

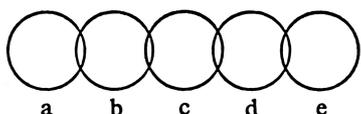
Parmi les définitions que Larousse donne à l'adjectif "subtil": "qui est difficile à comprendre, à saisir en raison de son caractère ténu et délicat". Le lien entre "subtil" et "caché" est clair, comme nous l'avons indiqué précédemment, du fait que ce qui est difficile à saisir ou à percevoir peut être invisible ou dissimulé.

Si le lien entre "subtil" et "caché" est admis, on peut trouver des termes dont le lien sémantique est moins apparent. En effet, la ressemblance entre le sens initial d'un son/phonème et les autres termes dérivés de ce son est comparable à la similitude entre les membres d'une famille. Il est facile de repérer les ressemblances et les points communs entre le père et son fils, mais bien moins perceptible entre les cousins, alors que ces derniers partagent le même grand-père.

Il en va de même pour la langue. Le lien entre *jamal* (chameau) et *jammâl* (chamelier) est clair et évident, mais entre ces derniers et *jamâl* (beauté) et *jumla* (phrase), la connexion est beaucoup moins accessible, même s'ils ont tous la même origine. Les mots n'ont pas la chance des êtres humains. En effet, un individu peut aujourd'hui, grâce à un test ADN, connaître ses origines exactes et d'où il vient, mais un tel test n'existe pas encore pour les mots. Ce qui constitue une bonne fortune pour les partisans de la théorie de l'arbitraire du signe linguistique!

C'est de cette comparaison que Wittgenstein a été inspiré lorsqu'il a créé sa théorie de la ressemblance de famille. Lisons le texte suivant dans (Kleiber, 1990: 156) qui commente les propos de Wittgenstein:

En fait à quoi correspond "l'air de famille" ? Il caractérise un ensemble de similarités entre les différentes occurrences d'une même famille. La question cruciale est cependant de voir quelles sont ces ressemblances: ce sont des propriétés qui n'ont pas besoin d'être partagées par tous les membres, mais que l'on retrouve au moins chez deux membres. [...] Comme le montre le schéma de T. Givon (1986: 78) ci-dessous, pour qu'il y ait ressemblance de famille, il faut et il suffit que chaque membre de la catégorie partage au moins une propriété avec un autre membre de la catégorie:



Ce schéma "représente les conditions nécessaires et suffisantes d'une structure de ressemblance de famille." (Kleiber 1990: 156).

Nous allons tenter d'organiser une chaîne de relations sémantiques liant les termes qui ont un "s" comme phonème pivot et "subtil/caché" comme invariant notionnel, en partant de la notion de "cacher".

- A- Se cacher: actions entreprises dans le but de se dissimuler, telles que s'éloigner ou fuir; la perception de ce qui se cache, comme la mort, la disparition ou l'oubli.
- B- Cacher quelque chose ou quelqu'un.
- C- Action réalisée de manière subtile ou en cachette.
- D- Ce qui est caché par nature, comme les sentiments, ou ce que l'on doit cacher, comme les secrets.

Nous ne manquerons pas d'expliquer le lien lorsque cela nous semble nécessaire.

B	[‘asara]	Lier, serrer avec des liens.
B		Faire quelqu'un prisonnier et l'emmener comme captif.
B		F. X. Faire prisonnier, jeter dans les fers, dans la captivité.
A		Devenir captif, tomber dans la captivité, ou se constituer prisonnier de guerre.
A	[baḥasa]	F. II. Diminuer, être réduit à rien (se dit de la moelle des os).

C	[bassa]	Faire marcher doucement, ou calmer une chamelle en répétant les mots [bas bas].
A		Être amoindri, aminci.
A	[banisa]	Échapper, éviter un malheur.
A		F. II. Rester en arrière.
A		Se retirer.
A	[tarmasa]	Se soustraire et s'esquiver de la foule, du combat.
A		Périr.
A	[ta'asa]	Être loin, être éloigné.
B	[jaḥasa]	F. III. Éloigner quelqu'un, chercher à l'éloigner, à l'écartier.
A	[jamasā]	Se figer ⁶ .
B	[ḥabasa]	Retenir, contenir, arrêter.
B		Retenir et empêcher quelqu'un d'approcher de...
B		Emprisonner.
B		Arrêter (un coupable, etc.).
B		Envelopper et serrer une chose dans une autre (par exemple un matelas dans une couverture).
A		F. V. Se contenir, se maîtriser, s'empêcher d'éclater.
B	[ḥasa'a]	Éloigner, chasser (un chemin, etc.).
A		Être chassé, éloigné, renvoyé au loin.
A	[ḥasafa]	Affaïsser, s'enfoncer et disparaître (se dit d'une localité engloutie par la terre).
B		Enfoncer, faire engloutir.
A		Être dans l'éclipse (se dit de la lune).
A		Disparaître sous terre (se dit d'une source).
A	[ḥanasa]	Rester en arrière, derrière les autres.
B		Laisser quelqu'un derrière soi.
B		Retirer, porter en arrière.
B		Conduire quelqu'un dans un lieu retiré ou secret, et le cacher.
A		Être déprimé, écrasé, aplati.
B		F. II. Envelopper, cacher.
B		F. IV. Laisser en arrière, derrière soi, délaïsser, abandonner quelqu'un.
B		F. V. Cacher quelqu'un.
A		F. VII. Rester en arrière, derrière les autres
B	[dabasa]	F. II. Cacher.
A		Être caché, se cacher, se dérober aux regards.
A		F. IX. Devenir tout noir.
B	[daḥasa]	Cacher quelque chose à quelqu'un.
B	[daḥasa]	Faire entrer, enfoncer dans la terre, dans le sable, dans les cendres.
B	[daḥmasa]	Cacher, céler.

⁶ "Se figer" pourrait être une stratégie pour se cacher ou éviter d'être repéré.

A		Se cacher devant quelqu'un avec quelque chose.
A	[darasa]	Être effacé, s'effacer (se dit des traces ou des marques).
B		Effacer, faire disparaître les traces, les marques (se dit aussi du vent qui recouvre de poussière les traces des campements, ou les efface en dispersant les cendres, etc.).
A	[darmasa]	Se taire.
B		Couvrir.
B	[dassa]	Cacher un objet sous un autre, ou sous terre.
C		Ourdir, tramer, faire quelque chose en secret contre quelqu'un, intriguer (contre quelqu'un).
C		Souffler quelque chose à quelqu'un, lui dire en secret une chose que celui-ci dira tout haut.
C		Employer secrètement un espion, ou aposter un homme pour exécuter quelque mauvais dessein.
B		Tâter pour chercher quelque chose ou s'assurer de quelque chose.
B		Enduire de goudron (un chameau galeux).
A		Venir à la suite l'un de l'autre (se dit des cavaliers).
B	[dassâ]	Cacher.
A		F. VII. Être caché, enseveli sous terre, ou caché sous un autre objet.
A		Se cacher.
C		Intriguer; desservir quelqu'un auprès d'un autre.
A	[dasâ]	Se cacher (se dit d'un homme qui fuit et veut échapper à quelque malheur, etc.).
B		Cacher.
A	[daqasa]	S'enfoncer dans l'intérieur des terres (se dit, par exemple d'un marais).
A		S'éloigner, partir.
B	[damasa]	Cacher, céler quelque chose à quelqu'un.
B		Enterrer (vif ou mort).
A		F. VI. S'oindre, s'enduire le corps d'un onguent.
A		F. VII. Entrer, surtout dans un endroit creux ou fermé.
A		F. XIII. Être brumeux, couvert de nuages (se dit du temps, du ciel).
B	[dahsama]	Cacher.
C		Parler à l'oreille à quelqu'un, couler quelque chose dans l'oreille à quelqu'un.
A	[rabasa]	F. IX. S'éloigner et s'enfoncer dans l'intérieur des terres.
B	[rajasa]	Retenir quelqu'un et l'empêcher de se livrer à quelque chose.
A	[radasa]	S'en aller, s'éloigner, partir.
A	[rasaba]	Aller au fond (de l'eau).

A		Être enfoncé dans son orbite (se dit de l'œil).
A		S'enfoncer, entrer, pénétrer dans un corps (se dit du tranchant d'une lame).
A	[rasuba]	Aller au fond (de l'eau).
B	[rassa]	Enterrer, inhumer (un mort).
B		Cacher, ensevelir (un objet) sous terre.
C		F. VI. Se communiquer des secrets, se dire à l'oreille des choses secrètes.
B	[rasana]	Lier avec une corde, avec une ficelle.
B		Museler un cheval, etc., lui mettre le [rasan].
B	[rakasa]	Attacher, lier avec la corde [rkâs].
B	[ramasa]	Cacher, céler à quelqu'un (une nouvelle, un fait).
B		Couvrir, recouvrir de terre (la tombe, etc.).
A	[sabata]	F. IV. Rester coi, rester tranquille, ne pas bouger.
A	[sabaḥa]	Être tranquille.
A	[sabaḥa]	S'éloigner, s'écarter, se reculer. F. II. S'adoucir, perdre de son intensité (se dit de la chaleur); se calmer, cesser (se dit d'une douleur). Être dans un état de calme, ne pas bouger (se dit d'une artère qui ne bat pas).
B	[sabara]	Sonder, explorer (une plaie à l'aide d'une sonde, etc.).
B	[sabraja]	Cacher, céler.
B		Rendre caché et obscur.
A	[sabiṭa]	Être plat, non crépu (se dit des cheveux).
A	[sabuṭa]	F. IV. Se taire par peur.
A		Être couché, étendu par terre; tomber, et ne pas pouvoir se relever (se dit d'un homme blessé ou malade).
A		Rester par terre comme si l'on y était collé.
B	[sabâ]	Faire prisonnier (un ennemi); mener en captivité (syn. ['sr]).
B		S'emparer du cœur de quelqu'un, le rendre, pour ainsi dire, captif, (se dit d'une femme qui a inspiré de l'amour).
B		Faire tomber en captivité et permettre qu'on l'emmène de sa patrie (se dit de Dieu).
B		Arriver à l'eau en creusant la terre.
B		F. VI. Se faire tour à tour ou réciproquement captifs.
B		F. VIII. S'emparer du cœur d'un homme, le rendre fou (se dit d'une femme).
B	[satara]	Couvrir, recouvrir avec un voile, etc., cacher.
B		Protéger, couvrir, de son égide.
B		F. II. Tenir caché derrière les portières, dérober aux regards, surtout sa fille ou sa femme; la garder avec soin.
A		F. V. Se cacher.

A		Se couvrir.
B	[sajifa]	F. II. Être sombre, envelopper tout de ténèbres (se dit de la nuit).
B	[sajana]	Emprisonner quelqu'un.
B		Tenir caché, comprimer au fond du cœur (sa peine).
A	[sajâ]	Être tranquille, calme (se dit de la mer, des yeux doux et en repos, d'une nuit calme).
A	[saḥara]	Être éloigné, être à une grande distance.
A	[saḥiqa]	Être éloigné, être à une grande distance.
A		Être très haut (se dit d'un palmier, vu que ses branches sont éloignées du sol).
B		F. IV. Éloigner quelqu'un. à une grande distance (se dit, par exemple, d'un voyage).
B	[shkk]	F. III. Être très sombre (se dit d'une nuit).
B	[saḥala]	Chasser, éloigner.
B	[sadafa]	F. IV. Être sombre, obscur (se dit d'une nuit).
A		Contraire: briller, apparaître (se dit de l'aurore) ⁷ .
A		Se reculer, se mettre à l'écart de quelqu'un.
B		Soulever ou baisser le voile (se dit d'une femme).
A		Être troublé, voilé, obscurci (se dit des yeux troublés par suite de vieillesse ou de la faim).
A	[saraba]	Entrer dans l'intérieur d'une chose, s'y répandre et en remplir tout l'intérieur.
B		Creuser dans la terre à droite et à gauche.
A		F. V. Entrer sous terre, dans un trou.
B	[saraḥa]	Laisser (le troupeau) aller librement et lui permettre de paître où il veut.
A		S'en aller librement au pâturage dès le matin.
B	F. II.	Renvoyer, congédier en répudiant (sa femme).
D	[sarra]	Réjouir, rendre gai, égayer, contenter.
D		Se réjouir, concevoir de la joie de quelque chose.
C		F. III. Dire quelque chose à l'oreille de quelqu'un.
B		F. IV. Tenir caché (un secret).
B		Contraire: divulguer (un secret).
C		Confier un secret à quelqu'un.
C		F. V. Avoir, entretenir une concubine.
C		F. VI. Se confier réciproquement des secrets.
A		F. X. Se cacher devant quelqu'un..
B	[sarâ]	Écarter, éloigner quelque chose de quelqu'un.
A		F. VII. Être éloigné, ôté, dissipé (se dit des soucis, etc.)
A	[sagsag]	Se rouler dans la terre, se vautrer dans la poussière; se cacher dans la poussière.
A		F. II. Entrer sous terre et s'y cacher.

⁷ Nous considérons les verbes qui signifient l'inverse de la définition d'une catégorie comme faisant partie de cette dernière (ici: apparaître est le contraire de disparaître – catégorie A).

B	[safar]	Écarter, chasser, éloigner, dissiper.
B		Disperser, disséminer.
B		Écarter le voile et faire voir.
B	[safaʿ]	F. III. Chercher à repousser, à éloigner quelqu'un, en le saisissant au corps.
A	[saqaʿ]	S'en aller, s'éloigner.
B	[saqaf]	Couvrir d'un toit voûté, bombé ou en talus, et non pas en terrasse ([saTH]) de l'édifice.
B		F. II. Couvrir d'un toit, donner un toit à un édifice.
A	[sakat]	Se taire (après avoir parlé).
A		Se calmer (se dit de la colère quand elle quitte quelqu'un).
A		Mourir, expirer.
B		F. II. Faire taire quelqu'un, lui imposer silence.
A		F. III. Se taire, garder le silence en présence de quelqu'un.
B		F. IV. Faire taire quelqu'un, réduire au silence.
A		Se taire (soit après avoir parlé, soit sans avoir parlé).
A	[sakan]	Être tranquille, être en repos, se tenir tranquille.
A		En grammaire, être en repos, être quiescent.
A		Se retirer dans un lieu pour s'y reposer, pour y chercher du repos.
A		Se reposer sur quelqu'un, mettre sa confiance en quelqu'un et se loger chez quelqu'un.
A		Quitter quelqu'un, se reposer, pour ainsi dire, du tourment causé à quelqu'un, se calmer (se dit d'une douleur, d'un mal).
A	[salat]	F. VII. Se dérober sans bruit, s'esquiver du milieu de...
A	[samuḥa]	Fuir, s'enfuir.
B	[samaṭa]	Suspendre, accrocher.
B		Accrocher un navire (à l'abordage).
A		Se taire, cesser de parler.
A		F. II. Se taire, cesser de parler.
B		Attacher ou serrer avec la courroie.
B		Lâcher, laisser libre (son débiteur à).
B	[samhaja]	Laisser aller, renvoyer, lâcher.
A	[sahab]	S'en aller loin.
A		S'enfoncer dans un pays dans le désert.
A	[sâʿ]	Être lâché et laissé en liberté pour paître à son gré, sans berger, et pouvoir chercher librement du pâturage.
C	[sâf]	F. III. Dire tout bas, à l'oreille de quelqu'un.
B	[sâma]	F. IV. Lâcher, faire aller librement (le troupeau) au pâturage.
B	[sâb]	F. II. Laisser aller paître librement, ne point empêcher de paître ni de boire.

A	[sâr]	Partir, s'éloigner, s'en aller, et emmener.
A	[sâ´]	S'en aller librement au pâturage et sans pâtre (se dit des troupeaux).
A	[šasa´a]	Être éloigné, être situé à une grande distance.
A	[šasi´a]	Être éloigné, écarté, être à distance.
A	[šaṭasa]	Partir pour un voyage et s'enfoncer dans l'intérieur des terres.
A	[Darasa]	Se taire, ne pas desserrer les dents toute la journée.
B		F. IV. Faire taire, imposer silence à quelqu'un par quelque parole.
C	[Damasa]	Manger quelque chose en cachette.
A	[ṭarsama]	Se taire et baisser les yeux.
A		Reculer, se retirer, battre en retraite du combat.
B	[ṭassa]	Réduire quelqu'un au silence (se dit d'un homme qui a le dessus sur son adversaire).
A		S'en aller, s'éloigner, disparaître.
A		F. II. S'enfoncer dans l'intérieur des terres, du pays.
A	[ṭasama]	Être effacé (se dit de l'écriture, des traces d'un campement, de la route dont le tracé est effacé).
B		Effacer quelque chose en en faisant disparaître les traces.
B	[ṭalasa]	Effacer (l'écriture).
A		Se perdre, s'en aller (se dit, par exemple, de la vue d'un homme devenu aveugle).
B		F. II. Effacer l'écriture.
A		F. V. Être effacé (se dit de l'écriture); devenir ras, uni, n'avoir plus de traces de... (se dit d'une surface devenue unie).
A		F. VII. Être secret, caché, enveloppé de mystère (se dit d'une affaire).
A	[ṭamasa]	Être effacé, disparaître (se dit des traces).
A		Être absent, et se trouver dans un pays éloigné.
A	[ṭumisa]	Être effacé au point qu'on n'en voit plus de traces.
A	[ṭahasa]	Entrer sous terre, disparaître.
A	[ṭâsa]	F. II. S'en aller.
D	[´adasa]	Croire, conjecturer.
B	[´arasa]	Lier un chameau en attachant avec une corde un de ses pieds de devant à son cou, pour l'empêcher de s'éloigner quand on veut s'arrêter un instant.
A		S'éloigner de quelqu'un et le quitter.
D		Être toujours gai, joyeux.
A	[´asada]	Partir, s'éloigner pour un voyage.
A	[´asina]	F. V. Se couvrir d'un peu d'herbes (se dit du sol).
C	[´âsa]	Rôder pendant la nuit (se dit par exemple d'un loup qui rôde pendant la nuit pour chercher quelque pâture).

C		Faire une ronde de nuit.
B	[gabisa]	Être sombre, obscur.
A	[gassa]	Entrer, s'enfoncer dans l'intérieur des terres et les traverser.
B		Éloigner, chasser, particulièrement un chat.
B	[gasgasa]	Éloigner, chasser un chat.
B	[gasama]	Être sombre, obscur (se dit d'une nuit).
B	[gasâ]	Être sombre, obscur (se dit d'une nuit).
B		Couvrir.
B	[gasiya]	Être sombre, obscur (se dit d'une nuit).
B		F. IV. Couvrir, envelopper quelqu'un de ténèbres (se dit de la nuit).
B	[gamasa]	Plonger quelque chose dans l'eau et submerger.
B		Tremper quelque chose dans une teinture, par exemple le bras (mais sans y tracer aucun dessin).
A		Se coucher (se dit d'une étoile qui disparaît à l'horizon).
B	[fasa'a]	Éloigner, écarter quelqu'un, lui défendre l'accès de...
B	[fassaja]	Écarter les cuisses (pour uriner).
A		F. IV. S'éloigner de quelqu'un, se mettre à l'écart de...
C	[qasqasa]	F. II. Écouter avec attention en dressant les oreilles.
A	[qa'asa]	Se retirer en arrière, se reculer.
B	[karasa]	F. II. Faire entrer, renfermer (les agneaux, les chevreaux) dans le [kirs].
A	[karsama]	Se taire tout à coup.
B	[kasafa]	Faire subir l'éclipse au soleil ou à la lune (se dit de Dieu).
A		Être dans l'éclipse (se dit du soleil ou de la lune, mais spécialement du soleil).
A		Être troublé, voilé (se dit des yeux).
B	[kasâ]	Vêtir, revêtir quelqu'un d'un vêtement; habiller quelqu'un.
B		Couvrir le temple de la Mecque du voile [kiswa].
A		Mettre un vêtement, s'habiller.
A	[kalasa]	F. II. Se sauver, s'enfuir lâchement et abandonner quelqu'un.
A	[kanasa]	Se retirer et se cacher, être caché dans son gîte, dans sa tanière (se dit des gazelles, des cerfs, etc.).
B		Chercher un trésor enfoui.
A		F. V. Se cacher, se retirer dans son gîte.
A		Entrer dans l'intérieur de la tente et s'y tenir, ou se retirer et se blottir au fond d'une litière portée à dos de chameau (se dit d'une femme).
B	[kâsa]	F. VIII. Retenir quelqu'un et l'empêcher de se livrer à quelque chose.

B	[labasa]	Couvrir, recouvrir.
B		Obscurcir une chose, la rendre obscure à quelqu'un.
A		Mettre un vêtement, se vêtir de...
B		F. II. Cacher, céler quelque chose; feindre, simuler ou dissimuler quelque chose.
B		Embrouiller et rendre obscur.
D		Apprendre à connaître quelqu'un à fond, le savoir par cœur.
A		F. V. Se vêtir, se couvrir de...
A		F. VIII. Être entouré, ceint de tous côtés par quelque chose.
A		Être obscur, douteux, embrouillé, compliqué pour quelqu'un.
C	[masa'a]	Calmer, apaiser, radoucir (un homme en colère) par des paroles ou par autre chose.
A	[masaga]	F. IV. S'écarter.
B	[masaka]	F. II. Donner des arrhes à quelqu'un et l'empêcher d'aller.
B		F. IV. Retenir quelqu'un et l'empêcher d'aller.
B		F. VI. Faire prisonnier, captif.
A	[masmasa]	Être embrouillé et en confusion (se dit d'une affaire, des affaires).
A	[malasa]	F. V. S'échapper des mains (se dit, par exemple, d'une arme).
A		Échapper (à un danger), être délivré, sauvé.
B	[nasa'a]	Éloigner, repousser (ses bestiaux) de l'abreuvoir.
B		F. II. Éloigner, écarter ses bestiaux de l'eau.
A		F. VIII. Se reculer et s'éloigner de ...
B	[nasaḥa]	Effacer, faire disparaître quelque chose (se dit, par exemple, du soleil lorsque en brillant il fait disparaître l'ombre).
B		Abroger, abolir, par exemple une loi par une autre, un culte par un autre, un verset du Coran par un autre.
A	[nassa]	S'éloigner rapidement.
A	[nasaga]	S'en aller dans l'intérieur du pays.
A		F. II. Se couvrir de rameaux nombreux et l'un à côté de l'autre (se dit d'un jeune palmier).
C	[nasafa]	F. VI. Se dire à l'oreille, se communiquer des secrets.
C	[nafasa]	F. II. Distraire quelqu'un, soulager, consoler quelqu'un.
B	[namasa]	Cacher, céler un secret.
C		Communiquer à quelqu'un un secret, le mettre dans la confiance.
B	[namisa]	Cacher, céler quelque chose.
B		Dissimuler, feindre.

C		F. III. Mettre quelqu'un dans la confiance d'un secret.
A		Se cacher, se blottir dans une hutte pour y guetter sa proie (se dit d'un chasseur).
A		F. V. Être couvert, caché par quelque chose; se dérober aux regards.
A		F. VII. Se cacher, se dérober aux regards.
D	[hajasa]	Se présenter tout à coup, surgir, naître dans la pensée, dans l'esprit.
A		F. VII. S'abstenir de quelque chose étant éloigné par quelqu'un de quelque chose, être empêché par une force majeure.
C	[halasa]	F. II. Dire à quelqu'un quelques mots en secret à l'oreille.
C		F. IV. Marmotter entre ses dents, parler bas.
C		Dire à quelqu'un un mot à l'oreille.
C	[hamasa]	Marmotter entre ses dents, parler bas de manière à n'être pas entendu et sans que la voix sorte de la poitrine.
C		F. III. et F. VI. Se parler tout bas les uns aux autres.
C		F. VIII. Parler tout bas, si bas qu'on a de la peine à entendre.
A	[yassa]	Aller, partir, s'éloigner.
A	[yabisa]	F. IV. Se taire.
C	[waswasa]	Suggérer (une action, etc.), surtout en parlant à l'oreille (se dit de Satan, ou de la passion qui dicte à l'homme une action).
C		Parler à soi-même, parler entre ses dents, murmurer, marmotter.
A	[wadasa]	Être caché, se dérober aux regards de quelqu'un (se dit d'une chose ou d'une personne).
B		Cacher quelqu'un, le dérober aux regards du monde.
A		Se couvrir des premiers germes de plantes, en être couvert çà et là (se dit de la terre).
C	[jarasa]	Produire un léger bruit, un murmure.
C		F. II. Parler bas, chuchoter.
C		F. IV. Produire un bruit, un son léger (se dit par exemple, du bruit que fait un oiseau, un oiseau quand il becquette, quand il bat des ailes, ou de celui qui fait une parure du corps quand il est agité).
B	[jassa]	Tâter, palper, toucher de la main.
B		Tâter le pouls du malade.
B		Fouiller quelqu'un, chercher dans sa poche.
C		S'enquérir des nouvelles, des bruits, des affaires des autres, espionner.

C		Fixer les yeux sur quelqu'un, pour l'examiner, le sonder.
B		F. V. Examiner, chercher à connaître quelque chose en touchant.
C		Espionner, être à l'affût des nouvelles, des affaires.
C		Absolument, scruter, être à l'affût, surtout par envie ou malveillance, et aussi scruter les mystères de la religion, des décrets de Dieu.
B	[jâsa]	Chercher avec le plus grand soin.
C		Fouiller la maison (comme fait un voleur).
C		Être à l'affût des bruits, des nouvelles, de ce qui se dit (comme fait un espion).
C		Faire sa ronde dans la nuit.
C	[ħadasa]	F. V. Essayer de faire quelque chose en cachette.
B	[ħalasa]	F. X. S'attacher à quelqu'un, ne pas le quitter un seul instant.
A	[ħarasa]	Être muet.
B		F. II. Rendre ou créer muet (se dit de Dieu).
A	[‘iħrammasa]	Être dans l'attitude d'un homme qui reste immobile et silencieux.
A	[ħasara]	Diminuer, amoindrir.
C	[saraq]	Voler, dérober, soustraire quelque chose à quelqu'un.
A	[sariq]	Se cacher, se dérober.
C		F. III. Faire quelque chose en cachette, à la dérobée de quelqu'un, sans qu'il s'en aperçoive.
C		F. V. Voler, être abandonné au vol; soustraire une chose après l'autre, commettre des vols.
A		F. VII. Rester en arrière et se séparer des autres.
C		F. VIII. Voler, dérober.
C	[saraâ]	Voyager pendant la nuit, faire un voyage nocturne.
C		S'étendre, se propager (se dit des racines de l'arbre qui se propagent dans la terre).
C		Se communiquer (se dit d'une maladie contagieuse, etc.)
C		F. IV. Voyager de nuit, et faire faire à quelqu'un un voyage de nuit, emmener quelqu'un en voyage nocturne.
A		F. VII. Se reculer, s'éloigner de quelqu'un, s'écarter.
C	[sa'ar]	Communiquer la maladie l'un à l'autre.
C	[salab]	Voler, piller quelqu'un.
C		Tirer, extraire (le sabre du fourreau).
B		F. II. Couvrir quelqu'un de deuil, lui faire prendre le deuil (proprement, en le privant d'un membre de sa famille).
C		F. VIII. Piller, dépouiller, voler quelqu'un.

C	[salla]	Tirer, extraire doucement (un objet d'un autre, par exemple, le sabre du fourreau).
C		F. IV. Soustraire, dérober quelque chose.
A		F. V. Se dérober, s'esquiver à petit bruit d'un endroit, du milieu de...
C		S'approcher de quelqu'un sans bruit, à pas de loup, suivre quelqu'un sans que celui-ci s'en doute.
A		F. VIII. Se dérober, s'esquiver sans bruit du milieu de...
C	[ʿasʿasa]	Rôder pendant la nuit (se dit des loups, etc.).
B		En parlant de la nuit, survenir et envahir tout.
A		Contraire: s'enfuir, s'évanouir.
C		F. II. Sortir la nuit et rôder dans le but d'enlever quelque chose. (se dit du loup, etc.).
C	[gallasa]	F. II. Voyager ou se mettre en route vers la fin de la nuit.
C		Faire quelque chose vers la fin de la nuit.
C	[masara]	Calomnier quelqu'un en cachette.
C		Exciter quelqu'un sous main, secrètement.
C	[massa]	Toucher, être mis en contact (se dit du simple contact).
C	[magasa]	Toucher, palper, tâter.
C	[nasama]	F. III. Aspirer l'air et sentir quelque chose.
C		Parler à l'oreille à quelqu'un.
C	[hashasa]	Serpenter, couler en serpentant (se dit d'un ruisseau).
C		Murmurer.
C		Produire un léger bruit étant mis en mouvement (se dit, par exemple, d'une cotte de mailles sur un homme qui marche, ou d'une parure en métal mise en mouvement, etc.).
C	[wasaqa]	Enlever, emmener des chameaux, etc. (se dit des voleurs de troupeaux).
D	[wajasa]	Être saisi de peur, d'une frayeur subite.
D		F. IV. Concevoir quelque chose, une idée dans son esprit.
C		Entendre.
C		Écouter attentivement et appliquer l'oreille pour mieux entendre un bruit, etc.
D	[ʿasif]	Être triste, affligé, se livrer à la tristesse à cause de quelque chose.
D		Se fâcher contre quelqu'un.
D		F. V. Être triste, affligé; s'affliger, éprouver du chagrin, gémir.
C	[ʿasâ]	Consoler quelqu'un
C		F. II. Engager à supporter quelque chose avec patience.
C		F. III. Consoler quelqu'un

C		F. IV. Consoler quelqu'un avec quelque chose.
B		Garder quelque chose pour quelqu'un.
D		F. V. Souffrir, supporter avec patience.
C		Se consoler, être consolé.
C		F. VI. Se consoler mutuellement.
C		F. X. Demander de la consolation, du secours, du soulagement à quelqu'un.
D	[‘asiya]	Être triste, affligé; éprouver de la peine à cause de quelque chose.
D	[‘alasa]	Être de mauvaise foi.
D		F. V. Éprouver une douleur.
D		Être dans le trouble, éprouver une émotion violente.
D	[‘ayasa]	Désespérer de quelque chose, renoncer à ce qu'on espérait.
D		F. II. Faire désespérer quelqu'un, lui ôter l'espoir de quelque chose.
D		F. IV. Réduire quelqu'un au désespoir.
D	[baIisa]	Être malheureux, être accablé de malheurs, de calamités.
D	[ba'usa]	Être brave, courageux, audacieux.
D		F. IV. Accabler quelqu'un de malheurs, de calamités.
D		F. VIII. Être affligé, triste.
D	[‘ablasa]	Être triste, affligé, avoir le cœur navré.
D		Être au désespoir.
D		Être silencieux sous le poids d'un chagrin, d'une peine.
A	[balsama]	Se taire, devenir muet par suite de frayeur ou de quelque émotion.
D	[ḥaṣasa]	Ressentir une douleur.
D		F. II. Être dans l'émotion, dans l'agitation.
D	[ḥasada]	Porter envie à quelqu'un par rapport à une chose; envier quelque chose. à quelqu'un.
D		F. II. Porter envie à quelqu'un.
D		F. VI. Se porter réciproquement envie.
D	[ḥasara]	Éprouver un malaise, une peine.
D	[ḥassa]	Être touché, attendri.
C		Écouter, être aux écoutes.
D		Sentir, être doué de la faculté de sentir.
D		Savoir avec certitude une chose.
B		Rendre un bruit léger, bas.
D		F. II. Sentir une chose, en avoir la perception à l'aide des sens.
D	[ḥāsa]	F. V. Souffrir, éprouver une douleur.
D	[sa'ama]	Éprouver du dégoût pour quelque chose, s'ennuyer horriblement de...
D		Être las de quelque chose.

D	[sa'uma]	F. II. Causer du dégoût, de l'ennui à quelqu'un, ennuyer quelqu'un.
B	[sadama]	Fermer, barricader (la porte).
D	[sadima]	Éprouver du chagrin.
D		Avoir des regrets, du repentir.
D		Être à la fois triste et agité par la colère.
D		Désirer ardemment quelque chose.
A		Être écarté, éloigné et empêché de couvrir les femelles (se dit d'un chameau étalon).
D	[sa'ad]	Être heureux, propice, favorable (se dit d'un jour, d'une heure ou d'une constellation).
D		F. X. Chercher du bonheur, demander du bonheur.
D	[sa'al]	Être vif, gai, d'une humeur enjouée.
D		F. IV. Rendre gai, joyeux.
D	[saqit]	Être malheureux, n'avoir de bonheur en quoi que ce soit, faute des bénédictions de Dieu.
D	[salâ]	Perdre de vue une chose, ne plus y songer, l'oublier.
C		Se consoler de quelque chose, ne plus s'en affliger; et se consoler de la perte d'une chose en se livrant à une autre chose.
D	[tâsa]	Être Heureux.
D	[nuḥisa]	Être triste, affligé.
D	[yaḷisa]	Désespérer de..., perdre tout espoir de...
C	[wâsâ]	F. III. Consoler quelqu'un, par exemple par des paroles, etc.
C	[ʿanisa]	F. III. Entrer en rapports familiaux et intimes avec quelqu'un.
C		F. X. S'habituer, s'accoutumer à quelqu'un, devenir familier, intime.
C	[basa'a]	Devenir familier, intime avec quelqu'un.
A	[mudaḥmas]	Caché, secret.

5. Conclusion

Une recherche objective dans le lexique arabe démontre que la nature physique des sons joue un rôle crucial dans la création lexicale.

Certes, on doit admettre que, dans certains cas, la relation phono-sémantique n'est pas facile à établir et nécessite une argumentation fine. C'est peut-être à cause de cette difficulté à saisir ce lien que de nombreux linguistes ont abandonné cette perspective. Cependant, il semble bien que les données que nous avons citées ci-dessus, même si elles ne sont pas exhaustives, permettent de saisir un lien consistant entre la lettre "s" et de nombreux termes ayant le sens de "subtil/caché",

ce qui amène à mettre en cause l'affirmation de De Saussure: "Le principe de l'arbitraire du signe n'est contesté par personne" (De Saussure, 1995: 100, §137).

Bibliographie

- AL-ALAYLI, Abd Allah (1945). *Muqaddimah li-dars luġat al-'rab wa-kayfa našna 'u l-mu'jam al-jadīd*. Le Caire: Al-maṭba'a al-'ašryya.
- AL-FARĀHĪDĪ, Al-Ḥalīl b. Aḥmad (1985). *Kitab al-'ayn*, édition par Maḥdī Al-maḥzūmī, Ibrahīm Al-Samurra'ī, Qom: Maṣūrat dār al-hijra.
- ALLOUSH, Mustafa (2021). *La place des interjections et des onomatopées dans le lexique de l'arabe*. Beyrouth: Dār Al-Fikr.
- AL-MUBARAK, Muhammad (1964). *Fiqh ul-luġah w-ḥašā'is ul-'arabyya*, Beyrouth: Dār Al-Fikr.
- BAR-LEV, Zev (2001a). *Shush and Say 'SIX'*. San Diego, California: LARC Press, San Diego State University.
- _____, (2004). *Kabbalah Hebrew Key-Letters*. Bulletin of Hebrew Higher Education.
- _____, (2017). *Arabic Key Consonants*, Journal of Arabic and Islamic Studies, 6, 24–63.
- BOHAS, Georges (2015). *Un aspect de l'organisation submorphémique du lexique de l'arabe*. Nuova Sapeinza orientale, Miscellanea arabica, p. 13-41.
- _____, (2019). *Les composantes du lexique de l'arabe: entre motivé et non-motivé*. Paris: Geuthner.
- DIAB-DURANTON, Salam (2021). *L'emphase et la motivation phonétique chez Ibn Jinnī* Dans: *La submorphologie motivée de Georges Bohas: vers un nouveau paradigme en science du langage*. Paris: Honoré Champion.
- FLEISCH, Henri (1961). *Traité de philologie arabe. Vol. I. Préliminaires, phonétique, morphologie nominale*. Beyrouth: Imprimerie Catholique.
- HURWITZ, Solomon (1966 [1913]). *Root-Determinatives in Semitic Speech, a Contribution to Semitic Philology*. New York: Columbia University Press.
- IBN JINNĪ, (1952-1956). *Al-Ḥašā'is*, édition par Muḥammad 'Alī al-Najjār. Le Caire: Dar al-Kutub al-Miṣriyya.
- IBN SĪNĀ, Al-Ḥusayn b. Abd Allah (1982). *'aqbāb ḥudūt al-ḥarf*, éd. Muḥammad Ḥassān al-Ṭayyan et Yaḥya mīr 'Alam. Damas: Majma' al-luġa al-'arabyya.
- KAZIMIRSKI, Arthur de Biberstein (1860). *Dictionnaire arabe-français*, Paris: Maisonneuve et Cie.
- KHCHOUM, Salem (2014). *Les affixes/créments dans le lexique de l'arabe: exploration du niveau submorphémique de l'arabe*, thèse de doctorat. Lyon: École normale supérieure de Lyon.
- _____, (2017). *Le 'ayn final dans le lexique de l'arabe: un suffixe submorphémique intensif*. Langues et littératures du monde arabe, 11, p. 61-89

- KLEIBER, Georges (1990). *La sémantique du prototype*. Paris: Presses Universitaires de France.
- LORY, Pierre (1996). *Le mystère des lettres en terre d'islam*. Beirut: Lebanon 17: 101–9.
- ROMAN, André (1983). *Étude de la phonologie et de la morphologie de la koinè arabe*. Aix-en-Provence: Publications de l'Université de Provence.
- SAUSSURE, Ferdinand de (1995). *Cours de linguistique générale*. Paris: Payot.
- SAGUER, Abderrahim (2000). *L'incrémentation des préfixes dans le lexique de l'arabe: le cas du n*. *Langues et littératures du monde arabe*, 1, p. 57- 82.
- _____, (2000). *La préfixation aux racines de l'arabe*, thèse de doctorat d'État. Agadir: Université Ibn Zuhr.
- SCHIMMEL, Annemarie (1975). *Mystical Dimensions of Islam*. Chapel Hill, North Carolina: University of North Carolina Press.
- SUYŪTĪ, 'Abd al-Raḥmān (1970). *Al-Muzhir fī 'ulûm al-lu ġa*. Beyrouth: Dâr al-Jîl.
- SĪBĀWAYH, Abû Bišr 'Amr B. 'Uṭmān b. Qanbar (1966-1977). *Al-Kitâb*, édition 'Abd al-Salâm Muḥammad Hârûn. Le Caire: vol. I, Dâr al-qalam, vol. II, Dâr al-kâtib al-'arabî lil- Ṭibâ'a wal-našr, vols. III-V, Al-hay'a al-miṣriyya al-'amma lil-kitâb.

Ressources en Ligne:

Les dictionnaires arabes classiques disponibles en ligne sur la base de données en ligne *al-bâḥiṭ _al-'arabî*: <http://www.baheth.info/>

AL-FĪRŪZÂBÂDI, AL-QÂMŪS AL-MUḤĪṬ
 AL-JAWHARĪ, AL-ŠIHÂḤ _FĪ AL-LUĠA
 AL-SAGĀNĪ, AL-'UBÂB AL-ZÂḤIR
 IBN FÂRIS, MAQÂYĪS AL- LUĠA
 IBN MANZŪR, LISÂN AL-' ARAB

Larousse: www.larousse.fr.

TLF: <http://atilf.atilf.fr/tlf.htm>

LE /f/ FINAL DANS LE LEXIQUE DE L'ARABE: UN SUBMORPHÈME SUBLEXICAL CORRÉLÉ À LA NOTION DE LÉGÈRETÉ

Salem KHCHOUM

Université Lumière Lyon 2,
salem.khchoum@univ-lyon2.fr

Résumé

Cet article se penche sur l'analyse submorphémique des racines trilitères qui se terminent par la consonne /f/ dans le lexique de la langue arabe. Parmi ces racines partageant le /f/ final, plus d'un tiers révèle un lien sémantique avec la notion de légèreté. Les caractéristiques phonétiques et articulatoires du phonème /f/ transcendent leur aspect purement mécanique pour former une mimophonie, évoquant ainsi l'expérience subjective associée à la légèreté. La structure sémantique de la légèreté, combinant des références concrètes et des constructions abstraites, est examinée à travers le prisme de la théorie de la métaphore conceptuelle pour son analyse sémantique. Néanmoins, un modèle explicatif novateur de la notion de légèreté est avancé pour saisir ses multiples manifestations, à la fois abstraites et concrètes. Enfin, l'article aborde la proposition du terme "submorphème sublexical", soulignant ainsi l'impératif d'adapter la terminologie morphologique à la recherche submorphémique et submorphologique. Cette adaptation s'avère essentielle pour appréhender de manière précise les spécificités liées à ce niveau d'analyse linguistique émergent.

Mots-clés: submorphème, mimophonie, légèreté, /f/ final, modèle explicatif

1. Introduction

L'étude des submorphèmes définis par Chrystelle Fortineau-Brémond et Stéphane Pagès comme étant "les éléments, lexicaux ou grammaticaux, inférieurs aux unités de première articulation" (Fortineau-Brémond et Pagès, 2021: 6) et, plus loin en mettant en avant la nature phonique de ces éléments, comme étant "des atomes ou des agrégats phoniques porteurs d'un invariant cognitif (ou "pré-sémantique") autour desquels se construisent des réseaux paronymiques dont les éléments entretiennent entre eux des rapports de motivation" constitue un

domaine de recherche, la submorphologie, "*intimement liée à la motivation*" (*Ibid.*: 8). En 2017, notre investigation s'est concentrée sur la corrélation entre le phonème 'ayn /ع/ final et la notion d'intensif dans les racines trilitères de l'arabe. Nous avons tenté de démontrer que ce phonème fonctionne en tant que suffixe submorphémique, attribuant ainsi une nuance intensive à la signification des mots (Khchoum, 2017).

Dans la prolongation de ce travail, la présente recherche explorant cette fois-ci la corrélation entre le /f/ final et la notion de légèreté constituera une évolution par rapport à notre travail antérieur sur la valeur du 'ayn /ع/.

En effet, notre approche méthodologique évolue. Dans notre démarche précédente, nous avons adopté une méthode basée sur la comparaison entre les racines trilitères se terminant par 'ayn /ع/, et leurs bases bilitères non-ambiguës¹ correspondantes, dénuées de ce son, permettant ainsi de déduire la valeur sémantique ajoutée du 'ayn /ع/, troisième consonne.

Cependant, cette méthode s'est révélée trop ancrée dans la théorie des matrices et des étymons et nous a contraint à exclure certaines racines où la corrélation phono-sémantique entre le 'ayn /ع/ et l'intensif se manifestait également en position initiale ou médiane, étymoniale ou extra-étymoniale.

Dans cette nouvelle investigation, nous adoptons une approche submorphémiste, mettant de côté la volonté de prouver que les racines trilitères ne sont que le développement d'une base bilitère primitive, une notion qui est aujourd'hui de plus en plus partagée.

Notre objectif principal est de démontrer un lien motivé entre un phonème spécifique, en l'occurrence le /f/, et un sens donné, en l'occurrence la notion de légèreté, indépendamment du statut, étymonial ou suffixal, de cette consonne dans la racine.

Nous aborderons ce défi en analysant un corpus de mots à /f/ final, sans isoler cette consonne de la base bilitère, afin de lui attribuer un statut distinct. Dans les cas non ambigus (les bases bilitères formées uniquement de deux consonnes fortes et distinctes), où R2 = /f/, le statut de ce dernier sera principalement étymonial, tandis que dans les cas ambigus, il peut revêtir un caractère étymonial ou suffixal,

¹ Un cas non-ambigu concerne un radical contenant précisément deux consonnes fortes et différentes. Par exemple, les radicaux [rafâ], [râfa], [raffa], [rafrafa], [warafa] sont tous dérivés du radical bilitère {r,f}. Les semi-consonnes w et y ainsi que les consonnes en double ne font pas partie de l'étymon.

selon le cas. Par analogie avec notre analyse précédente du phonème 'ayn /ع/, nous explorerons les propriétés phonétiques du /f/ pour établir un lien avec la notion de légèreté.

Pour rappel et analogie, avec le phonème /ع/ transcrit /'/, nous avons analysé les propriétés phonétiques dudit phonème pour trouver un lien avec la notion d'intensif en question: nous avons démontré que l'articulation du /' / demande une énergie et une tension consonantique très forte, qui se traduisent par les traits [+voisé] et [+fort], pour pouvoir actionner la zone cartilagineuse (dure) où se prononce le /'/. On a supposé que cette tension et cette énergie seraient la projection sur l'appareil phonatoire de l'aspect saillant de l'objet ou de l'action intensive désignés.

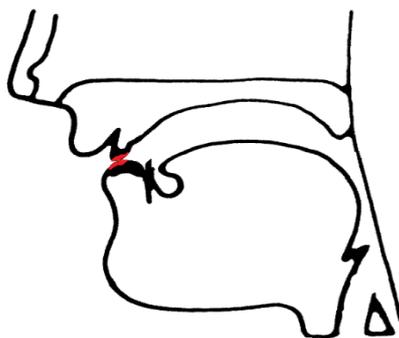
De la même manière, dans le cas du /f/, nous envisageons de démontrer que ses propriétés articulatoires seraient la projection de l'aspect saillant de l'objet ou de l'action désignés, s'inscrivant ainsi dans une forme d'onomatopée articulatoire selon Pierre Guiraud (Guiraud, 1986 [1967]: 125). Aussi, nous explorerons en remontant les procédés métaphoriques qui ont conduit à l'évolution sémantique des mots et à la construction de réseaux de sens, comment la notion de légèreté, liée concrètement à la notion de faible poids, se manifeste dans d'autres domaines concrets comme le mouvement, l'aspect, et la distance, mais aussi dans d'autres domaines abstraits, comme l'intelligence et la considération.

2. Le son: la phonétique du phonème /f/

Pour une description complète et précise d'une consonne, cinq caractéristiques doivent être prises en compte. Ces caractéristiques incluent la zone ou le point d'articulation précis de la consonne, le mode d'articulation qui détermine le degré d'aperture de la voie par laquelle l'air expiré s'échappe, le voisement qui indique si les cordes vocales vibrent ou non, la quantité consonantique qui représente la durée relative de la consonne dans le temps, et enfin, la tension consonantique qui dépend du tonus musculaire des organes phonateurs. Nous allons dans les cinq paragraphes suivants décrire le phonème /f/ de ces cinq points de vue puis nous procéderons à l'interprétation de ces traits.

2.1. Zone d'articulation du /f/: une labiodentale

Le phonème /f/ est une consonne labiodentale produite par un contact entre la lèvre inférieure, légèrement en retrait, et les incisives de la mâchoire supérieure décalées vers l'extérieur de la bouche. Lors de son articulation, la surface extérieure de la lèvre inférieure (le vermillon) frôle légèrement, sans exercer de pression, la partie inférieure des dents supérieures, comme l'illustre le schéma ci-dessous:



Zone d'articulation labiodentale du /f/

2.2. Mode d'articulation: une fricative

Lors de la production du phonème /f/, le flux d'air expulsé traverse la zone obstruée formée par le rapprochement des lèvres inférieures et des dents supérieures. Cette obstruction, de nature labio-dentale, est caractérisée par des espaces interdentaires et une zone de faible contact entre les deux surfaces. Une occlusion complète n'est pas réalisable en raison des différences substantielles entre les matériaux constitutifs des deux surfaces de l'obstacle: l'émail dur des dents et le muscle mou des lèvres. Cette hétérogénéité entraîne une application inégale de la pression, empêchant ainsi l'obtention d'une occlusion parfaite, donc faible.

2.3. Le voisement: une sourde

Par opposition au phonème /v/, le phonème /f/ est considéré comme non-voisé (sourde), signifiant que lors de son articulation, les cordes vocales ne vibrent pas. Ce phénomène de non-voisement, caractérisé par l'absence de vibration des cordes vocales, résulte d'une pression d'air légère, insuffisante pour induire la vibration.

Si, dans une langue comme le français, les consonnes voisées sont faibles alors que les consonnes non-voisées sont fortes, ce n'est pas le cas pour l'arabe où, les voisées sont fortes et les non-voisées douces (Thomas et al., 1976: 98). Ceci expliquerait pourquoi ne nous trouvons pas en français la même corrélation phono-sémantique que nous tenterons de mettre au jour en arabe entre le phonème /f/ et la notion de légèreté sous toutes ses conceptualisations.

2.4. La durée ou la quantité consonantique: une continue

Le phonème /f/ résulte de la friction relativement prolongée de l'air légèrement comprimé avec la zone labiodentale. Cette caractéristique confère au phonème /f/ une nature aérienne, évoquant un souffle d'air.

2.5. La tension consonantique: une relâchée

Lors de l'émission du phonème /f/, les lèvres inférieures demeurent détendues afin de faciliter le passage de l'air à travers la zone de contact labio-dentale. La pression musculaire exercée contre l'obstacle, constitué par l'extrémité des incisives supérieures, demeure faible pour faciliter l'écoulement de l'air expulsé. Cette moindre tension est responsable de la qualité douce ou relâchée (*lenis*) du phonème /f/.

Selon les observations de Thomas, Bouquiaux et Cloarec-Heis (1976), bien que dans de nombreuses langues telles que le français, les consonnes sourdes sont fortes tandis que les sonores sont douces, la langue arabe se positionne en tant qu'exception à ce schéma, où les consonnes sonores présentent une tension renforcée alors que les sourdes sont perçues comme douces ou faibles.

En phonétique arabe classique, les consonnes /f/, /t/, /h/, /n/, /m/ et /h/ sont réputées parmi les plus faibles en raison de leur prédominance en traits faibles plutôt qu'en traits forts. Le maintien de la consonne /f/ se justifie principalement par sa caractéristique de non-spirant. L'ajout de cette caractéristique au /f/ engendre l'émergence du phonème /w/, lequel est alors catégorisé comme une semi-consonne et considéré comme un phonème faible dans la phonologie arabe. Le /f/ se situe donc à un seul trait des semi-consonnes.

3. Transition: entre le son et sens

Le caractère léger du phonème /f/ découle de cinq caractéristiques distinctives, principalement marquées par leur nature faible. Ces caractéristiques comprennent une zone d'articulation positionnée près du bord de l'appareil phonatoire, un contact ténu entre les incisives et les lèvres inférieures maintenues détendues, créant ainsi une obstruction minimale aisément franchissable par un flux d'air légèrement comprimé. De plus, cette pression d'air insuffisante ne suffit pas à provoquer la vibration des cordes vocales. Enfin, la durée relativement prolongée confère au phonème /f/ une similitude avec un souffle d'air.

Ces caractéristiques phonétiques associées à la légèreté s'articuleront dans une forme particulière de mimophonie articulatoire, pour refléter de manière phonique les propriétés saillantes des objets ou des actions associées aux signes linguistiques comportant le phonème /f/. Il est primordial de souligner, de ce point de vue non-arbitrairiste, que le signifiant doit refléter de façon concrète et tangible le signifié ou le référent pour en être l'empreinte phonique et non être une simple forme acoustique arbitraire et indépendante des propriétés de ces derniers, de telle sorte qu'un objet ne peut être représenté par n'importe quel autre signifiant. Le signifiant est la projection des propriétés du signifié ou du référent dans l'appareil articulatoire du locuteur à travers la mimophonie cinétique, voire visuelle, et dans l'appareil acoustique de l'interlocuteur sous forme de mimophonie acoustique. À ce stade, il est plus prudent de dire que cette association entre une ou plusieurs propriétés du signifié ou du référent et un ou plusieurs traits phonétiques du signifiant peut être subjective sans que cette subjectivité ou objectivité relative n'enlève rien à son caractère motivé. En réalité, le lien entre le phonème /f/ et la notion de légèreté ne serait pas nécessairement universel, à l'image par exemple entre le phonème /n/ et tout ce qui tourne autour du nez, car il ne s'appliquerait pas à toutes les langues ni même à une majorité d'entre elles. Chaque langue a la possibilité d'associer des sons spécifiques à des significations particulières, mais ces associations varient d'une langue à l'autre.

4. La sémantique de la légèreté: du concret vers l'abstrait

Le lien entre notions abstraites et concrètes est essentiel dans la compréhension et la formation de nos idées. Hurwitz, en 1913, soulignait que les

notions naissent souvent du concret pour évoluer vers l'abstrait, établissant ainsi une transition du tangible vers le conceptuel:

It must be borne in mind that primitive ideas are generally concrete, and that an abstract idea is secondary, in that it is often based on some objective aspect involved in the expression of the abstract idea. (Hurwitz 1966 [1913]: 72).

Hurwitz semble percevoir cette transition du concret vers l'abstrait comme rendue possible grâce à un trait partagé entre les deux domaines. Plus précisément, il identifie un élément concret impliqué dans la formulation de l'idée abstraite.

En 1926, Joüon illustre comment

Les objets les plus simples, les actions les plus ordinaires de la vie quotidienne sont une source inépuisable de notions abstraites. L'eau qui bout fait naître les idées d'agitation, de montée, de débordement, de bruit. (Joüon 1926: 6).

Plus loin, à la page huit de son ouvrage, il aborde comme exemple la notion de légèreté que nous étudions dans cet article:

La notion de "trouver qn léger" aboutit à mépriser, dédaigner dans **استخف** *istahaffa* "faire peu de cas de, mépriser" (de *hafif* "léger"), ' *ahân* **أهان** "mépriser" (de *hayn* **هين**, "léger"). Semblablement, l'hébreu *qillel* "injurier, maudire", c'est originalement "déclarer qn léger" (*qal*). En arabe, où le sens premier "léger" de la racine sémitique *qal* n'apparaît plus, **استقل** *istaqalla* "dédaigner, faire peu de cas de qn" est plutôt "trouver qn peu considérable, modique". (*Ibid.*: 8).

Sans la nommer explicitement, Hurwitz et Joüon font allusion à la métaphore en tant que procédé bien connu depuis Aristote, défini comme

un mot transporté de sa signification propre à une autre signification ce qui se fait en passant du genre à l'espèce, ou de l'espèce au genre; ou de l'espèce à l'espèce, où par analogie. (Aristote [1875]: XXI, 33-34).

Ils soulignent que ce déplacement s'opère du concret vers l'abstrait par analogie. Cette orientation du concret vers l'abstrait est intégrée à la définition même de la métaphore dans *Le dictionnaire de Linguistique*:

La métaphore est une figure de rhétorique qui consiste dans l'emploi d'un mot concret pour exprimer une notion abstraite, en l'absence de tout élément introduisant formellement une comparaison. (Dubois et al. 2002 [1994] : 301-302).

George Lakoff et Mark.L. Johnson, dans leur ouvrage *Metaphors We Live By* (1980), élèvent la métaphore au rang de principe fondamental du fonctionnement cognitif. George Lakoff explique:

The metaphor involves understanding one domain of experience, love, in terms of a very different domain of experience, journeys. More technically, the metaphor can be

understood as a mapping (in the mathematical sense) from a source domain (in this case, journeys) to a target domain (in this case, love). (Lakoff 1993: 206-207).

Bien que George Lakoff ne mentionne pas explicitement ce passage du concret vers l'abstrait dans sa définition, l'analyse et les exemples qu'il fournit révèlent un mouvement du concret vers l'abstrait.

La métaphore, en transposant des domaines concrets ou physiques vers des domaines abstraits ou non physiques, établit une connexion entre le concret et l'abstrait. Ainsi, elle facilite la compréhension des concepts abstraits en les associant à des idées concrètes et bien structurées. En agissant comme un pont entre le concret et l'abstrait, la métaphore conceptuelle facilite la compréhension des idées abstraites en "empruntant"² la structure des concepts concrets.

La métaphore conceptuelle peut être prête à appliquer et efficace pour expliquer la notion de légèreté en supposant que le réseau sémantique associé à cette idée évolue depuis la notion concrète de manque de poids, opposée à la lourdeur, vers des domaines abstraits tels que l'intelligence ou la bienveillance. Cependant, le champ sémantique de la légèreté ne se limite pas uniquement à des concepts abstraits; une grande partie de ses significations demeure ancrée dans des grandeurs et mesures concrètes. Au sein de ce spectre de significations concrètes, qu'est-ce qui prouve que le manque de poids est le sens concret de référence ayant donné naissance à toutes les autres significations? Cette assertion ne repose-t-elle pas essentiellement sur un postulat plutôt que sur une preuve établie?

Pour appréhender de manière exhaustive les diverses interprétations, qu'elles soient concrètes ou abstraites, de la légèreté, nous explorerons une approche alternative à la métaphore conceptuelle tout en maintenant une considération pour celle-ci. Cette approche se repose sur un modèle où une constante abstraite, assimilable à un coefficient mathématique, influe comme un facteur constant agissant sur une grandeur variable pour obtenir la signification.

En règle générale, la nature, qu'elle soit concrète ou abstraite, du domaine de destination est identique à celle du domaine source lors de cette projection. Autrement dit, la nature du domaine d'application sera conservée.

Ainsi, la légèreté peut être définie de manière constante comme étant le manque

² La métaphore en arabe est littéralement appelée "emprunt", *isti'âra'* "استعارة".

ou la carence de quelque chose de variable. Ce manque est exprimé par l'adverbe "peu" traduisant la notion de manque, et qui constitue le coefficient constant :

Coefficient Constant	Domaine ou catégorie d'application	Domaine d'arrivée
Peu de, manque de	Poids	Légèreté
	Quantité	Minimité
	Distance	Proximité
	Volume	Petitesse
	Densité	Finesse
	Force, énergie	Faiblesse
	Aspect	Douceur, maniabilité
	Temps	Vitesse
	Difficulté	Facilité
	Stabilité, constance	Frivolité, désinvolture, imprudence
	Réflexion, attention	Irréflexion, bêtise
	Autocontrôle, maîtrise de soi	Impulsivité.

Tableau 1. Sémantisme de la légèreté.

L'exposition des données révélera que chaque mot comprenant un /f/ final porte un sens qui peut être expliqué par l'application d'une constante représentant un manque à un domaine d'application variable.

Dans un premier temps, nous présenterons les cas non ambigus où le /f/ a un statut étymologique évident. Ensuite, nous aborderons les cas ambigus où le /f/ pourrait être étymonial ou affixal. Il est considéré étymonial lorsque nous pouvons le relier à une base bilitère non ambiguë, et affixal lorsque nous parvenons à l'isoler de la base bilitère. Dans ce dernier cas de figure, le /f/ final sera qualifié de suffixe s'il porte une signification particulière, ou de simple crément final s'il ne possède aucune charge sémantique spécifique. Cependant, cette étude ne procédera pas à cette analyse ici, car son objectif ne réside pas dans l'identification précise du statut étymonial, suffixal ou crémental du /f/ final pour chaque mot examiné. Son but est simplement d'établir la corrélation phono-sémantique entre ce phonème et la notion de légèreté dans toutes ses interprétations.

4.1. Domaine d'application variable: le poids > la légèreté

Cette interprétation découle de l'application du coefficient constant qui est la notion de manque, à la mesure du poids. Par conséquent, la légèreté est définie comme la caractéristique attribuée à tout objet ayant un poids faible.

a. Les cas non ambigus

- √_hff [ħaffa]: Être léger, peser peu.
 √_dff [ḍaffa]: Forme II.: Alléger (une charge).

b. Les cas ambigus

- √_zhf [zahifa]: Être léger (se dit du vent qui emporte un objet très léger).

4.2. Domaine d'application variable: la valeur > avoir peu de considération, de valeur > l'insignifiance

C'est une interprétation abstraite qui applique le concept constant de manque: "peu de", à la notion de valeur ou d'estime. On peut y voir également une analogie avec la notion physique du poids.

a. Les cas non ambigus

- √_hff [ħaffa]: Être insignifiant
 Avoir peu d'importance, être d'un rang peu élevé, d'une position subalterne.

b. Les cas ambigus

- √³zf [ʿazifa]: Être en petite quantité, ou de peu d'importance, ou de peu de volume
 √_hsf [ħasafa], Être vil et méprisé (se dit des hommes et des choses).
 [ħusifa]:
 √_zhf [zahafa]: Être vil, bas.

4.3. Domaine d'application variable: la forme, peu de taille, de volume, de masse > la petitesse

Cette idée de légèreté est issue de l'application de la notion de manque à la notion de volume physique, ce qui conduit à l'idée de finesse voire de maigreur.

L'idée d'être sec est souvent associée à celle d'être maigre en raison de la connotation de manque de volume ou de substance dans les deux cas. Être sec évoque une absence d'humidité, de plénitude, ce qui peut être analogique à l'idée d'être maigre où il y a une perception de manque de chair, de masse corporelle ou de densité. Cette relation sémantique se construit autour du concept de réduction de volume, que ce soit en termes de contenu liquide ou de corpulence physique.

a. Les cas non ambigus

√ḥff	[ḥaffa]:	Être petit.
√jff	[jaffa]:	Sécher, être sec.
√sff	[saffa]:	Manger quelque nourriture sèche, aride.
√sfb	[safâ]:	Forme IV. Maigrir.
√hyf	[hâfa]:	Être mince à la taille et n'avoir pas de ventre.
√hfhf	[hafhafa]:	Être grand et mince, être d'une taille élancée.

b. Les cas ambigus

√shf	[saḥufa]:	Être chétif. Être fin, mince
√sjf	[sajifa]:	Avoir le corps mince et n'avoir point de ventre.
√šsf	[šasafa]:	Être maigre au point d'être sec. Sécher, dessécher
√'jf	['ajafa]:	Amaigrir, rendre maigre (ses bêtes de somme).
√'jf	['ajufa]:	Maigrir, devenir très-maigre.
√qdf	[qaḍufa]:	Être d'une taille mince et fine.
√rhf	[rahafa]:	Amincir, rendre moins large (un sabre, une lame).
√lšf	[lašifa]:	Être desséché et collé sur les os (se dit de la peau d'un corps très maigre).
√nhf	[naḥifa] / [naḥufa]:	Être mince et maigre.
√dlf	[ḍalifa]:	Avoir un nez petit, fin (se dit d'un homme). Être petit (se dit du nez).
√ktf	[katafa]:	Forme II. Couper la viande en menus morceaux.
√nsf	[nasafa]:	Briser en petits morceaux et disperser.
√dlf	[ḍalifa]:	Avoir un nez petit, fin (se dit d'un homme).

Être petit (se dit du nez).

4.4. Domaine d'application variable : la quantité > la minimité

La notion de minimité revient à appliquer du manque à une quantité ou un nombre.

a. Les cas non ambigus

√_tff [ʔaffafa]: Donner en petite quantité.

√_tff [ʔafif]: Être en petite quantité.

b. Les cas ambigus

√_tnf [ʔanifa]: Forme IV. On dit: [mâ 'atnafahu] pour dire: Que cet homme mange peu! Ou: Qu'il a peu de désirs! ou qu'il a peu de choses!

√_'df [ʔadafa]: Manger un peu de quelque chose, en goûter.

√_'df [ʔadafa]: Manger un peu de quelque chose, en goûter.

√_tnf [naʔafa]: S'écouler, suinter, couler doucement (se dit d'un liquide, d'un venin).

√_'zf [ʔazifa]: Être en petite quantité, ou de peu d'importance, ou de peu de volume.

4.5. Domaine d'application variable: la vitesse > la rapidité, l'agilité

Le lien entre la légèreté et la vitesse s'établit par le coefficient invariable de "peu" appliqué à la variable du temps. Ainsi la vitesse où la rapidité peut se traduire comme étant "mettre peu de temps à faire quelque chose".

a. Les cas non ambigus

√_hff [haffa]: Passer, partir promptement d'un lieu.
Être léger, agile, prompt à servir quelqu'un.

√_hfw [hafâ]: Briller (se dit des éclairs).

√_dff [daffa]: Se dépêcher en faisant quelque chose; faire vite.
Être prompt à faire mourir, enlever promptement (se dit, p. ex., de la peste).

Survenir rapidement (p. ex., sur l'homme blessé, pour l'achever au plus tôt).

√zff	[zaffa]:	Briller (se dit des éclairs). Accélérer le pas, courir; se dépêcher en marchant. Forme IV. Marcher vite, accélérer le pas.
√zyf	[zâfa]:	Marcher vite.
√sfw	[safâ]:	Être rapide (au vol ou à la course).
√wfw	[wafaza]:	Forme IV. Presser, forcer d'aller plus vite. Se hâter, se dépêcher pour aller chez quelqu'un.
√wzf	[wazafa]:	Aller vite, se dépêcher, accélérer le pas.
√zffz	[zafzafa]:	Courir à toutes jambes (se dit d'un homme).
√zff	[zafîf]:	Pas accéléré, rapide. Véloce, rapide.
√zff	[zafûf]:	Rapide.

b. Les cas ambigus

√'zf	['azifa]:	Se dépêcher.
√jdf	[jadafa]:	Voler d'un vol rapide. Aller vite, d'un pas rapide. Courir à pas menus (se dit de la gazelle).
√jdf	[jadaf]:	Voler, voltiger avec rapidité (se dit d'un oiseau). Marcher vite, à pas rapides et serrés. Faire des pas menus.
√ḥtf	[ḥaṭafa], [ḥaṭifa] ³	Marcher d'un pas rapide. Enlever, emporter, ravir.
√rzf	[razafa]:	S'enfuir de frayeur, courir sous l'impulsion de la frayeur.
√z'f	[za'afa]:	Presser, exciter à marcher plus vite.
√zrf	[zarafa]:	Marcher avec rapidité (se dit d'une chamelle). Forme II. Enlever quelque chose et faire place nette. Devancer, aller en avant. Forme VII. Passer (se dit du vent qui souffle).
√zqf	[zaqafa]:	Happer, saisir et emporter promptement.
√snf	[sanafa]:	Souffler avec force, de manière à soulever la poussière (se dit du vent, etc.).
√jḥf	[jaḥafa]:	Se hâter.
√ḥdf	[ḥaḍafa]:	Faire des pas menus qui se succèdent rapidement.

³ Cet item trilitère peut être facilement relié à sa base bilitère : [ḥaṭâ], signifiant "faire un pas, poser le pied sur le sol ; marcher". Nous observons que la notion de rapidité est associée à la présence du /f/ final, assumant ainsi la fonction de suffixe submorphémique.

		Faire un salut bref et léger, saluer légèrement, comme en passant.
√ḥṣf	[ḥaṣufa]:	Forme IV. Passer rapidement au pas de course (se dit de l'homme, du cheval).
√ḥdf	[ḥadafa]:	Marcher à pas menus et rapides.
√ḥšf	[ḥašafa]:	Lancer le fœtus au dehors de l'utérus (se dit d'une femme qui accouche, lorsque l'enfant en sort tout d'un coup). Se dépêcher en marchant, marcher rapidement.
√ḥṣf	[ḥaṣafa]:	Forme IV. Se dépêcher.
√rġf	[raġafa]:	Forme IV. Presser le pas, s'avancer rapidement.
√rnf	[ranafa]	Forme IV. Marcher vite.
√zḥf	[zaḥafa]:	Forme II. Happer, arracher quelque chose à quelqu'un (comme un oiseau de proie).
√'ṣf	[ʿaṣafa]:	Souffler avec violence (se dit du vent). De là: Courir et passer avec rapidité.
√kšf	[kašifa]:	Être mis en fuite.
√lġf	[laġifa]:	Forme IV.: Se dépêcher, aller vite.
√lqf	[laqifa]:	Avaler quelque chose avec précipitation (comme fait, p.ex., celui qui a faim). Enlever en un clin d'œil un morceau tombé ou jeté par quelqu'un. Forme II. Avaler en un clin d'œil.
√ndf	[nadafa]:	Mouvoir avec une grande rapidité les pieds de devant et courir d'un pas rapide (se dit d'un cheval). Faire courir le cheval d'un pas rapide. Forme IV.: Mener vite, faire marcher sa bête de somme d'un pas rapide.
√ndf	[naḍafa]:	Forme IV.: Se mettre à courir au galop. Faire courir (p. ex. son chameau) au galop.
√ḥdf	[ḥaḍafa]:	Être agile, rapide dans ses mouvements.
√hrf	[harafa]:	Forme II. Se hâter de dire ses prières. Produire des dattes qui mûrissent vite (se dit d'un palmier). Forme IV. S'enrichir promptement, avoir en très-peu de temps augmenté ses troupeaux et son avoir.
√hkf	[hakifa]:	Rapidité de la course ou de la marche.
√hnf	[hanafa]:	Formes II et IV. Se dépêcher, aller vite.

4.6. Domaine d'application variable: la réflexion (interprétée comme peu de temps à réfléchir, raisonner)

La stupidité est souvent perçue soit directement comme un déficit d'intelligence, soit indirectement comme un manque de rapidité ou vitesse dans la compréhension. À son tour, la notion de vitesse peut être interprétée comme un manque de temps pour exécuter une tâche (mettre peu de temps à faire une chose), ce qui, dans le contexte de la réflexion, peut être associé à de la bêtise (irréflexion). C'est cet aspect qui peut expliquer le caractère énantiosémique de la notion de légèreté, dans le sens où elle peut exprimer à la fois l'intelligence et la bêtise.

a. Les cas non ambigus

√sfw [safâ]: Être sot, stupide.

b. Les cas ambigus

√ḥrf [ḥarifa]: Avoir le cerveau troublé, avoir le délire.

√shf [saḥufa]: Forme III. Se conduire sottement à l'égard de quelqu'un.

Rapidité dans la réflexion: mettre peu de temps à comprendre > l'intelligence

a. Les cas non ambigus

Il n'y a pas de cas de ce type.

b. Les cas ambigus

√tqf [taqufa]: Être intelligent, ingénieux, habile.

√zrf [zarufa]: Être intelligent, habile, fin.

√ḥsf [ḥaṣufa]: Avoir un jugement solide.

Forme IV.: Traiter une affaire d'une manière réfléchie et solide.

√šnf [šanifa]: Avoir de la sagacité, de la pénétration.

Il demeure tout à fait concevable de considérer que la notion d'intelligence est une abstraction de l'idée de finesse (la finesse de l'esprit).

Rapidité dans la décision: mettre peu de temps à réfléchir, décider à la légère > l'irréflexion

La rapidité dans le raisonnement, c'est-à-dire la capacité de mettre peu de temps à comprendre, est souvent perçue comme un signe d'intelligence. Cependant, agir rapidement dans des situations qui demandent davantage de temps peut mener à de mauvaises décisions ou compréhensions et être assimilé à de la bêtise.

a. Les cas non ambigus

√sfw [safâ]: Être imprudent.

b. Les cas ambigus

√jzf [jazafa]: Prendre ou donner en bloc, sans compter.
Forme VIII. Acheter en bloc (sans mesurer, ni peser, ni s'assurer de la quantité).

√jzf [jazâf], Achat ou vente en bloc, sans s'assurer de la quantité,
[jizâf]: sans vérifier la mesure ou le poids.
Parole ou action inconsidérée, irréfléchie, faite à la légère.

4.7. Domaine d'application variable: la distance > la proximité physique interprétée comme étant peu de distance

C'est une interprétation concrète et physique de la notion de légèreté, obtenue en appliquant l'idée de manque à la notion de distance physique. Rapprocher, réunir, ou joindre revient à réduire la distance entre les objets. De même, comme pour l'opposition entre intelligence et bêtise, cette approche peut conduire à une interprétation énantiosémique: dans le cas de [dalafa]: marcher à petits pas serrés ou rapprochés, ou en ayant les pieds liés, entraînera une réduction de la vitesse de marche, donc l'idée de lenteur opposé à l'idée de vitesse expliquée plus haut.

a. Les cas non ambigus

√lff [laffa]: Joindre, mettre l'un avec l'autre.

√lflf [laflafa]: Ramasser, réunir de tous côtés.

√wlf [walafa]: Forme III. Être dans la familiarité de quelqu'un. Être son compagnon intime.

Être uni, s'associer à quelqu'un.

√šfw [šafâ]: Être près du coucher (se dit du soleil).

Forme IV. Être proche, près de quelque chose, être imminent.

Arriver au bord, à l'extrémité d'une chose.

- √*tff* [ʔaffa]: Se trouver près de quelqu'un.
Se présenter de manière à pouvoir être pris, saisi; prêter le flanc.
S'approcher de son coucher (se dit du soleil).

b. Les cas ambigus

- √*'zf* [ʔazifa]: Approcher, arriver; s'approcher promptement, survenir tout à coup.
- √*rzf* [razafa] Approcher, être près, imminent (se dit d'une chose, d'un événement).
S'approcher de quelqu'un.
- √*jhf* [jahafa]: Forme III. S'approcher de quelqu'un.
Serrer quelqu'un de près (comme dans la foule).
- √*ḥsf* [ḥaṣufa]: Forme X. Être étroit.
- √*dlf* [dalafa]: Se traîner lentement, à pas très rapprochés, comme si l'on avait les pieds liés.
Approcher, s'approcher.
- √*dnf* [danifa]: Se rapprocher, être près.
- √*rsf* [rasafa]: Marcher comme quelqu'un qui a des entraves aux pieds.
- √*zrf* [zarafa]: Aborder, approcher quelqu'un.
- √*zlf* [zalafa]: Être près, se trouver près.
Approcher, s'approcher, venir plus près de...
- √*s'f* [sa'af]: Forme IV. Être près, proche, voisin.
Prêter le flanc, se présenter de manière à pouvoir être frappé (se dit de la proie par rapport au chasseur).
- √*snf* [sanaf]: Forme IV. Menacer, être imminent (se dit des nuages ou des éclairs).
- √*zlf* [zalafa]: Suivre quelqu'un pas à pas.
- √*ktf* [kaṭufa]: Forme IV. Arriver très-près de quelqu'un, de manière à se laisser frapper (se dit du gibier qui vient à portée du chasseur).
- √*ltf* [laṭafa]: S'approcher, arriver plus près.
- √*hdf* [hadafa]: Approcher, s'approcher de....

4.8. Domaine d'application variable: le délai > l'imminence (interprétée comme étant peu de temps séparant deux évènements)

Dans cette interprétation, la notion de distance est substituée par celle du temps. C'est une interprétation qui envisage le temps comme une distance déjà parcourue ou à parcourir.

a. Les cas non ambigus

Il n'y a pas de cas de ce type.

b. Les cas ambigus

- √rdf [radafa]: Venir derrière, suivre, venir à la suite de...
Apparaître l'un après l'autre (se dit des étoiles).
√rdf [radifa]: Suivre, venir à la suite de quelqu'un, succéder à
quelqu'un.
√zhf [zahafa]: Être près de la mort.
√qrf [qarifa]: Être près de tomber malade.

4.9. Domaine d'application variable: la consistance > la mollesse (interprétée comme peu de fermeté et de compacité)

Le phonème /f/, avec son trait doux et relâché, correspond parfaitement à la représentation de la notion de la douceur et de la mollesse, perçues comme un manque de fermeté.

a. Les cas non ambigus

Il n'y a pas de cas de ce type.

b. Les cas ambigus

- √rḥf [raḥafa], [raḥifa] et [raḥufa] :
Être doux, tendre (se dit de la pâte).
Forme IV.: Amollir, adoucir, rendre tendre (une pâte en
y ajoutant de l'eau).
√rgf [raḡafa]: Pétrir (la farine, la pâte, la boue) avec la main.
√ṭhf [ṭahafa]: Forme IV. Être lâche, flasque (se dit, p. ex., de la peau
d'une outre).

- √ğđf [ğadıfa]: Forme V. Être lâche, flasque, pendant, pendu, être pendant au-dessus de quelque chose.
- √qşf [qaşifa]: Être tendre, n'avoir pas la dureté nécessaire (se dit du bois).
- √kţf [kaţufa]: Être épais, s'épaissir (se dit des liquides).
Être touffu et épais (se dit de la végétation).
- √hjf [hjf]: Avoir un ventre lâche et flasque.

4.10. Domaine d'application variable: l'aspect tactile > la douceur, la tendresse et la délicatesse

La proximité sociale entre deux individus peut être perçue comme une réinterprétation sociale de leur proximité spatiale ou physique. Cependant, la notion de bienveillance et de soin peut également être considérée comme une réinterprétation sociale de l'aspect tactile de la douceur, représentant un manque de rigidité ou de fermeté. La douceur et la tendresse caractérisent ainsi la façon dont on traite les autres.

Nous retrouverons également l'idée de mollesse, de facilité et d'opulence appliquée aux conditions de vie d'une personne aisée. N'oublions pas que l'idée de pauvreté se manifeste à travers les notions concrètes de sécheresse et de maigreur.

a. Les cas non ambigus

- √rff [raffa]: Traiter quelqu'un avec bonté, et avoir soin de lui; servir quelqu'un avec assiduité et empressement, en tout, dans de petites comme dans de grandes choses.
- √rfw [rafâ]: Rassurer quelqu'un, tranquilliser, procurer à quelqu'un la tranquillité et la sécurité.
Forme III. Vivre en paix, s'accorder avec quelqu'un.
Se montrer indulgent, clément envers quelqu'un, le laisser aller tranquillement.
- √şfw [şafâ]: Forme V. Se radoucir, revenir d'un accès de colère.
Se calmer, s'apaiser.
- √ħfw [ħafâ]: Faire un cadeau à quelqu'un.

b. Les cas ambigus

- √'lf [ʿalifa]: Devenir doux, apprivoisé
Forme II. Joindre, réunir, rassembler, lier, composer
Habituer quelqu'un à quelque chose.
- √thf [taḥaf]: Grâce, faveur, bienfait.
Don, présent, cadeau.
Tout objet beau ou précieux propre à être offert en présent.
- √trf [tarifa]: Jouir de bien-être, vivre au sein de l'aisance et des délices.
- √r'f [ra'afa]: Être très-doux, très-bienveillant, clément envers quelqu'un.
- √zrf [zarufa]: Être beau, gracieux, élégant.
- √hdf [ḥadafa]: Vivre au sein de l'aisance, de l'abondance.
- √s'f [sa'afa]: Forme III. Aider, assister, prêter secours, se montrer ami sincère et prêt à assister son ami.
Forme IV. Accepter l'hospitalité, venir demeurer chez quelqu'un.
Secourir, assister quelqu'un de quelque chose.
- √'tf [ʿaṭafa]: Pencher, incliner d'un côté plus que d'un autre. De là:
Avoir de la sympathie, de la bienveillance pour quelqu'un.
- √knf [kanafa]: Secourir, aider quelqu'un, lui porter assistance.
- √ḡtf [ḡaṭifa]: Vivre dans l'aisance.
- √ltf [laṭufa]: Être bienveillant pour quelqu'un.

4.11. Domaine d'application variable: la force > la faiblesse

La notion de faiblesse peut être interprétée comme un manque d'énergie ou de force. Cette faiblesse rattachable au caractère faible du phonème /f/ peut concrètement se traduire par une faiblesse physique, caractérisée par un manque de force corporelle. Cette condition se manifeste souvent par la maigreur, représentant ainsi une forme de légèreté, comme expliqué précédemment.

a. Les cas non ambigus

Il n'y a pas de cas de ce type.

b. Les cas ambigus

- √dnf [danifa]: Être longtemps et continuellement malade.
- √hdf [hadafa]: Être faible, débile, infirme et peu enclin à se donner du mouvement.

√d'f [da'afa], [da'ufa]: Être faible, débile, être trop faible pour pouvoir accomplir une chose.

Il est observable que l'élément trilitère ci-haut dérive de la base bilitère {d, ' } réalisable lexicalement dans des cas non ambigus ci-dessous. Le segment /f/ isolable est corrélé à la légèreté, détenant ainsi un statut suffixal. Bien que nous n'envisagions pas d'associer les items trilitères à leurs bases bilitères correspondantes, cet exemple démontre la corrélation du /f/ avec la notion de légèreté, indépendamment de son statut étymologique ou suffixal.

√da'' [da''a]: Dompter à force de se servir, et apprivoiser.
 √d'd' [da'da'a]: Abaisser, humilier, accabler, opprimer, atterrer.
 √wd' [wada'a]: Abaisser quelqu'un.
 √dw' [dâ'a]: Exténuer, amaigrir (se dit du voyage qui amaigrit un cheval).

4.12. Domaine d'application variable: l'épaisseur > la finesse

a. Les cas non ambigus

√zff [zaffa]: Avoir un plumage fin, des plumes fines (se dit d'un oiseau).
 √zff [zafaf]: Plumage fin.

La finesse d'un objet augmente sa transparence interprétée comme une finesse visuelle. En effet, la finesse diminue son opacité en permettant à la lumière de le traverser, créant ainsi une corrélation entre la qualité fine de sa structure et sa capacité à laisser passer la lumière:

√šff [šaffa]: Être transparent.
 √šfw [šafâ]: Être net, clair, limpide.

b. Les cas ambigus

√hsf [ħasfat^{un}]: Nuage clair, et fin.
 √kšf [kašafa]: Mettre à nu, découvrir (en ôtant la couverture, le couvercle, le voile).
 Révéler, manifester, déclarer, faire voir.
 √ltf [laṭufa]: Être mince, fin, délié, délicat, subtil (se dit tant des substances que des choses immatérielles).
 √nzf [nazufa]: Être propre, pur.
 √htf [ħaṭafa], Soustraire par ruse et à l'improviste, subtiliser.
 [ħaṭifa]:

Ensuite, la finesse interprétée comme étant un peu d'épaisseur, peut être assimilée à la notion de bordure, aspect tranchant et aigu. La signification associée à la limite ou à la bordure se rapporte directement à l'articulation du /f/. En effet, ce phonème est articulé au niveau du bord de la lèvre inférieure en contact avec les dents supérieures, évoquant l'idée d'un objet à l'aspect tranchant.

a. Les cas non ambigus

√syf	[sayf] ⁴ :	Sabre, épée.
√ḥff	[ḥaffa]:	Raser les moustaches, la barbe.
√ḥfw	[ḥafâ]:	Raser entièrement (la moustache).
√ḥwf	[ḥâfa]:	Forme II. Mettre et placer quelqu'un ou quelque chose, sur le bord, à l'extrémité d'une chose ([ḥâffat ^{un}]). Forme V. Rogner, couper sur les bords.
√rff	[raffa]:	Entourer, cerner quelque chose de toutes parts.
√ḥwf	[ḥâfa]:	Forme V. Rogner, couper sur les bords.
√ḥff	[ḥufûf]:	Extrémité, bord.
√ḥff	[ḥafaf]:	Bout, pointe.

b. Les cas ambigus

√'rf	['araf]:	Mettre une limite, une borne.
√ṭrf	[ṭarifa]:	Dévorer les bords, les extrémités (se dit, p. ex., d'un chameau qui dévore les herbes des bords d'un pré).
√rhf	[raḥafa]:	Forme IV. Aiguiser, repasser, rendre tranchant.

5. Conclusion

Nous avons étudié un ensemble de 101 racines trilitères se terminant par /f/. Parmi celles-ci, il y avait 23 cas non ambigus et 78 cas ambigus. Dans l'ensemble des racines trilitères se terminant par /f/ de l'arabe, selon le recueil de Kazimirski (1860), il y a 298 racines au total. Parmi celles-ci, 85 racines sont non ambiguës, contenant exactement deux consonnes fortes distinctes où le /f/ est nécessairement d'origine étymologique. Les 213 autres racines sont ambiguës, le /f/ ayant un statut étymologique, suffixal ou crémental. Ces 101 racines que nous avons étudiées représentent approximativement 34% des 298 racines se terminant par /f/ répertoriées dans le lexique de l'arabe. Plus précisément, les 23 racines non

⁴ Nous pensons que ce mot est apparenté au mot grec ancien ξίφος signifiant "épée" ou "poignard".

ambiguës constituent environ 27% des 85 cas non ambigus se terminant par /f/, tandis que les 78 cas ambigus représentent environ 36.61% des 213 racines trilitères ambiguës.

Les radicaux rattachés à ces 101 racines, qui représentent 34 % du nombre total racines trilitères à /f/ final dans le lexique, ce qui est très significatif et ne peut être le fruit de l'arbitraire, ont pu être rattachées sémantiquement à la notion de légèreté.

Nous avons pu analyser cette notion comme étant une application d'une constante notionnelle, agissant comme un coefficient invariable, qui est l'invariable "peu de" reflétant la notion de manque, à des domaines d'application variable qui sont:

- Le poids, ce qui donne la notion de légèreté;
02 cas non ambigus, 01 cas ambigu (total: 03 radicaux).
- La valeur, ce qui donne la notion d'avoir peu de considération, de valeur;
01 cas non ambigu, 03 cas ambigus (total: 04 radicaux).
- La forme: ce qui donne la notion de petitesse;
06 cas non-ambigus, 13 cas ambigus (total: 18 radicaux).
- La quantité, ce qui donne la notion de minimité;
02 cas non-ambigus, 05 cas ambigus (total: 07 radicaux).
- La vitesse, ce qui donne la notion de rapidité, d'agilité;
11 cas non ambigus, **28** cas ambigus (total: **39** radicaux).
- La réflexion, ce qui peut donner lieu à des interprétations opposées:
- Manque de vitesse dans la compréhension: être peu rapide à comprendre > la sottise ;
01 cas non ambigu, 02 cas ambigus (total: 03 radicaux).
- Rapidité dans la réflexion: mettre peu de temps à comprendre > l'intelligence ;
00 cas non ambigu, 04 cas ambigus (total: 04 radicaux).
- Rapidité dans la prise de décision: mettre peu de temps à réfléchir, décider à la légère > l'irréflexion ;
01 cas non ambigu, 02 cas ambigus (total: 03 radicaux).
- La distance, ce qui donne lieu à la notion de proximité;
05 cas non ambigus, 15 cas ambigus (total: 20 radicaux).

- Le délai, ce qui donne lieu à la notion d'éminence ;
00 cas non ambigu, 04 cas ambigus (total: 04 radicaux).
- La consistance, ce qui donne lieu à la notion de mollesse;
00 cas non ambigu, 07 cas ambigus (total: 07 radicaux).
- L'aspect tactile, ce qui donne lieu à la notion de douceur;
04 cas non ambigus, 11 cas ambigus (total: 15 radicaux).
- La force, ce qui donne lieu à notion de faiblesse;
00 cas non ambigu, 03 cas ambigus (total: 03 radicaux).
- L'épaisseur, ce qui donne lieu à notion de:
- finesse et ses conséquences: transparence, netteté, clarté, invisibilité;
03 cas non ambigus, 05 cas ambigus (total: 08 radicaux).
- l'extrémité, la bordure, l'aspect tranchant;
08 cas non ambigus, 03 cas ambigus (total: 11 radicaux).

Contrairement à ce que l'intuition pourrait suggérer en reliant la légèreté à un faible poids, c'est plutôt dans le domaine conceptuel de la vitesse, définie comme le fait de mettre peu de temps à accomplir une action, que l'on trouve le plus grand nombre de radicaux (39 radicaux). En réalité, la notion concrète de légèreté en termes de peu de poids est parmi les moins représentées, avec seulement 3 radicaux attestées.

Certaines de ses significations peuvent faire l'objet d'une projection métaphorique du concret vers l'abstrait. Par exemple, la proximité (distance) et douceur (tact) peuvent symboliser la bienveillance dans un contexte social, la finesse peut évoquer la subtilité d'esprit, et la mollesse peut également décrire l'aisance et le confort de vie.

Dans plus d'un tiers des radicaux se terminant par /f/ dans le lexique de l'arabe, il existe une relation entre la notion de légèreté, considérée selon différentes perspectives, et le phonème /f/. Cette connexion est enracinée dans les caractéristiques phonétiques et articulatoires du /f/ qui demande peu de force ou de tension, produisant un son léger et impliquant une occlusion partielle de la bouche. Nous ne pouvons manquer d'observer des correspondances entre les traits phonétiques et articulatoires caractérisés par le relâchement et la faiblesse caractérisant le phonème /f/ et le niveau sémantique et notionnel – la légèreté.

Au-delà de cela, cette corrélation demeure difficile à expliquer autrement. Qualifier ce lien d'arbitraire, même si cela reconnaît les faits, revient à opter pour une explication facile qui, en réalité, n'en est pas une. C'est admettre un fait, qui est de surcroît plus ample que ce que l'on pensait, sans pour autant fournir une explication approfondie.

D'après l'analyse du corpus étudié, le phonème /f/, quel que soit son statut dans la racine (qu'il soit étymonial ou affixal), peut être considéré comme un submorphème. Cette notion correspond à ce que David Crystal décrit comme:

Un submorphème est parfois utilisé pour faire référence à une partie d'un morphème ayant une forme et un sens récurrents, comme le début *sl-* de *slimy*, *slug*, etc. (Crystal 2008 [1980]: 313-314).

La position finale du phonème /f/ dans les mots liés à la notion de légèreté ne nous semble pas résulter d'un hasard ou d'un choix arbitraire. Il est semblable à la finalité des rimes en poésie, où le dernier son du mot résonne davantage dans l'oreille de l'interlocuteur, créant ainsi un impact plus prononcé et plus durable que les autres consonnes. Dans le cas du /f/ final, son emplacement génère un effet spécifique, celui de transmettre l'idée de légèreté inhérente au mot. En somme, sa présence en position finale semble intentionnelle pour amplifier et véhiculer précisément cette notion de légèreté.

Ce submorphème, bien qu'il soit associé sémantiquement à une signification, comme la légèreté dans les cas étudiés, ne peut avoir de sens en lui-même, c'est-à-dire de façon autonome. Qualifier ce submorphème de lexical poserait problème, car il ne forme pas une base lexicale autonome relevant d'une partie du discours. De même, le définir en tant que submorphème grammatical ou flexionnel serait inapproprié, car il n'est pas lié à un rôle syntaxique ou grammatical déterminé.

La question de savoir s'il est de nature dérivationnelle se pose. Cependant, la possibilité que /f/ puisse être à la fois étymonial ou affixal (préfixe ou suffixe) tout en étant lié à la notion de légèreté rend cette hypothèse peu plausible. Il apparaît évident que la terminologie de la morphologie ne peut être directement appliquée à la submorphologie. Néanmoins, nous considérons que l'ajout du préfixe "*sub-*", exprimant une position inférieure dans la morphologie du mot, pourrait offrir une solution en reflétant cette transition. Par conséquent, nous pourrions suggérer le terme "submorphème sublexical" pour indiquer que ce type de submorphèmes, en constante expansion avec l'essor récent des études

submorphologiques, est associé à une signification, parfois complexe comme dans le cas de la légèreté étudiée, sans pour autant constituer une base lexicale à part entière.

Bibliographie

Ouvrages

- ARISTOTE, *Poétique d'Aristote*. Traduction française par Charles Batteux, (Nouvelle édition revue et corrigée). (1875) Paris: J. Delalain et fils.
- CRYSTAL, David (2008 [1980]). *A Dictionary of Linguistics & Phonetics*. Sixth Edition. Oxford: Blackwell Publishing.
- DUBOIS Jean, Mathée GIACOMO, Louis GUESPIN, [et al.] (2002 [1994]). *Dictionnaire de linguistique et des sciences du langage*. Paris: Larousse.
- GUIRAUD, Pierre (1986 [1967]). *Structures étymologiques du lexique français*. Paris: Payot.
- HURWITZ, Solomon (1966 [1913]). *Root-Determinatives in Semitic Speech, a Contribution to Semitic Philology*. New York: Columbia University Press.
- KAZIMIRSKI, Arthur de Biberstein (1860), *Dictionnaire arabe-français*. Paris: Maisonneuve et Cie.
- LAKOFF, George & Mark JOHNSON, (1980), *Metaphors We Live By*, Chicago: University of Chicago Press.
- THOMAS, J. M. C., Bouquiaux, L., & Cloarec-Heiss, F. (1976). *Initiation à la phonétique*. Paris: Puf.

Chapitres d'ouvrages

- FORTINEAU-BRÉMOND, Chrystelle, & Stéphane PAGÈS, (2021). Les limites du morphème. Construire une approche submorphologique. Dans: C. FORTINEAU-BREMOND & S. PAGES (éds.), *Le morphème en question: Exemples multilingues d'analyse submorphologique*. Aix-en-Provence: Presses universitaires de Provence.
- LAKOFF, George (1993). The contemporary theory of metaphor. In: A. ORTONY, Andrew (Ed.), *Metaphor and thought* (2nd ed., 202–251). Cambridge: Cambridge University Press.

Articles dans une revue

- JOÛON, Paul (1926). Études de sémantique arabe. *Mélanges de l'Université Saint-Joseph*, 11, 1-36.
- KHCHOUM, Salem (2017). Le 'ayn final dans le lexique de l'arabe: un suffixe submorphémique intensif, *Langues et Littératures du Monde Arabe*, 11, 61-89.

L'ÉPENTHÈSE EN HÉBREU AU TOURNANT DE L'ÈRE CHRÉTIENNE

David HAMIDOVIC
Université de Lausanne
david.hamidovic@unil.ch

Résumé

En hébreu ancien, l'épenthèse, en tant que phénomène phonologique, c'est-à-dire un agencement de sons pour former des énoncés et au final, des significations, ne peut se soustraire à son contexte d'usage. En effet, l'épenthèse nous semble osciller entre un outil pour la canonisation du texte d'autorité et un jeu sonore pour participer à un genre littéraire voire à une rhétorique.

Mots-clés: épenthèse, hébreu, shewa, voyelles

1. Introduction

Dans la grammaire de référence en hébreu biblique, celle de Paul Joüon, en 1923, lorsqu'il est question du signe dit *shewa*, noté avec deux-points sous une consonne, il est d'abord écrit qu'il s'agit d'"un signe équivoque". (Joüon, 1923: 30). L'ambiguïté de ce signe tient au fait qu'il peut désigner une voyelle très brève notée ^e ou une absence de voyelle. De fait, il s'agit de deux situations très différentes. En conséquence, la question de la prononciation ou non du *shewa* occupe un chapitre épais des manuels d'apprentissage de l'hébreu et des grammaires depuis le Moyen Âge (Allony, 1943-1944: 61-74; Allony, 1944-1945: 28-45; Chomsky, 1952: 34-35; Skoss, 1955: 30-34). De plus, il peut exister une confusion avec la prononciation du *shewa* en hébreu moderne (Kreitman 2013: 554-555). Enfin, il faut relever que la pratique du *shewa* différait ou diffère encore – tout ou partie – selon les communautés juives (E.g., Morag, 1963: 160-166; Levy, 1936: §1a, n.; Yeivin, 1985: 398, 404). Par ailleurs, l'histoire de la compréhension du *shewa* est en partie biaisée par le système (ou présenté comme tel) établi par les Massorètes du lac de Tibériade, donc en Galilée, au tout début du Moyen Âge, puis une description par des grammairiens de tradition séfarade (Dotan, 1967: 35). Cette variabilité des règles de prononciation et de vocalisation

ou non a même suscité un doute sur la distinction entre un *shewa* dit mobile ou voisé, c'est-à-dire prononcé, et un *shewa* dit quiescent, c'est-à-dire non prononcé (Jepsen, 1951-1952: 1-5; Harviainen, 1977: 227-228; Rabin, 1970: 24-26; Bar-Asher, 1984: 47-48; Joüon & Muraoka, 2000: 50-51).

Afin de contribuer à ce dossier, j'aimerais ajouter le problème de l'épenthèse en hébreu. Pour comprendre ce phénomène, je propose de chercher à le contextualiser en fonction de quelques exemples déjà identifiés par des grammairiens.

2. Des cas d'épenthèse en hébreu massorétique/tibérien

L'épenthèse en hébreu a bénéficié de peu d'études. Certes, plusieurs linguistes ont remarqué que des voyelles étaient ajoutées pour permettre la prononciation de groupes de consonnes, mais il n'existe pas d'étude d'ensemble (Khan, 2013: 831-833; Reymond, 2018: 109)¹. Pour approfondir le sujet, je propose dans un premier temps d'énumérer quelques épenthèses attestées dans le texte biblique, c'est-à-dire le texte massorétique vocalisé par les Massorètes dès le VI^e siècle de l'ère chrétienne. Ils voulaient préserver la tradition de prononciation de la Bible hébraïque et donc une compréhension du texte. L'hébreu biblique, qu'on appelle aussi hébreu tibérien, parce que les Massorètes résidaient près du lac de Tibériade en Galilée, n'est pas inventé à cette époque et la tradition ainsi fixée ne reflète pas l'hébreu au début du Moyen Âge, mais bien l'hébreu antique ou ancien. En effet, la découverte d'environ 350 manuscrits portant le texte biblique près de la mer Morte entre 1947 et 1956, une partie des fameux manuscrits de la mer Morte ou plus précisément des manuscrits de Qumrân, atteste que les Massorètes ont entériné un système de voyelles et d'accents, et une organisation du texte en versets, qui ont déjà cours au tournant de l'ère chrétienne. D'ailleurs sur les 350 manuscrits dits bibliques exhumés, plus de la moitié sont qualifiés de textes pré-ou proto-massorétiques dans la recherche. Au-delà d'un adjectif résolument anachronique, le texte massorétique devient la seule version hébraïque en Judée au tournant du I^{er} et du II^e siècle de l'ère chrétienne comme le documentent d'autres découvertes dans le désert de Judée à partir de cette époque. Les raisons du choix du texte massorétique plutôt que d'autres versions hébraïques comme celle qui servit à la traduction grecque de la Septante à Alexandrie d'Égypte à

¹ Les exemples qui suivent sont tirés de ces deux publications.

partir du III^e siècle avant l'ère chrétienne, ou celle qui est reçu dans la Pentateuque samaritain jusqu'à aujourd'hui, échappent.

Quoi qu'il en soit, l'hébreu biblique tiberien comporte au moins huit types d'épenthèse. L'épenthèse la plus connue correspond à ce que les grammairiens nomment (1) le *pataḥ* furtif. Il apparaît sous une gutturale après une voyelle dite forte ou moyenne (/i/, /e/, /o/, /u/). L'exemple le plus connu dans la Bible hébraïque est le mot "esprit" : *rûaḥ*. De même, l'ajout de voyelles est quelquefois visible (2) après les gutturales dans des formes verbales. Le verbe "se tenir" sous-entendu "debout", *'amad*, à l'imparfait, présente *ya^amôd*, "il se tiendra" à la troisième personne du masculin singulier, et *ya'am^(e)dû*, "ils se tiendront" à la troisième personne du masculin pluriel. Dans le premier cas, le *pataḥ* composé vocalise la gutturale *'ayin*, et dans le second cas, un *pataḥ* ajouté au *'ayin* permet de prononcer le milieu du mot. Les voyelles épenthétiques sont fréquentes en fin de mot comme (3) dans les noms ségolés singulier à l'instar du paradigme *mêlêk*, "roi", pour le second *séghol* après la première syllabe accentuée, alors que les formes les plus anciennes en hébreu ne l'ont pas. De même, (4) l'infinitif construit *qal* des verbes en *pé-wav/yod* et en *pé-nun*, où les étudiants sont toujours surpris de trouver la vocalisation de deux *séghols* consécutifs, comme le second *séghol* de *shêvét* du verbe *yashab*, "habiter". Il en est aussi de même (5) pour quelques participes au féminin singulier dont la désinence est un *taw*; par exemple, le verbe *niphal*, "tomber", donne *nifêlêt*, "celle qui tombe" comme sujet ou comme objet. Enfin, (6) la forme courte de l'imparfait des verbes en *lamed-vaw/yod* présente aussi un *séghol* en voyelle épenthétique. Par exemple, le verbe "construire", *banah*, donne *yivên*, "il construira" ou "qu'il construise" au jussif. Au milieu du mot, (7) un *shewa* voisé fait aussi office d'épenthèse comme dans le cas du verbe fort à l'imparfait, troisième personne du masculin singulier. Par exemple, *yiq^(e)lû*, "ils tueront". Sans ce *shewa* voisé, la fin du mot est impossible à prononcer. Il semble avoir existé un huitième cas de figure où (8) la voyelle épenthétique prend place avant le groupe de consonnes. Le linguiste Geoffrey Khan donne l'exemple du nom du prophète Jérémie (Khan, 2013: 832). Il compare son nom dans la version grecque de la Septante et dans le texte massorétique. Dans la première, on lit *iéremias* et dans le second cas virtuel, *yirimyahû* et non *yir^(e)m^eyahû* comme attesté dans la Bible hébraïque. Le second *shewa* dans la *Vorlage* hébraïque ancienne de la Septante est quiescent, car les voyelles épenthétiques ne peuvent constituer une syllabe selon les grammairiens de Tibériade.

3. Des points communs voire des règles?

Ces huit types dans l'hébreu tибérien ont-ils des points communs? Autrement dit, existe-t-il des règles pour l'épenthèse? Pour répondre, il faut se poser la question d'un rôle éventuel de la gutturale, du statut du *shewa*, de la fonction de l'accentuation, ou encore du statut de la syllabe fermée à voyelle longue.

Pour le *shewa*, à une époque ancienne, prébiblique, il est connu que le *shewa* vocalisé équivaut phonologiquement à un son [a] très faible et qu'il peut, en quelques cas, être assimilé aux sons suivants (Khan, 2013a: 544-545). Dans la tradition de lecture tибérienne, le *shewa*, voisé ou quiescent, est considéré comme une épenthèse d'un point de vue phonologique, parce qu'il brise une suite de consonnes après la syllabisation primitive. Ainsi, en Lv 23,16, "vous compterez", *tis^(e)p^(e)rû*, se lisait avant l'hébreu biblique, *tis^(e)parû* (Khan, 2013: 831). De même, la plupart des voyelles composées sont des épenthèses, à l'exception du *qameš* composé sous une consonne non gutturale. Citons le nom "âne", *ḥ^amôr* (*Ibid.*). L'ajout d'une voyelle au *shewa* à l'époque des Massorètes se comprend comme l'obligation de vocaliser afin d'éviter une mauvaise lecture et une mauvaise compréhension. Comme l'a montré Kurt Levy dans sa grammaire de 1936, l'exception prétendue des formes féminines des nombres dans le phénomène phonologique de l'épenthèse, comme *sh^(e)téi* ou *sh^(e)taïm*, "deux", avec un *shewa* quiescent, n'en est pas une, puisque les Massorètes prononçaient avec une voyelle prosthétique sous un *aleph*, *êsh^(e)taïm* (Levy, 1936: 31-33). La prosthèse ici ramène le *shewa* dans les formes féminines des nombres à une épenthèse.

Il est aussi intéressant d'observer les voyelles épenthétiques dans les syllabes alors fermées en position médiane et finale. Nous avons cité quelques exemples plus avant. La place de l'accent semble jouer un rôle déterminant pour l'épenthèse. Par exemple, dans la forme verbale "vous vous tiendrez", *ta'am^(e)dû*, le *shewa* dans l'avant-dernière syllabe est normalement quiescent et n'est pas épenthétique, mais lorsque l'accent est sur la dernière syllabe, selon les règles tибériennes usuelles, on s'attend à une voyelle sonore dans la syllabe précédente. C'est pourquoi la prononciation du mot accentué devient *ta'am^edû* en contexte biblique (Khan, 2013: 831). Il est en de même des noms ségholés avec un accent sur la première syllabe, qui nécessite l'ajout d'une voyelle épenthétique dans la

deuxième syllabe, alors que les mêmes mots à un stade antérieur à l'hébreu biblique n'avaient pas de vocalisation sous la deuxième syllabe.

Mais des exceptions demeurent en hébreu biblique, ce qui signifie que l'accentuation n'est qu'un paramètre et non une règle. Ainsi, dans la forme verbale de Gn 45,15, "et il a pleuré", *vayyév^(e)k*, l'accent est sur la syllabe du milieu, *-yé*, ce qui supposerait un *shewa* voisé mais il demeure quiescent (*Ibid.*: 831-832). De même, la forme usuelle du verbe fort à la deuxième personne du féminin singulier se lit *shamar^(e)t^(e)* (*Ibid.*: 832). Dans les deux exemples, il s'agit d'un groupe de consonnes à la fin du mot. Dans cette situation, l'épenthèse est, semble-t-il, rejetée malgré l'accent, alors qu'elle est possible et conforme aux règles usuelles d'accentuation.

Enfin, la voyelle longue dans une syllabe fermée joue aussi un rôle. On a cité le cas du *pataḥ* furtif, épenthèse dans le mot *rûaḥ*. L'ajout de la voyelle avant la consonne finale modifie de fait la prononciation de la voyelle longue dans la syllabe fermée. En un mot, l'épenthèse n'a pas lieu d'être puisqu'il n'y a pas de regroupement de consonnes sans vocalisation. Bien que la voyelle épenthétique perde de sa sonorité, d'où la qualification de furtive, elle modifie sciemment la sonorité de la voyelle longue au sein du mot. Geoffrey Khan y voit un trait caractéristique d'une prosodie, c'est-à-dire un jeu de musicalité dans la prononciation du mot (Khan, 1987: 23-82; Khan, 2013: 832). Le rôle central du terme dans la théologie biblique pourrait expliquer cet effet.

L'ensemble de ces remarques qui constituent des caractéristiques du phénomène de l'épenthèse biblique nous semble dessiner quelques traits:

1. Le *shewa* épenthétique peut être le reliquat d'un son [a] antérieur,
2. L'ajout d'une voyelle au *shewa*, c'est-à-dire un *shewa* composé, vise à éviter une erreur de prononciation et de compréhension,
3. L'accent peut nécessiter une voyelle épenthétique dans la syllabe avant ou après, mais il n'est pas facteur d'épenthèse en fin de mot,
4. La voyelle longue dans une syllabe fermée peut être nuancée avec une épenthèse à des fins poétiques.

Ces quelques traits apparaissent dans la seconde partie du premier millénaire avant l'ère chrétienne et dans les premiers siècles qui suivent comme des tendances plutôt que des règles intangibles. Il semble que l'épenthèse biblique ne soit pas qu'à des fins de prononciation d'un groupe de consonnes, mais qu'elle a

aussi une histoire ancrée dans la vocalisation de l'hébreu ancien. Elle s'inscrit, outre la linguistique ouest-sémitique, dans un contexte d'écriture du texte biblique, un texte auquel les milieux rédacteurs et récepteurs accordent une autorité puisqu'il contient la révélation divine et dont ils veulent proscrire la mauvaise lecture et la mauvaise interprétation. L'épenthèse biblique entre aussi en interaction avec d'autres règles de prononciation comme celles régissant les accents. Enfin, elle peut être un paramètre pour créer sciemment des effets sonores à des fins rhétoriques vraisemblablement.

4. L'épenthèse en phonologie historique

Ainsi décrit, le phénomène de l'épenthèse dans le texte biblique s'ancre dans la phonologie historique. En effet, ces caractéristiques sont bornées par la rédaction des textes bibliques et des textes dits post-bibliques mais pré-rabbiniques. Le dernier état du texte biblique est généralement daté des VI^e-V^e siècles avant l'ère chrétienne, mais quelques livres sont plus tardifs comme les livres de Jérémie, d'Ezéchiel, et le livre de Daniel, qui est un des derniers, rédigés au milieu du II^e siècle avant l'ère chrétienne. D'autres textes dits plus tard apocryphes, parce qu'ils n'ont pas été retenus parmi les textes à révéler dans la liste du canon juif close à la fin du I^{er} siècle de l'ère chrétienne, mais contemporains des textes bibliques attestent les mêmes caractéristiques pour l'épenthèse. En cela, ils documentent un système phonologique pré- ou proto-massorétique (ou pré- ou proto-tibérien), qui est déjà fixé dans ses grandes lignes. Contrairement à l'opinion d'Eric D. Reymond qui date l'épenthèse biblique de 300 avant l'ère chrétienne jusqu'à 200 de l'ère chrétienne (Reymond, 2018: 113), il faut plutôt reculer le phénomène vers 500 avant l'ère chrétienne et probablement un ou deux siècles avant, c'est-à-dire au début de la mise par écrit du texte biblique. De même, la fin de l'épenthèse attestée dans la Bible hébraïque et après est difficile à confirmer, car les manuscrits des premiers écrits rabbiniques copiés en Palestine ne sont pas vocalisés. Il y a donc tout lieu de penser que le phénomène de l'épenthèse dite biblique perdure au-delà du début du III^e siècle de l'ère chrétienne en Palestine.

En revanche, la tradition de lecture babylonienne avec un autre système graphique de vocalisation prend place au début du Moyen Âge en confrontation avec la tradition tibérienne (Khan, 2013: 832-833.). Une différence phonologique

centrale apparaît: alors que la voyelle épenthétique vise à briser un groupe de consonnes dans la tradition tibérienne, la voyelle épenthétique prend place *avant* le groupe de consonnes dans la tradition babylonienne. Par exemple, la forme verbale "vous approchez", est virtuellement *ti-q-r-bû*; pour être prononcée en hébreu tibérien, elle est vocalisée *tiq^(e)r^ebû*, alors qu'en hébreu babylonien, on lit *tiqirbû* (*Ibid.*: 832). D'autres traits phonologiques de l'épenthèse babylonienne existent comme la voyelle épenthétique souvent située après une gutturale en position finale et quelquefois en position médiane (*Ibid.*). Sans surprise, par rapport à l'épenthèse biblique, le milieu rédacteur ajoute une épenthèse pour distinguer des homonymes et ainsi éviter une erreur de compréhension. La plus fameuse étant le nom du patriarche Jacob, *ya^aqôv* avec un *pataḥ shewa* sous la deuxième syllabe, qu'il ne faut pas confondre avec *ya^{'(e)}qôv*, "il trompera" (quelqu'un) (*Ibid.*).

C'est pourquoi, en termes de phonologie historique, il faut se demander si l'épenthèse n'est pas avant tout un phénomène régional, avant d'être un phénomène chronologique. Comme l'on sait que les écrits rabbiniques babyloniens sont reçus en Palestine² – bien que la tradition rabbinique prétende l'inverse pour des questions de légitimation des écrits juifs babyloniens – et qu'ils influencent la copie des textes rabbiniques palestiniens, parce que des manuscrits palestiniens, plus les siècles passant, réécrivent des passages à la lumière des textes babyloniens, il se produit à la fin du Moyen Âge une unification de la tradition manuscrite et de la tradition de lecture selon la forme babylonienne³. La fin de l'épenthèse dite biblique dans les écrits rabbiniques au cours du Moyen Âge au profit de l'épenthèse d'origine babylonienne s'explique. L'épenthèse proprement biblique, c'est-à-dire dans la Bible hébraïque, perdue au Moyen Âge et après, puisque le texte biblique est canonisé. Les premiers Pères de l'Église semblent osciller entre la tradition tibérienne par fidélité au texte biblique, lorsqu'ils citent celui-ci, et la tradition babylonienne par connaissance vraisemblable d'autres écrits juifs avec une autre vocalisation. Ainsi, Origène dans la première partie du III^e siècle traduit le Ps 35,19, "ils cligneront" (de l'oeil), *yiq^(e)reṣu*, par le mot grec *ikersou*, c'est-à-dire l'épenthèse à la mode babylonienne

² Les relations entre le Talmud de Babylone et les écrits rabbiniques palestiniens sont plus complexes qu'une reprise et une adaptation des derniers dans le contexte babylonien. Des interrelations existent. (e.g., Kalmin 2010: 165-183).

³ Plus les manuscrits sont copiés tardivement, plus les scribes harmonisent les textes rabbiniques – quelle que soit leur origine géographique – avec le Talmud de Babylone, et avec le Targum Onqélos pour les targumim.

(Khan, 2013: 832), et Jérôme, à la fin du III^e siècle et au début du IV^e siècle, traduit Jr 34,5, les "incendies", *mis^(e)r^efôt*, par *masarfot* sous l'influence de l'hébreu babylonien *masirfot* (*Ibid.*). En somme, deux traditions d'épenthèse en hébreu ancien existent, elles ont chacune leur propre histoire, mais elles cohabitent au Moyen Âge.

5. Conclusion

Le phénomène de l'épenthèse en hébreu ancien s'intègre à la phonologie historique et n'est pas une comète de cinq siècles dans l'histoire de la vocalisation hébraïque (Kreitman, 2013a: 833-834). Certes, on pourrait discuter plus avant les interactions avec les accents, les gutturales, les autres voyelles, les syllabes et encore le cas central du *shewa*, mais il faut aussi comprendre que l'épenthèse, en tant que phénomène phonologique, c'est-à-dire un agencement de sons pour former des énoncés et au final, des significations, ne peut se soustraire à son contexte d'usage. En effet, l'épenthèse nous semble osciller entre outil pour la canonisation du texte d'autorité et jeu sonore pour participer à un genre littéraire voire à une rhétorique.

Bibliographie

- ALLONY, Nehemiah (1943-1944). *Shewa mobile and quiescent in the Middle Ages*, *Lešonenu*, 12, 61-74.
- , (1944-1945). *Shewa mobile and quiescent in the Middle Ages*, *Lešonenu*, 13, 28-45.
- BAR-ASHER, Moshe (ed.) (1984). *Massorot: Studies in Language Traditions*, vol. I. Jérusalem: Magness Press.
- CHOMSKY, William (1952). *David Kimhi's Hebrew Grammar*. New York: Bloch.
- DOTAN, Aaron (1967). *Diqduqé haṭṭē'amim of Ahāron ben Moše ben Ašér*. Jérusalem: Académie de la langue hébraïque.
- HARVIAINEN, Tapani (1977). *On the vocalism of the closed unstressed syllables in Hebrew: a study based on the evidence provided by the transcriptions of St. Jerome and Palestinian punctuations*. Helsinki: The Finnish Oriental Society.
- JEPSEN, Alfred (1951-1952). *Zur Aussprache der tiberiensischen Punktation*, *Wissenschaftliche Zeitschrift der Universität Greifswald*, 1, 1-5.
- JOÜON, Paul (1923). *Grammaire de l'hébreu biblique*. Rome: Institut biblique pontifical.

- JOÛON, Paul & MURAOKA, Takamitsu (2000). *A Grammar of Biblical Hebrew, Part One*. Rome: Institut biblique pontifical.
- KALMIN, Richard (2010). Problems in the Use of the Babylonian Talmud for the History of Late-Roman Palestine: The Example of Astrology. Dans: M. GOODMAN & Ph. ALEXANDER (eds.), *Rabbinic Texts and the history of Late-Roman Palestine* (pp. 165-183). Oxford: Oxford University Press.
- KHAN, Geoffrey (1987). Vowel Length and syllable structure in the Tiberian tradition of Biblical Hebrew, *Journal of Semitic Studies*, 32, 23-82.
- KHAN, Geoffrey (2013). Epenthesis: Biblical Hebrew. Dans: G. KHAN (ed.), *Encyclopedia of Hebrew Language and Linguistics, vol. 1* (pp. 831-833). Leiden: Brill.
- , (2013a). Shewa: Pre-Modern Hebrew. Dans: Dans: G. KHAN (ed.), *Encyclopedia of Hebrew Language and Linguistics, vol. 3* (pp. 544-545). Leiden: Brill.
- KREITMAN, Rina (2013). Shewa: Modern Hebrew. Dans: G. KHAN (ed.), *Encyclopedia of Hebrew Language and Linguistics, vol. 3* (pp. 554-555). Leiden: Brill.
- , (2013a). Epenthesis: Modern Hebrew. Dans: G. KHAN (ed.), *Encyclopedia of Hebrew Language and Linguistics, vol. 1* (pp. 833-834). Leiden: Brill.
- LEVY, Kurt (1936). *Zur Masoretischen Grammatik*, Stuttgart: Kohlhammer.
- MORAG, Shelomo (1963). *The Hebrew Language Tradition of the Yemenite Jews*. Jérusalem: Académie de la langue hébraïque.
- RABIN, Chaim (1970). *The Phonetics of Biblical Hebrew*. Jérusalem: Académie de la langue hébraïque.
- REYMOND, Eric D. (2018). *Intermediate Biblical Hebrew Grammar*. Atlanta: Society of Biblical Literature.
- SKOSS, Solomon L. (1955). *Saadia Gaon: the Earliest Hebrew Grammarian*. Philadelphie: Dropsie College.
- YEIVIN, Israel (1985). *The Hebrew Language Tradition as Reflected in the Babylonian Vocalization*. Jérusalem: Académie de la langue hébraïque.

ABSTRACTS

Dennis PHILPS: *TME and TSG: the phono-notional relation {S(V)N(-)/nose, breathing} in Indo-European, in Hamito-Semitic, and beyond*

This paper focuses, within the wider context of the arbitrary nature of the linguistic sign, on the complex submorphemic {*S(V)N(-)* nose, breathing} relation postulated for certain Indo-European and Hamito-Semitic languages, but also for other language families. The relation in question is addressed within two different frameworks: the Theory of Matrices and Etymons (TME), and the Semiogenetic Theory of the Emergence and Evolution of the Linguistic Sign (STEELS). Both these theories posit, each in its own way, that this relation may be accounted for by the supposition that since *N* in *S(V)N(-)* is characterized by the feature [nasal], it potentially has the sound symbolic capacity to refer, in certain linguistic entities and under certain conditions, to experiential phenomena, both personal and interpersonal, associated with the notions of ‘nasality’ and ‘breathing’.

Keywords: submorpheme; semiogenetic; {S(V)N(-)/nose, breathing}; Indo-European; Hamito-Semitic

Maruszka Eve-Marie MEINARD: *Onomatopoeias and the Language-Speech Distinction*

The Motivation of the linguistic sign is a saussurean notion that has been considered the main definitional characteristic of onomatopoeia. However, many research studies devoted to linguistic motivation have shown the pervasiveness of this phenomenon in the lexicon and in language in general, including phonemes, submorphemes, and even the discourse structure. How, then, could motivation on its own characterize onomatopoeia? We have drawn our attention to the distinction between ‘langue’ and ‘parole’. This article aims at showing that the main difference between onomatopoeias and other linguistics signs is the fact that onomatopoeias have different definitions en langue, en parole and, as we will see, en corpus. This article aims at displaying a theoretical framework in which this part of speech is described thanks to the langue/parole dichotomy.

Keywords: onomatopoeia, fillers, interjections, motivation/arbitrariness, langue/parole, pragmatics

Sophie SAFFI & Stéphane PAGÈS: *Motivated submorphology in French, Italian, and Spanish: the case of adverbs of place derived from Latin constructions with [dē + ...]*

We compare the initial syllables of the French adverb series *devant*, *derrière*, *dessus*, *dessous*, *dehors*, *dedans* and their Italian equivalents *davanti*, *dietro*, *sopra*, *sotto*, *fuori*, *dentro*, and the Spanish *delante*, *detrás*, *encima*, *debajo*, *fuera*, *dentro*. We propose an explanation for the diversity of outcomes in these three Romance languages of Latin constructions in [dē + ...]. We show the relevance of the submorphological approach, in diachronic terms, to account for phonetic and semantic evolutions.

Keywords: Submorphology, adverbs of place, iconicity, comparative linguistics, Romance languages.

Dominique NEYROD: *The sequences s, f, st, and the question of Being: submorphemic reading notes.*

It is noticeable that in Heidegger's discourse, the different determinations of Being are largely linked up by means of the 'st' sequence in the verbs 'stand', 'stellen', 'stehen' and all their compounds, as well as in certain forms ('west', 'ist') of the 'sein' verb paradigm. An Indo-European root conveying the meaning of stability, permanence, iconic representation of time, embodiment of the notion of limit, of the end of a process, the sequence 'st' appears in Heidegger's work suitable for expressing 'Sein' and 'Phusis', and we'll follow him along this path in the first part of this article. In the second part, we turn our attention to the 'f' and 's' sequences in 'phusis': together with 'st', we consider them to form a group of submorphemes endowed with a strong motivation in the perspective of Heidegger's quest for Being. In conclusion, we propose to consider them as matrix speech and as embodied vital experience.

Keywords: motivated submorphology; Heidegger; question of Being; motivation of the signifier; linguistics.

Jean-Claude ROLLAND: *The project Dictionary of Initial Biliteral Sequences in Classical Arabic.*

It had long been noted that parasynonymous Arabic roots had a biliteral sequence in common, generally the initial one. This observation led to Georges Bohas' Theory of Etymons and Matrices. It was time to carry out an exhaustive

study of the initial sequences which alone would make it possible to definitively validate this theory.

Kazimirski's Arabic-French Dictionary offered the guarantee of an honest corpus of data. The work in progress, three quarters of which has been completed, consists of bringing together in the same chapter all the lexical items with the same initial sequence, grouping them into roots, base nouns, scientific or technical terms, and borrowings. The roots, most often polysemous, are split, reorganized and grouped according to their meanings. Isolated items appearing to belong to another radical sequence are returned to it.

Key-words: Classical Arabic lexicon, initial sequence, biliteral sequence, radical sequence, base nouns, borrowings

Mustafa ALLOUSH: *The correlation between the /s/ sound and the concept of subtlety in the Arabic lexicon.*

Early Arabic philologists, including Ibn Jinnî (932-1002/320-392), briefly addressed the motivation of the linguistic sign. However, their contributions mainly focused on onomatopoeia itself or on the effect that emphasizing a letter can have on the meaning of a word. It was not until the 20th century that anyone dared to speak about a correlation between a simple phoneme or letter and a precise lexical notion. In this article, we focus on this type of linguistic motivation through the correlation between the phoneme /s/ and the notion of "subtlety/to hide" in the Arabic lexicon.

Keywords: arbitrariness of the linguistic sign, motivation of the linguistic sign, Arabic lexicon, onomatopoeia.

Salem KHCHOUM: *The final /f/ in the Arabic lexicon: a sublexical submorpheme correlated with the notion of lightness*

This article delves into the submorphemic analysis of trilateral roots ending with the consonant /f/ in the Arabic language lexicon. Among these roots sharing the final /f/, over a third reveal a semantic connection with the concept of 'lightness'. The phonetic and articulatory features of the /f/ phoneme transcend their purely mechanical aspect to form a mimophony, thus evoking the subjective experience associated with lightness. The semantic structure of lightness, amalgamating concrete references and abstract constructs, is examined through the lens of Conceptual Metaphor Theory for its semantic analysis. However, an innovative explanatory model of the notion of lightness is proposed to capture its

multiple manifestations, both abstract and concrete. Lastly, the article addresses the proposal of the term "sublexical submorpheme", underscoring the imperative to adapt morphological terminology to submorphemic and submorphological research. This adaptation proves crucial for a precise understanding of the specifics inherent in this emergent level of linguistic analysis.

Keywords: submorpheme, mimophony, lightness, final /f/, explanatory model

David HAMIDOVIĆ: *The epenthesis in Hebrew at the turn of the Christian era*

In ancient Hebrew, epenthesis, as a phonological phenomenon, i.e., an arrangement of sounds to form utterances and ultimately meanings, cannot escape its context of use. Indeed, epenthesis seems to us to oscillate between a tool for canonising the authoritative text and a sound game for participating in a literary genre or even a rhetoric.

Keywords: epenthesis, Hebrew, shewa, vowels

**Les Cahiers du CLSL peuvent s'obtenir auprès
du Centre de Linguistique et des Sciences du Langage (CLSL)
au prix de CHF 20.- par numéro
www.cahiers-clsl.ch**

**Faculté des Lettres
Bâtiment Anthropole
Université de Lausanne
CH-1015 Lausanne, Suisse**